This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

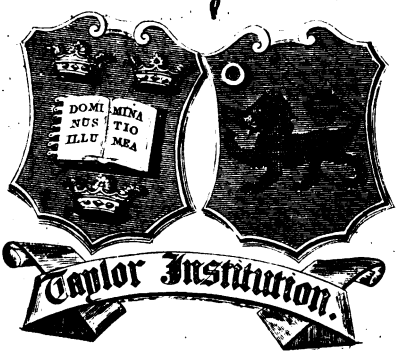
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

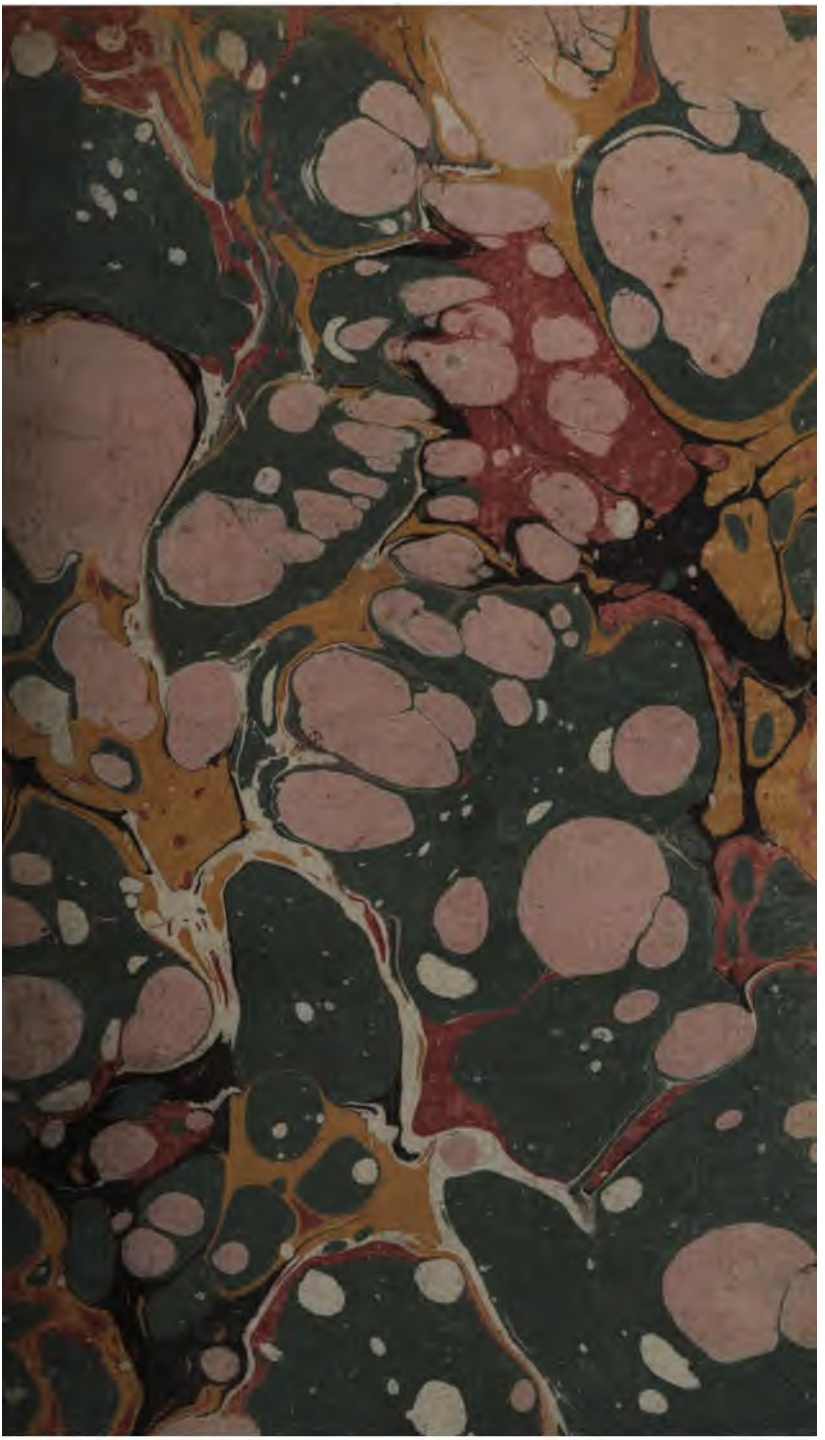
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J
~~34. h. 44~~
f. 02



1872.
Q. 55



LA NAVIGATION,

POËME EN HUIT CHANTS,

AVEC DES NOTES HISTORIQUES

ET GÉOGRAPHIQUES.

Arrivée de Cléopâtre à Tarse,
sur les bords du Cydnus... Ch. III.

LA NAVIGATION,

POËME,

PAR J. ESMÉNARD.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1805. — XIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 - DEC. 1928
OF OXFORD

EXTRAIT DU DÉCRET

Concernant les contrefacteurs et les débitans d'Éditions contrefaites.

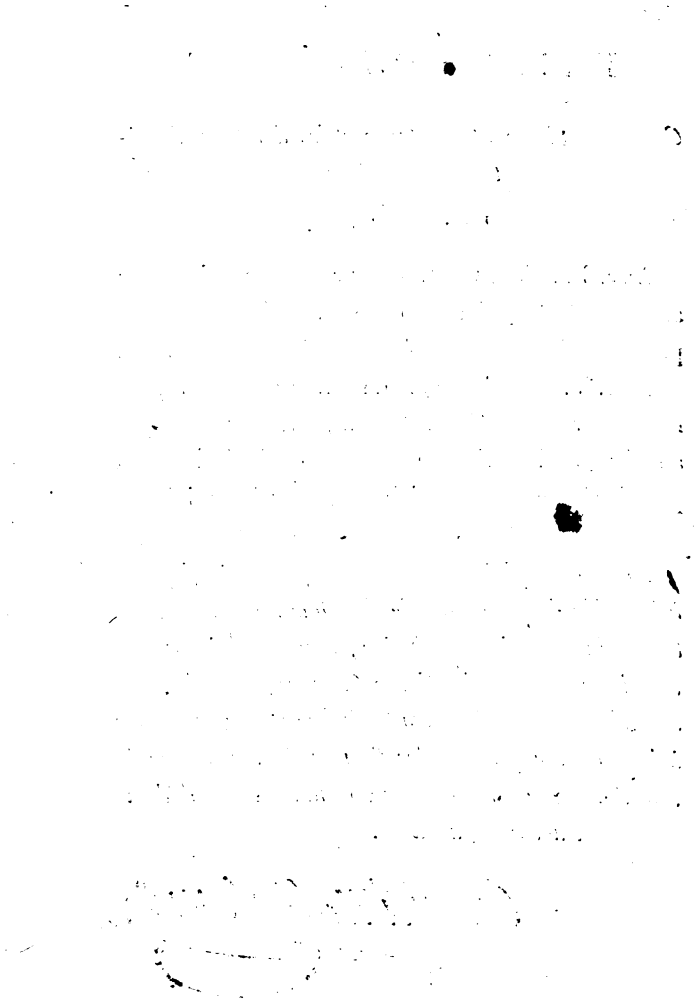
Du 19 juillet 1793.

ART. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

ART. V. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous en garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les Tribunaux les Contrefacteurs, Distributeurs ou Débitans d'Éditions contrefaites; et nous assurons à la personne qui nous les fera saisir une somme de 500 *liv. payée sur-le-champ, ou la moitié du dédommagement accordé par la loi.*

Giguet & Michaud



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

De la poésie française en général, et des différens genres cultivés parmi nous.

J'ai lu quelque part que le Crétois Épiménide, le même qui, suivant l'antiquité fabuleuse, reçut des dieux le privilège de recommencer la vie après un sommeil de cent ans, avoit composé sur l'expédition des Argonautes un poëme d'environ sept mille vers, que la Grèce assemblée voulut entendre sans interruption, et qu'elle honora d'un suffrage unanime. Si ce poëte philosophe pouvoit renaître aujourd'hui, je doute que, malgré son bonheur et son génie, ses vers obtinssent le même honneur parmi nous.

La poésie, qui contribuoit autrefois à la gloire nationale, et qui fut puissamment encouragée à toutes les époques heureuses de notre histoire, obtient de nos jours beaucoup moins de succès et d'estime. Il n'appartient sans doute qu'à un homme de génie de lui

rendre son premier éclat ; mais tous ceux qui l'aiment et la cultivent ont quelque intérêt à rechercher les causes de sa décadence : il me semble qu'elles ne sont ni très-anciennes ni très-difficiles à saisir.

Sous le règne de Louis XIV, tous les arts de l'imagination, et surtout la poésie, prirent un grand caractère de noblesse et de dignité : c'étoit celui d'un monarque qui fut à la fois l'arbitre de son siècle et le modèle de ses sujets. A son exemple, les hommes les plus puissans, les sociétés les plus élevées, accueillirent et recherchèrent les talens. Le génie partagea dans le monde les distinctions de la naissance ; et, dans un ordre social rempli d'inégalités, on vit le titre de membre de l'académie française égaler à tout l'écrivain qui le portoit. Ce titre, devenu l'objet d'une ambition générale, assuroit presque toujours une fortune aisée au mérite indigent qui l'avoit obtenu ; il excitoit une émulation continuelle parmi ceux qui avoient reçu de la nature le goût des lettres ; et l'on ne peut douter que la considération dont jouissoit ce corps illustre n'a-

joutât beaucoup à celle des talens qui en ouvroient l'entrée.

Mais, parmi ces talens, la poésie et l'éloquence, qui long-temps avoient occupé le premier rang dans l'estime et la faveur publique, parurent avoir perdu leur place dans l'opinion, vers le milieu du siècle dernier. Cette époque est remarquable; car les temps qui suivirent le règne mémorable dont j'ai parlé, n'avoient affoibli ni le charme ni l'empire des beaux-arts. L'éloquence de la chaire, la seule à qui la forme du gouvernement et de nos institutions permît une grande liberté, triomphoit toujours par la voix touchante de Massillon. Rousseau le lyrique et Voltaire soutenoient l'honneur des muses françaises: ces deux grands poëtes, en entrant dans la carrière, recurent du public et des cercles les plus brillans un accueil qui prouve quel étoit alors l'attrait de la poésie pour toute la nation. Piron, témoin de l'éclat de leur jeunesse, pouvoit dire également de l'un ou de l'autre:

Déjà les grands seigneurs se l'arrachent des mains.

MÉTR.

On se souvient que lorsque la *Henriade* parut sous le titre de la *Ligue*, on s'en disputoit les exemplaires ; on enlevoit à l'imprimeur ces feuilles encore humides qui, dans la suite, devoient expier par des critiques si sévères leur célébrité prématurée : mais il est probable que, trente ans après, l'empressement n'eût pas été le même, si ce poëme avoit alors paru pour la première fois.

Pour expliquer le changement assez rapide qui sembla s'opérer dans le goût de la nation, il faut nécessairement reporter ses regards sur les commencemens du dix-huitième siècle. A cette époque, deux hommes justement célèbres par l'étendue et la finesse de leur esprit, qui d'ailleurs ont honoré les lettres par leur caractère et par leurs ouvrages, après avoir cultivé presque tous les genres de poésie sans véritable talent, commencèrent à révoquer en doute la prééminence d'un art si difficile. Fontenelle et Lamothe avoient l'un et l'autre fait plus de vers que Racine ; et quand ils affectèrent de reconnoître la supériorité de la prose, on dut les soupçonner de n'avoir pas eu le choix des

succès. Lamothe annonça franchement sa nouvelle doctrine. Non content d'avoir éteint la poésie dans l'épopée en traduisant Homère à sa manière, il entreprit de la bannir de la tragédie : on sait qu'il offrit à Voltaire de mettre *Œdipe* en prose, pour le perfectionner; Voltaire, de son côté, lui proposa de mettre *Inès* en vers.

Fontenelle, plus réservé, n'affichoit point sa prédilection secrète pour les paradoxes de son ami; mais il laissoit souvent échapper une opinion qui devenoit bientôt une autorité. L'étonnante variété de ses connoissances, la douceur de sa conversation, la délicatesse de son esprit, l'agrément de son style dans les matières les plus graves, un siècle entier de travaux honorables, lui donnoient, dans le monde et dans les lettres, un ascendant facile à justifier. Cependant la tragédie en prose qu'il publia ne fit aucun tort à la poésie; mais, dans plusieurs de ses ouvrages, le talent inconnu qu'il montra pour donner de la politesse à l'érudition et des grâces à la philosophie entraîna des esprits avides de nouveautés. Il affoiblit, par

quelques services rendus aux sciences, le goût des beaux-arts, qu'il avoit déjà corrompu par des exemples, et surtout par des préceptes dangereux. Ce fut une espèce de révolution littéraire. Fontenelle, comme l'a très-bien observé Laharpe, établit le passage du siècle de l'imagination à celui du raisonnement : c'est assez dire combien son influence sur les opinions de ses contemporains fut nuisible à la poésie. Il seroit injuste de croire que, pour en diminuer l'attrait, il s'obstinoit à la cultiver, à peu près comme Lamothe qui, pour dégoûter d'Homère, n'avoit pas trouvé de meilleur moyen que de le traduire. Mais il est certain que d'Alembert, leur commun panégyriste, avoue « qu'également » insensibles aux charmes de la poésie » et à la magie de la versification, ils faisoient tous les deux des vers à force d'esprit : » ce qui, outre l'avantage de prouver l'inutilité du génie, leur donnoit encore le plaisir de démentir les anciens, qui avoient osé dire : *Nascuntur poetæ*. Au reste, parmi ceux qui, dans la suite, ont embrassé les erreurs de Lamothe et de Fontenelle, un seul

eut comme eux assez de mérite pour se les faire pardonner.

Voltaire, qui les combattit d'abord par l'éclat de ses talens et le succès de ses ouvrages, fut pendant cinquante ans le soutien du théâtre français. Ses triomphes sur la scène tragique conservèrent du moins à ce genre une considération qui ne s'est point affoiblie. Il fut moins heureux dans tous les autres, et je crois en apercevoir la raison. La haute poésie, pour laquelle il avoit reçu de la nature une facilité si brillante, est éminemment religieuse; Voltaire offrit le scandale unique d'un grand poëte ennemi de la religion. Sous prétexte de prêcher la tolérance, il se fit l'apôtre de l'incrédulité; mais cette fausse philosophie ne lui fournit pas les ressources poétiques qu'il avoit trouvées dans le christianisme, quand il traçoit les scènes admirables de *Zaïre* et d'*Alzire*, et le septième chant de la *Henriade*. Ses discours en vers, ses poëmes philosophiques, sont, en général, d'un style plein de noblesse, d'élégance et d'harmonie; mais ce genre, à peu près inconnu jusqu'à lui, fut

saints. J'aime à croire surtout qu'après une terrible expérience, ceux qui voudront mériter le titre de philosophe seront moins amis des innovations, et le seront davantage du pouvoir et du culte établis. Avec ces deux sentimens, une philosophie discrète et tolérante méritera toujours la bienveillance des gouvernemens et l'estime de l'homme sensé. Je dirois d'elle à peu près ce que Cicéron disoit des belles-lettres : Elle nous console dans l'infortune, et nous rend plus dignes de la prospérité : elle éclaire dans le monde, et fortifie dans la solitude ; elle nous suit à la ville, à la campagne, dans le repos et dans les voyages ; elle est le guide de la jeunesse, et le charme de l'âge avancé. Mais cette espèce de philosophie n'a point l'esprit de secte et de prosélytisme ; elle est plus avide de jouissances tranquilles que de succès éclatans ; elle n'est point ennemie des beaux-arts qui répandent quelques fleurs sur la vie ; elle aime surtout les poëtes, parce qu'ils ont embelli les préceptes de la morale et les vérités du sentiment.

On peut reconnoître aisément dans ce

portrait plus d'un homme vivant, qui mêle l'étude de cette philosophie à la culture des belles-lettres, et qui donneroit également des leçons de sagesse à nos politiques et des leçons de goût à nos écrivains. L'influence de ces hommes distingués ne sauroit être dangereuse pour la poésie. Trop sensibles pour vouloir qu'elle substitue à l'inspiration religieuse et à l'éloquence des passions l'emphase philosophique et la sècheresse du raisonnement; trop sensés pour l'enfermer, et même pour la reconnoître dans un assemblage de frivolités harmonieuses, ils voudront qu'elle reprenne son ancien caractère. Ils lui demanderont des récits sublimes, des émotions profondes, des tableaux imposans. Ils la regarderont même comme le premier de tous les beaux-arts, quand la mélodie de ce langage particulier qu'elle a créé chez toutes les nations ne viendra charmer l'oreille que pour s'adresser plus sûrement à l'ame, à la mémoire et à l'imagination.

C'est là sans doute le plus sublime usage de la poésie. Les premiers législateurs s'en

servoient pour dicter les lois de la société, pour honorer les dieux, chanter les héros, et perpétuer le souvenir des grands évènemens; cet emploi sacré la fit placer avant toutes les inventions de l'esprit humain. Mais il faut l'avouer; quand elle perdit parmi nous le rang qu'elle occupoit dans l'opinion, sa dégradation sembloit autoriser sa disgrâce. A l'exception de quelques ouvrages dramatiques, genre privilégié qui, par les chefs-d'œuvre immortels que nous lui devons, a fixé la faveur inconstante de la nation, rien ne rappeloit depuis long-temps les beaux jours de notre Parnasse, ni la noble origine de la poésie. L'Horace français, banni de sa patrie, avoit terminé sans éclat sa vieillesse malheureuse (1); le fils du grand Racine, qui, dans son poëme de la *Religion* (2), s'étoit quelquefois montré digne de son père, vivoit dans une retraite profonde, et ne ra-

(1) J. B. Rousseau mourut à Bruxelles au commencement de 1741; depuis long-temps il avoit cessé d'écrire, et ses derniers ouvrages ne sont pas comptés pour sa réputation.

(2) Imprimé en 1722.

menoit point l'attention publique sur ses premiers vers, alors trop oubliés. L'auteur de *Vert-Vert* et de la *Chartreuse* (1), le plus élégant des poëtes négligés, avoit quitté la capitale après le succès du *Méchant*, et paroissoit avoir renoncé aux lettres et à la société. des hommes qui depuis se sont fait un nom célèbre dans la carrière poétique étoient encore inconnus. Ainsi, vers le milieu du dix-huitième siècle, tandis que les sciences exactes, bien différentes d'une métaphysique nébuleuse et d'un pyrrhonisme dogmatique, faisoient chaque jour des progrès rapides; tandis que les Cassini, les Clairaut, les Maupertuis, les d'Alembert, annonçoient et préparoient aux sciences physiques et mathématiques l'époque brillante dont nous sommes les témoins; pendant que la législation rendoit ses oracles par la voix de Montesquieu; que la nature trouvoit dans Buffon un historien plus fidèle et plus éloquent que Pline; que la prose française, sous la plume

(1) *Vert-Vert* parut en 1735, et la *Chartreuse* un an après.

de J. J. Rousseau, prêtoit des formes inusitées et de nouvelles beautés; la poésie, je le répète, à l'exception de quelques pièces de théâtre, n'opposoit à tant de succès et de gloire, que deux ou trois odes de Lefranc de Pompignan, les épigrammes de Piron, quelques beaux vers de M. Thomas encore très-jeune, et les pièces fugitives de Voltaire vieillissant, toujours supérieures à celles des esprits les plus aimables de son temps. Ce grand écrivain déploroit lui-même la décadence de l'art et l'*engourdissement* du Parnasse (1), lorsque les *Saisons* de St.-Lambert parurent en 1769, et furent bientôt suivies de la traduction des *Géorgiques* par M. Delille.

Ces deux ouvrages ont fait époque, et je dois m'y arrêter un moment. Je n'aurai point la témérité de juger mes maîtres, quoiqu'un

(1) En vain, pour ranimer le Parnasse engourdi,
Du chantre des *Saisons* la main féconde et pure
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement, de Virgile élégant traducteur,
Delille a quelquefois égalé son auteur...

VOLT., *Épître au roi de la Chine.*

journaliste, qui semble manquer de mémoire dans le choix des termes qu'il emploie, m'ait accusé de vouloir les *détrôner* (1); je n'entreprendrai pas même un parallèle inutile entre deux ouvrages dont le mérite est différent, mais dont le succès fut semblable. Tous deux contribuèrent puissamment à ranimer le goût et à relever la considération de la poésie. L'académie française, malgré l'influence d'un parti qui n'aimoit pas les vers, accueillit avec éclat des talens qui lui rendoient ses plus beaux titres, et qui s'ouvroient une carrière nouvelle. En effet, quoique dans toutes les langues les grands poëtes soient peintres par l'expression et par les images, et que ceux du siècle de Louis XIV en offrent des exemples multipliés, néanmoins les *Saisons* étoient le premier modèle

(1) Il est inutile d'observer ici que peu de temps auparavant on avoit inséré dans le même journal une critique amère de la traduction de l'*Énéide* par M. Delille, et qu'on n'affectoit un si grand intérêt pour sa gloire, que pour avoir un prétexte de calomnier son ami. Il y a deux ans que le même journaliste me faisoit une espèce de crime de mon admiration pour le talent de celui qu'il m'accuse aujourd'hui de vouloir détrôner.

national du genre entièrement descriptif, que M. Delille appelle avec raison la poésie pittoresque ; et la traduction des *Géorgiques*, outre l'avantage de naturaliser parmi nous le plus beau poëme didactique de l'antiquité, reculoit les limites d'un genre auquel nous devons l'*Art poétique*, et rétablissoit l'école de versification du législateur de notre Parnasse.

J'ai dit que le poëme des *Saisons* fut en France le premier modèle du genre purement descriptif. Un littérateur connu, en rendant compte dans un journal estimé d'un nouveau poëme de ce genre, dont le succès répond assez aux critiques (1), a jugé que la poésie descriptive « ne pouvoit être consi-» dérée comme un genre à part, et qu'elle » ne seroit jamais élevée par les législateurs » du goût au rang des genres reconnus » comme seuls véritables, tels que les genres » dramatique, épique, didactique, etc. » Cet arrêt paroîtra dur aux littérateurs anglais,

(1) Le *Printemps d'un Proscrit*, poëme en trois chants, par M. Michaud.

qui font un cas particulier de la poésie descriptive, et qui placent quelquefois leur divin Milton lui-même parmi les poëtes de ce genre. Je doute aussi qu'il soit accueilli favorablement par une nation qui possède les *Saisons* de St.-Lambert, et d'autres ouvrages, tels que les *Mois* de Roucher, le poëme de la *Nature champêtre* par M. de Marnézia, qui, sans offrir un ensemble aussi régulier, renferment pourtant des beautés d'un ordre supérieur. J'avoue que le genre descriptif, quand il est isolé, quand il ne peut admettre ni action ni préceptes, me paroît ne convenir qu'à un petit nombre de sujets, parmi lesquels celui de St.-Lambert sera toujours le mieux choisi. Mais ce genre est voisin du genre didactique; leur alliance est naturelle; il leur est si facile de s'unir et même de se pénétrer, que, sans vouloir les confondre, il est permis de ne pas les séparer. Et qui peut nier qu'ainsi réunis ils n'aient augmenté la masse de nos richesses littéraires? Qui voudroit refuser un rang honorable au genre qui nous a donné l'*Art poétique* de Boileau, ces admirables *Géorgiques*

de Virgile, devenues françaises grâce au talent de M. Delille; ses *Jardins*, son *Homme des Champs*; le *Verger* de M. de Fontanes, la *Peinture* de M. Lemierre, et d'autres ouvrages qui, comme ce dernier, s'ils ne sont pas devenus modèles, méritent au moins de rester comme monumens.

Je vais plus loin : notre langue s'honore de plusieurs poëmes qui n'appartiennent à aucun des genres qu'on veut reconnoître exclusivement. Je ne citerai pas le *Lutrin*, qui, par l'invention et le choix des épisodes, la pompe du style, la magnificence des descriptions, se rapproche si souvent de l'épopée, et qui, par la nature du sujet, s'en éloigne à chaque instant. Mais si l'on détermine, d'après ce modèle inimitable, le caractère du genre qu'on nomme héroï-comique, je demande quel est celui de *Vert-Vert*. Je demande surtout comment il faut classer les poëmes philosophiques de Voltaire sur la *Loi naturelle*, et le *Désastre de Lisbonne*, ceux de Louis Racine sur la *Grâce* et sur la *Religion*, et celui de la *Pitié* par M. Delille. A-t-on rejeté d'avance hors de tous les genres con-

nus le poëme de l'*Imagination*, si vivement désiré, et celui de la *Nature*, que M. Lebrun promet depuis long-temps à l'empressement du public ? Enfin, si l'on établit que dans la poésie noble les anciens n'ont admis, comme véritables genres, que l'épopée, le drame, les genres didactique et lyrique, je prie les rhéteurs de nous dire quel titre il faut donner au poëme de *Lucrèce* et aux *Métamorphoses d'Ovide.*

Je remarque, avec un sentiment pénible, que les temps où des discussions semblables à celle-ci occupent la littérature d'une nation ne sont pas ceux qui l'enrichissent de nouveaux chefs-d'œuvre. Après la mort du Tasse et de l'Arioste, on disputa pendant deux cents ans en Italie sur la nature et la prééminence de leurs ouvrages. Les uns ne vouloient reconnoître le genre épique que dans la *Jérusalem délivrée;* les autres trouvoient tous les caractères et toutes les beautés de l'épopée dans le *Roland furieux.* Ces graves dissertations ont été depuis renouvelées en France. Mais on n'a pas assez observé que pendant qu'on publioit des observations

profondes ou subtiles sur les différens genres poétiques, et qu'on s'injurioit réciproquement, au nom de l'Arioste et du Tasse, l'Italie ne produisoit pas un seul poëme qu'on pût lire, après ceux qui servoient de prétexte à ces savantes discussions.

La France est à la veille de voir renaître des jours plus heureux et plus féconds. Il est bien prouvé que les définitions les plus exactes, les théories les plus lumineuses, et la saine critique, infiniment plus utile aux arts, ne conservent ni la pureté du goût ni l'inspiration du génie. Mais l'un et l'autre dépendent plus qu'on ne croit du bonheur public et de la protection d'un gouvernement éclairé. *Amant tranquilla Camenæ.* D'ailleurs, l'histoire montre partout les grands talens contemporains des grands hommes. Puisse la poésie française, quelque temps humiliée, se relever digne de nos triomphes politiques et des évènemens prodigieux qui ont régénéré l'empire! Aujourd'hui, comme aux siècles héroïques, son plus beau droit est de précéder l'histoire, et de graver dans la mémoire des âges des souvenirs qui doivent être immortels.

Il me semble que tous les genres d'ouvrages qui peuvent concourir à ce but honorable, méritent d'être encouragés par un prince environné de tous les genres de gloire. Sans doute, les succès du théâtre seront toujours les plus séduisans; mais tout le monde ne partage pas l'opinion intéressée de Voltaire, qui vouloit qu'une tragédie excellente fût le plus difficile de tous les chefs-d'œuvre. Homère, Virgile et le Tasse sont au moins d'aussi beaux génies que Sophocle, Corneille et Racine; et je crois que Voltaire lui-même auroit été surpris que le genre de la *Henriade* ne fût pas compté parmi ceux qui doivent concourir aux prix, institués récemment pour les grands ouvrages de poésie. Le créateur de la scène française admiroit particulièrement Lucain, qui a fait de l'épopée une espèce d'histoire poétique : Eschyle appeloit ses tragédies des *Reliefs des festins d'Homère :* sans atteindre à la hauteur de la poésie épique, plusieurs genres cultivés chez les anciens et chez les modernes peuvent soutenir le ton héroïque, et sont considérés par des juges difficiles comme les

branches les plus fécondes de la littérature. J'ai cité les poëmes de Lucrèce et d'Ovide, et parmi nous, l'*Art Poétique* de Boileau, dans le genre didactique; les *Saisons* de St.-Lambert, dans le genre descriptif; et les *Jardins* de M. Delille, qui participent de l'un et de l'autre: d'autres ouvrages, d'un ordre inférieur, méritent encore beaucoup d'estime, et doivent protéger, dans l'opinion, les genres intermédiaires. Ne bornons ni la carrière du talent ni le plaisir de l'admiration; il me semble que, dans tous les temps et dans tous les pays, les hommes éclairés ont été d'accord sur ce point: Alexandre, si passionné pour Homère, ne rendit pas à sa mémoire de plus grands honneurs qu'à celle de Pindare: en France, des odes et des cantates ont élevé justement J. B. Rousseau parmi les premiers poëtes de la nation.

J'ose croire que ces observations ne paroîtront point déplacées à la tête d'un poëme qui n'appartient exclusivement à aucun des genres dont je viens de parler, mais qui se rattache à plusieurs par son ensemble et par ses détails. Je suis bien éloigné de vouloir

faire une poétique particulière pour mon ouvrage. On ne pardonneroit pas à un écrivain sans renommée le ridicule de quelques hommes célèbres. Mais ici mon obscurité devient mon excuse. Celui qui se présente pour la première fois au tribunal du public est tenu d'expliquer sa conduite. Ainsi donc, en lui soumettant le poëme de *la Navigation*, je lui rends compte de mon opinion sur notre système poétique; et j'invoque l'autorité des modèles qui, mieux que la foiblesse de mes talens, justifie les principes que j'ai cru devoir adopter. Poursuivi par des ennemis personnels, qui ne dissimulent pas même l'envie de nuire, et qui se glorifient de leurs succès dans ce genre; précédé dans la carrière, et sans doute attendu par des satires périodiques auxquelles je ne répondrai pas, je dois au moins rassembler sous les yeux du public impartial, juge et protecteur naturel de l'écrivain isolé, ce qui peut concourir à ma défense. Je prouve, en citant des poëtes que son jugement a placés dans les rangs les plus élevés, que mon entreprise, quoique difficile et nouvelle sous

quelques rapports, est cependant protégée par des exemples ; que j'ai pu réunir dans mon ouvrage plusieurs genres de poésie, sans les confondre ni les dénaturer ; enfin que les connoisseurs les plus sévères ne le rejetteroient pas comme une composition irrégulière et bizarre, étrangère à tous les genres cultivés parmi nous, s'il n'étoit pas plus facile de trouver des objets de comparaison, que de les égaler par la sagesse du plan et le talent de l'exécution. On pourra bientôt apprécier les efforts que j'ai faits.

Du plan général et du caractère de ce poëme.

La marche de la navigation chez tous les peuples connus, même chez les insulaires à demi-civilisés de l'océan Pacifique, présente un spectacle qui fait naître de pénibles réflexions. Quel que soit le premier motif qui a porté les hommes à braver les dangers de la mer, la cupidité paroît être partout le second : partout le commerce s'empare de cet art naissant, et bientôt il ouvre à la guerre une nouvelle carrière, plus savante peut-être, mais non moins funeste à l'humanité. Frappés de ce résultat général, des philo-

sophes ont mis en question si la navigation étoit un avantage ou un malheur : on peut élever les mêmes doutes sur l'invention de l'imprimerie, sur les sciences, sur les passions, et même sur la réunion des hommes en société.

Ces problèmes de philosophie spéculative, d'autant plus difficiles à résoudre que les données ne sont presque jamais convenues, sont entièrement étrangers à la poésie : mais ce grand tableau de la navigation tour à tour commerçante et guerrière, pacifique et conquérante, m'a paru devoir tracer le plan de mon ouvrage et déterminer sa marche.

Je n'ai pas entrepris de mettre en vers, comme on a feint de le croire, l'histoire universelle de la marine qui, vers le quinzième siècle, est presque devenue celle du genre humain. J'ai seulement essayé de peindre l'enfance de l'art, et j'ai suivi ses progrès dans les temps les plus mémorables, jusqu'au point de perfection où il est parvenu aujourd'hui. De grands évènemens, dans lesquels il est aisé de reconnoître l'influence de la navigation, des découvertes immortelles qui

ont agrandi son empire, se trouvoient naturellement sur ma route. Il m'a semblé qu'il n'y auroit ni génie ni invention à les éviter, pour courir après des fables. Mais, quand les faits manquoient à l'histoire, ou quand l'inutilité des préceptes en auroit augmenté la sècheresse, j'ai cru que la poésie ne devoit pas renoncer à la ressource des fictions.

Ce plan, qui m'a paru dicté par la nature même de mon ouvrage, ne m'écartoit point de la trace des vrais modèles. Tous les poëtes didactiques ont regardé comme une partie de leur sujet l'histoire de l'art dont ils ont embelli les leçons. On la retrouve dans le plan général ou dans les détails épisodiques de leur ouvrage, avec une étendue proportionnée à son importance. Ainsi Virgile, dans ses *Géorgiques*, quoique les progrès de l'agriculture chez les Romains ne lui donnent pas un caractère différent à des époques marquées, ne néglige point de remonter à l'enfance du premier art que les hommes aient cultivé. A peine a-t-il dicté quelques préceptes généraux sur le choix des terrains, et tracé rapidement le tableau

des productions des différens climats, qu'il adopte la croyance religieuse de son siècle, et rapporte l'origine de l'agriculture au règne de Saturne dans le Latium, et aux ordres des dieux :

Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit; primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda.

. . . . . .

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, quum jam glandes atque arbuta sacri
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret, etc. (1).

Observons, en passant, que dans ce poëme, si justement regardé comme le modèle d'une perfection désespérante, tant par la sagesse du plan que par la beauté du

(1) Tel est l'arrêt final de la nature du monde :
Lui-même il força l'homme à cultiver la terre,
Et, n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilans,
Voulut que la misère éveillât les talens.
Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vint des guérets leur montrer la culture:
De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux, etc.
(*Traduction de* M. Delille.)

style, Virgile n'a pas craint de partir, pour ainsi dire, de l'âge d'or, pour arriver aux victoires d'Auguste sur l'Euphrate. Les prodiges qui suivirent la mort de César terminent son premier chant; l'épisode d'Aristée occupe et embellit une grande partie du quatrième. Ainsi la mythologie et l'histoire, les fables anciennes et les évènemens récens, tout entre et rien ne paroît déplacé dans un poëme sur l'agriculture des Romains. J'oserai demander à ceux qui prétendent que la poésie descriptive étoit un genre inconnu aux anciens, à quel genre appartiennent, dans cet admirable chef-d'œuvre des *Géorgiques*, la peinture des hivers glacés de la Scythie, et celle de la contagion parmi les animaux sur les rives du Timave et dans les Alpes Noriques.

Horace, l'oracle du bon sens et le législateur du goût, qui recommande avec tant de soin l'ordre et la précision, n'écrivoit qu'une épître aux Pisons, en composant l'*Art poétique*. Il s'en faut bien cependant qu'il néglige de remonter à l'enfance de l'art, de rappeler l'emploi sacré de la poésie

naissante, et d'en suivre les progrès chez les Grecs et chez les Latins :

Silvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus, et victu fœdo deterruit Orpheus
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones :
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago; dare jura maritis;
Oppida moliri, leges incidere ligno,
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes,
Et vitæ monstrata via est : et gratia regum
Pieriis tentata modis, etc..... (1)

(1) Prêtre des dieux, Orphée aux sauvages mortels
Donna des lois, des mœurs, un culte et des autels :
Sa lyre amollissant leur féroce courage,
On dit que des lions il adoucit la rage;
On dit que d'Amphion les sons harmonieux
Attendrirent des bois l'écho silencieux,
Élevèrent des murs, et rendirent dociles
Les humains rassemblés dans l'enceinte des villes.
La sagesse jadis unissant les époux
Du bonheur de chacun fit le bonheur de tous,
Devint d'utiles lois l'interprète et l'organe,
Avec soin distingua le sacré du profane,

Horace indique même l'origine et les progrès des genres de poésie les plus importans, tels que l'épopée et la tragédie. Il en rappelle l'histoire en peu de vers, comme il convenoit aux bornes de son ouvrage et à la nature de son sujet. L'exemple de ces modèles a été suivi chez toutes les nations qui ont une littérature épurée, par tous les poëtes dignes de les entendre et de les apprécier.

Boileau, qui a augmenté, enrichi, rendu français l'*Art poétique* d'Horace, n'a pas manqué de suivre la route tracée par le poëte latin. S'il m'étoit permis de hasarder une observation sur un ouvrage devenu le code de notre Parnasse, je regretterois que son illustre auteur, en adoptant la marche

---

Construisit des cités, et grava sur le bois
Des humains réunis les devoirs et les droits.
C'est ainsi qu'obtenant des honneurs légitimes
La noble poésie apprit en vers sublimes
A porter le courage aux illustres travaux.
Homère au champ de Mars conduisit les héros,
Tyrtée à de grands cœurs inspira son audace;
Le prêtre fit des dieux entendre la menace;
Les vers, s'insinuant dans la faveur des rois,
Soumirent leur orgueil à l'empire des lois, etc.

(*Traduction de* M. Lefebvre-Laroche.)

un peu vague de l'épître qui lui servoit de modèle, a oublié la fable et le poëme didactique. Chacun sait, d'ailleurs, que le plan de l'*Art poétique* français est plus régulier, plus vaste, mieux développé, que celui d'Horace, et qu'au mérite égal de la justesse et de la clarté, les préceptes y joignent l'avantage d'une étendue proportionnée à l'importance des différens genres. Boileau fait l'histoire du Parnasse français depuis des siècles les plus obscurs jusqu'à l'époque où Malherbe parut en avoir fixé les lois; il rappelle aussi la noble origine de la poésie et ses premiers bienfaits, conformément à la tradition reçue par tous les âges, et d'après le tableau qu'Horace en avoit tracé (1).

(1) On peut opposer les vers de Boileau à ceux que nous venons de citer, et reconnoître les traits que le poëte français ajoute à la peinture du poëte latin :

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes, suivant la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couroient à la pâture;
La force tenoit lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

Il recherche les premiers pas qu'on a faits dans les genres les plus remarquables. La

Mais du discours enfin l'ingénieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
Fit l'aspect du supplice effrayer l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers:
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouilloient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient:
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles;
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages;
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée,
Et partout, des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées,
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin l'indigence, amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse, etc.

(Boileau, *Art poétique.*)

satire, qui n'étoit pas de son temps un libelle rimé, destiné à détruire le repos, la fortune et l'existence d'un citoyen, lui paroît digne d'être observée jusque dans son enfance chez les Romains : il caractérise ses progrès sous la plume de Lucile, d'Horace, de Perse, de Juvénal, et ne l'abandonne qu'après l'avoir naturalisée en France dans les vers de Regnier. Pour la tragédie, l'épopée et la comédie, poëmes qui inspirent plus d'intérêt et méritent plus de gloire, il va chercher leur origine dans la Grèce, et mêle avec art la peinture de leurs progrès à des préceptes qui s'animent par les récits historiques, et par une poésie pleine d'harmonie et d'images, de pensées et de descriptions. Enfin il termine son ouvrage par un tableau pompeux du règne de Louis XIV ; il invite les auteurs contemporains à le célébrer dans tous les genres connus, et consacre les derniers vers de l'*Art poétique* à la conquête de la Franche-Comté.

Ces exemples suffisoient, sans doute, indépendamment de ceux que je pourrois encore citer, pour me faire regarder l'histoire

de la navigation comme une partie nécessaire du poëme que j'avois entrepris ; mais ce principe une fois posé, j'ai cru devoir m'écarter de mes modèles, autant que la nature de mon sujet différoit de ceux qu'ils ont choisis. Je n'ai pas voulu traiter épisodiquement le fonds même de l'ouvrage, c'est-à-dire, l'enfance et les progrès de la navigation, jusqu'au point où l'ont amenée, dans l'Europe moderne, la marche des sciences physiques et l'extension de toutes les connoissances humaines : la raison en est évidente. Le poëme des *Géorgiques* n'admettoit point l'histoire suivie de l'agriculture ; et celle des *Jardins*, qui en est l'épisode le plus gracieux, n'offroit aussi qu'un petit nombre de détails poétiques au rival de Virgile : il étoit donc naturel de ne pas tracer sur un plan historique deux poëmes consacrés aux préceptes et aux descriptions. D'un autre côté, l'art qu'Horace et Boileau nous ont enseigné n'exerce aucune influence sur les évènemens, et ne se lie point aux époques mémorables de l'histoire. La sienne entroit, comme ornement et comme

épisode, dans les ouvrages de ces grands modèles ; mais elle ne devoit point guider la marche de leurs poëmes essentiellement didactiques, ni même y interrompre l'ordre des leçons. Il est facile de saisir, au premier coup-d'œil, une extrême différence entre le sujet de ces poëmes et celui de la *Navigation*.

L'origine de cette science, qui a tant influé sur les destinées du monde, se perd dans la nuit du temps. La poésie peut environner son berceau des plus riantes comme des plus terribles fictions. Elle doit sans doute laisser aux érudits les discussions savantes sur le premier commerce de l'Égypte, et sur les navigations plus ou moins étendues des Phéniciens. Il est encore plus inutile pour elle de rechercher à quelle époque la marine a été connue dans l'Asie orientale, et quelles causes l'y retiennent dans un état de foiblesse et d'ignorance, malgré le secours des mêmes arts qui lui ont donné parmi nous un si grand essor. Mais qui pardonneroit à l'auteur d'un poëme sur la navigation d'avoir oublié cette marine toute poétique des

Grecs, dont l'histoire véritable ou fabuleuse a prêté tant de charmes aux premières études de tout homme instruit? Quel ami des muses n'aime pas qu'on lui rappelle l'expédition mystérieuse des Argonautes et les vaisseaux d'Agamemnon? Quel ami des sciences, justement enorgueilli du degré de perfection où les modernes les ont élevées, ne suit pas, avec un secret mouvement d'amour-propre, la marche lente et pénible de la navigation chez les anciens, et la longue enfance de cette marine militaire qui, depuis les siècles héroïques jusqu'à la décadence de Rome, exécuta de si grandes choses avec de si foibles moyens? Entre l'époque où des barques construites de papyrus et de peaux flottoient sur les ondes débordées du Nil, et celle où nos frégates ont tenté l'approche du pôle austral; entre le temps où des pilotes grossiers, l'œil fixé sur la constellation de l'Ourse, côtoyoient en tremblant la mer Égée et le golfe Arabique, et celui où des astronomes navigateurs sont allés dans l'océan Pacifique observer le passage de Vénus au-dessus du

disque du soleil; entre la construction de ces galères, sur lesquelles des guerriers armés de flèches naviguoient en suivant les sinuosités du rivage, et l'édifice d'un vaisseau de cent canons, qui combat avec la foudre au milieu des mers; combien de recherches, combien de travaux, de découvertes et d'erreurs, ont tour à tour accéléré, ralenti, déterminé la marche de l'esprit humain! Ne devois-je pas marquer celle de la navigation, à travers cette foule de grands évènemens qui furent si souvent son ouvrage? Et si j'avois négligé de le faire, ne m'auroit-on pas accusé d'avoir mieux connu la foiblesse de mes talens que l'importance de mon sujet? Frappés de sa vaste étendue et des dangers qu'elle couvre, des richesses trompeuses qu'elle présente, de la presque-impossibilité de la parcourir en se renfermant dans les bornes prescrites aux différens genres que nous cultivons, des hommes éclairés ont cru qu'un poëme sur la navigation, conçu d'après le plan que je développe, étoit une entreprise qui devoit être distinguée, ne fût-ce que par sa témérité. Quelques-uns m'ont encouragé par des

éloges, et m'ont éclairé par des critiques salutaires. Je suis bien loin de présenter leurs suffrages au public comme la base de ses jugemens ; mais il a bien senti qu'il n'y avoit qu'une haine aveugle et furieuse qui, dénaturant ce qu'on avoit dit du plan de cet ouvrage et l'appliquant à son exécution, ait pu chercher le prétexte d'une satire prématurée dans l'importance et la difficulté du sujet, qui sont des titres à l'indulgence auprès de tous les hommes de bonne foi.

Après avoir soumis au lecteur les motifs qui m'ont dirigé dans l'ordonnance générale de ce poëme, je dois mettre sous ses yeux une analyse assez détaillée, pour en marquer les principales divisions, et fixer son jugement sur le système poétique que j'ai cru devoir adopter. Alors il ne lui restera plus qu'à prononcer sur le talent de l'exécution et le mérite du style, qui seuls peuvent déterminer le succès d'un ouvrage de ce genre.

Les premières navigations connues, et les guerres maritimes les plus célèbres dans l'histoire des anciens, occupent les trois

premiers chants de ce poëme. L'ingénieuse fiction de Gessner sur l'origine de la navigation, déjà consacrée par les arts, m'a paru hériter de l'être par la poésie. J'ai seulement changé quelques circonstances, et rapproché le lieu de la scène de l'Égypte et de la Phénicie : les plus légères connoissances en indiquent facilement la raison. Ces deux contrées furent le berceau des sciences et du commerce maritime : leur situation présente offre un contraste profond avec ce que les monumens historiques nous apprennent de leur ancien état. J'ai suivi les traditions les plus probables, en rappelant les entreprises des navigateurs phéniciens, sans vouloir donner trop d'importance à leur incertitude ; et, dès le milieu du premier chant, je ramène la navigation dans la Grèce, où son enfance est liée à des souvenirs plus intéressans.

Le second chant appelle d'abord l'attention sur les époques vraiment historiques de la marine d'Athènes, la guerre médique, les colonies grecques en Tauride, l'ancienne prospérité de Rhodes et de Marseille, et les

loit donc recourir à la poésie descriptive, dont l'emploi continuel auroit jeté dans ces premiers chants une monotonie inexpertable. Ici, l'évidente impossibilité de contenir le sujet dans les limites du genre didactique ou descriptif m'a forcé de prendre un parti nouveau, que des juges sans passion et le goût du public éclairé peuvent seuls absoudre ou condamner. J'ai considéré mon sujet comme une espèce d'épopée, dont la science de la navigation étoit, pour ainsi dire, le héros, dont ses progrès formoient l'action, et dont les épisodes naturels se trouvoient dans les grands évènemens qu'elle a produits. Je ne justifie pas ce système, je l'expose et je le soumets à mes lecteurs. Ils daigneront seulement se rappeler que le vrai est le caractère dominant de l'épopée; ils jugeront ensuite si le ton général de ce poëme est assez héroïque, les fictions assez ingénieuses, l'intérêt assez soutenu, pour que l'ouvrage mérite, je ne dis pas un rang parmi les monumens de la poésie épique, mais une place à part dans un genre intermédiaire digne de quelques encouragemens.

Les premiers chants une fois conçus d'après le plan que je viens d'exposer, il falloit nécessairement, pour unir toutes les parties de l'ouvrage et former un ensemble régulier, traiter les derniers chants d'après le même système, et suivre la route périlleuse que je m'étois ouverte. Les traces de la navigation dans notre occident sont presque effacées dans l'intervalle obscur qui sépare le quatrième et le douzième siècle; et même, à cette dernière époque, les croisades, qui enrichirent les républiques commerçantes de l'Italie, préparèrent de loin la renaissance des arts, sans accélérer beaucoup les progrès de la marine. Je n'ai donc pas cru nécessaire de m'y arrêter, parce que ma narration, toujours fidèle à la marche de la science, ne l'est pas toujours à l'ordre des temps, et qu'un poëme, quelque soit le caractère qu'on veut lui donner, ne peut jamais avoir celui de l'histoire. La puissance maritime de Gènes, de Pise, même celle des Vénitiens, n'ajouta presque rien à l'art de la navigation; celui des constructions navales étoit alors inférieur à ce qu'il avoit été sous les Ro-

maine dans les beaux jours de l'empire. Mais au commencement du quinzième siècle, tout change et s'agrandit à la fois. Les découvertes de la boussole et de l'imprimerie, l'invention des cartes marines et de la poudre à canon, donnent une impulsion sans exemple aux entreprises des navigateurs; et Christophe Colomb découvre le Nouveau-Monde. Tel est le sujet du quatrième chant.

Six ans après cet évènement, auquel peut-être on ne peut comparer aucune époque de l'histoire des hommes, Vasco de Gama parvint aux Indes orientales par le passage du cap de Bonne-Espérance. C'étoit un autre grand résultat des découvertes qui remplissent la première partie du quatrième chant; mais il ne donnoit point à la navigation un caractère nouveau. Les vaisseaux de Gama ne différoient point de ceux de Colomb; les moyens et les ressources étoient à peu près les mêmes. Aussi le cinquième chant, consacré à la conquête des Indes par les Portugais, n'a rien de didactique : il est tout en récits et en descriptions; et si l'histoire de la navigation pouvoit en effet permettre de

considérer ce poëme comme une espèce d'épopée, ce cinquième chant en seroit l'épisode le plus naturel et le plus remarquable.

Mais dès que les deux Amériques et l'Asie orientale furent ouvertes au commerce conquérant des Européens, la navigation prit un essor et une importance qu'elle n'avoit jamais eus dans les siècles précédens. Alors, comme dit Raynal, il se fit une révolution dans la puissance des peuples, dans les mœurs, l'industrie et les gouvernemens: les hommes des contrées les plus éloignées se rapprochèrent par de nouveaux rapports et par de nouveaux besoins; les productions des climats placés sous l'équateur se consommèrent dans les climats voisins du pôle; l'industrie du nord fut transportée au midi; les étoffes de l'Orient devinrent le luxe des Occidentaux; partout les hommes firent un échange mutuel de leurs opinions, de leurs lois, de leurs usages, de leurs maladies, de leurs remèdes, de leurs vertus et de leurs vices. Des nations qui faisoient trembler l'Europe s'affoiblirent tout à coup, et bientôt perdirent leur influence politique; et des

nations qui n'étoient rien s'élèvent au premier rang, et dominèrent sur tous les états dont la mer baignoit les rivages.

La dernière partie de ce tableau, tracé par un écrivain philosophe, s'applique surtout à la Hollande : c'est là que le commerce maritime prit, au seizième siècle, un développement dont l'histoire incertaine des Phéniciens et des Carthaginois n'offroit qu'une foible idée : le sixième chant du poëme de la *Navigation* commence naturellement par la description de ce pays singulier. Le phénomène de son existence physique, le prodige de son opulence, ses digues, ses canaux, ses ports, ses colonies dans les deux Indes, ses pêcheries sous les glaces du pôle, tous ces tableaux appartenoient essentiellement à mon sujet, et demandoient à la poésie descriptive l'emploi de toutes ses ressources. Mais la marche du poëme n'est point interrompue; elle suit toujours le fil qui en réunit les différentes parties et qui doit conduire au dénoûment, c'est-à-dire au point de perfection où le hasard, les sciences et les événemens ont amené la navigation. Les pros-

périts de la Hollande excitent la jalousie des nations rivales ; le nouveau commerce de l'Europe amène l'établissement de la nouvelle marine militaire. L'empire des mers est successivement disputé par les Espagnols, les Anglais, la Hollande et la France ; et, à la même époque, les bienfaits de la navigation commerçante, l'art de la marine militaire, pénétrant ensemble dans le nord de l'Europe, fournissent au génie de Pierre-le-Grand les moyens de civiliser la Russie. Ce chant finit par un épisode sur la fondation de St.-Pétersbourg.

Les guerres maritimes, dont je viens d'indiquer la cause et les premiers effets, commencèrent à perfectionner la science de la tactique navale, qui forme le sujet particulier du septième chant. Comme le poëme, ainsi que je l'ai remarqué, suit les progrès de la navigation et non la chronologie des événemens, ce chant commence par un tableau de la bataille de la Hogue, qui donne d'abord une idée convenable de la science des évolutions navales, en présentant un de

les plus fameux résultats. Il rétrograde ensuite jusqu'au siècle d'André Doria, auquel on attribue l'invention de la tactique; rappelle la bataille de Lépantes ; marque l'époque où les constructions navales prirent un nouveau caractère, en substituant les vaisseaux de ligne aux galères du quinzième siècle ; et ramène en action les rivalités sanglantes de la France et de l'Angleterre, jusqu'à l'époque où nous vivons. Les victoires de Duquêne sur le célèbre Ruyter dans les mers de Sicile, celle du comte de Toulouse devant Malaga, le honteux abandon de notre puissance navale vers le milieu du dernier siècle, sa renaissance pendant la guerre de la liberté américaine, les malheurs de notre marine à Toulon, et l'espérance de la voir rétablie par l'influence du génie réparateur qui préside à nos destinées, animent la partie pittoresque et les récits du septième chant. Il étoit naturel d'y placer des préceptes sur les évolutions navales ; et j'ai cru devoir conserver dans les fictions, plus ménagées ici que dans ce qui précède, le caractère d'un

siècle qui a montré plus de philosophie que d'imagination. Mais on pensera peut-être avec moi, que plus cette dernière partie étoit historique, plus il étoit nécessaire de donner des couleurs poétiques à la narration.

Enfin la navigation commerçante, la marine militaire et la tactique navale, chez les anciens et chez les modernes, ayant rempli les sept premiers chants de ce poëme, le dernier est consacré tout entier aux navigations savantes, aux voyages de découvertes, aux circonnavigations du globe, qui présentent non seulement le plus haut degré de perfection où ce grand art soit jamais parvenu, mais qui sont encore le résultat le plus étonnant de toutes les sciences humaines. Ce dernier chant développe les secours que l'astronomie, les mathématiques, la géographie, l'électricité, fournissent à la navigation, et les nombreux avantages que la navigation réunit, de son côté, pour étendre et multiplier nos connoissances. Je me suis efforcé d'y peindre les avantages qui résultent des voyages de

découvertes, la transplantation des végétaux salutaires, les souffrances courageuses, les courtes jouissances et les occupations des marins dans ces immenses entreprises. J'ai déploré l'usage que les haines politiques ont fait de la navigation pendant les orages d'une révolution prodigieuse; et j'ai terminé mon poëme par un hommage aux navigateurs célèbres qui ont agrandi leur art, l'histoire de la nature, et la sphère de l'esprit humain, tels que Magellan, Séb. Cano, Wallis, Biron, Bougainville, Cook, Malespine et l'illustre et malheureux la Pérouse. Tel est le plan général de cet ouvrage. Il me reste à développer quelques idées sur le merveilleux que j'ai cru pouvoir y admettre, et à indiquer les sources où j'ai puisé quelques secours.

On dit tous les jours que l'ancienne mythologie est usée, et que les fables des Grecs ainsi que leur système religieux deviennent ridicules dans un ouvrage français. Peut-être cela n'est-il vrai que par la manière dont on a souvent employé ces ressources.

Mais sans examiner jusqu'à quel point le talent peut conserver l'usage de ces fictions ingénieuses, j'observe qu'elles ont été si long-temps accueillies parmi nous, qu'elles sont tellement consacrées par les auteurs qui nous servent de modèles, que les noms mêmes des dieux de la fable composent une partie de notre langue poétique, et que leurs attributs sont devenus des images populaires. Jupiter est-il autre chose pour les hommes les moins instruits, que le nom du maître du monde? Quelqu'un ignore-t-il que Neptune, Amphitrite, Nérée, Thétis, sont des mots qui remplacent quelquefois ceux de la mer et de l'océan? Cérès ne signifie-t-il pas le blé; Flore, les fleurs; Cybèle, la terre; Éole et Borée, les vents et la tempête, non seulement dans la poésie de toutes les nations modernes, mais quelquefois encore dans le langage ordinaire? Reprochera-t-on sérieusement au poëte qui veut peindre le point du jour ou le coucher du soleil, de rappeler la fable de l'Aurore et celle d'Apollon descendant chez Thétis? Il me

semble que malgré les ressources nouvelles que la connoissance du véritable système du monde peut aujourd'hui fournir à la poésie, il seroit encore embarrassant, pour ne pas dire impossible, de remplacer la fraîcheur, la grâce ou l'éclat de ces images, si faciles d'ailleurs à rajeunir par la forme et l'expression.

Je crois donc inutile de me justifier de les avoir employées: mais en conservant partout les noms mythologiques qui m'ont paru le former qu'un langage plus harmonieux et plus élégant, j'ai cru qu'il y avoit dans mon poëme une époque où l'action même des puissances fabuleuses ne seroit point déplacée. Je n'avois pas besoin, dans le plan que j'ai développé, d'un merveilleux épique pour diriger la navigation; mais, en parlant de la marine des Grecs et des Romains, je ne devois pas oublier, ce me semble, que ce qui n'est pour nous qu'une allégorie poétique étoit pour eux une croyance religieuse, et mon style a dû prendre quelquefois le caractère du temps et la couleur du

sujet. J'ai cependant évité, même dans les premiers chants, de recourir à l'intervention des divinités fabuleuses, et de lui donner aucune influence sur la marche du poëme; j'ai senti que cette ressource alloit bientôt me manquer, et qu'alors il auroit fallu blesser la raison et la croyance publique en continuant de l'employer dans les derniers chants, ou former l'ouvrage de deux parties incohérentes, en me servant à la fin du poëme d'un merveilleux contraire à celui qui en auroit animé le commencement.

En effet, depuis le jour où Constantin changea la religion de l'empire, époque qui se trouvoit sur ma route et que j'ai dû remarquer, j'aurois craint d'employer les anciennes divinités du paganisme, autrement que par leurs noms, considérés, je le répète, comme synonymes des mots qui désignent quelques parties de la nature. Cette crainte m'a déterminé à n'admettre dans ce poëme qu'un merveilleux purement épisodique, qu'on pût retrouver dans ses diffé-

rentes parties, et qui fût fondé sur des idées communes à toutes les religions : telles sont l'apparition des mânes, la voix des songes prophétiques et l'existence des génies intermédiaires entre le ciel et l'homme. Je désire qu'on reconnoisse ce caractère dans l'apparition de l'ombre de Didon, à la fin du second chant, et dans celle des marins français, à la fin du septième ; dans la prédiction que l'ange de l'Océan fait à Constantin, au troisième chant, et dans le songe de Vasco de Gama, au cinquième, pendant sa relâche aux îles du Cap-Vert.

Il est un autre genre de merveilleux, que les critiques ont jugé sévèrement dans la *Henriade*, mais qui, naturellement un peu froid, et peut-être ne pouvant pas remplir seul le vaste champ de l'épopée, n'en a pas moins répandu sur le poëme de Voltaire des beautés d'un ordre supérieur ; c'est celui des êtres moraux personnifiés, et mis allégoriquement en action. Il me semble que l'usage en est permis dans tous les genres de poésie noble, et je regrette de n'avoir pas eu l'oc-

casion de l'employer plus souvent. La fiction de la Liberté venant à Versailles, sous la figure de Franklin, défendre la cause de l'Amérique septentrionale, dans le septième chant, appartient à cette espèce de merveilleux; un autre épisode du quatrième chant sur la découverte de la boussole s'en rapproche. J'ai imité dans celui-ci la belle fiction du Camoëns, et son apparition du géant Adamastor, au cap des Tempêtes; mais le lieu de la scène, le motif de l'apparition et ses résultats, sont très-différens. L'histoire assez déplacée des amours du géant avec la déesse de la mer étoit absolument contraire à mes desseins et au plan de mon ouvrage. Cette idée imposante et sublime, qui fait le plus grand honneur au Camoëns et qui pourroit appartenir à Homère, m'a toujours paru s'affoiblir et manquer son effet, par la fable inutile qui termine l'épisode.

Enfin, l'on trouvera dans le second chant de ce poëme une apparition du génie des Alpes s'opposant au passage d'Annibal; et dans le sixième, à la suite de la description

d'une aurore boréale et de quelques prodiges naturels, une prédiction de la nymphe de la Néva à Pierre-le-Grand: la première est conforme au système poétique et religieux du temps où l'action se passe; la seconde n'est fondée que sur cette mythologie riante qui donne un génie tutélaire à chaque fleuve et même à chaque ruisseau. J'avoue que je n'ai pas d'autres moyens de la justifier; mais je ne vois pas pourquoi nous bannirions de la poésie profane des fictions que la poésie sacrée elle-même semble ne pas rejeter, puisqu'en mille occasions elle prête aux montagnes et aux fleuves une espèce de vie et de sentiment (1). Je suis loin d'adopter l'opinion de ceux qui prétendent que la poésie française *se meurt de timidité*; c'est trop souvent un prétexte pour colorer des folies. Mais je demande qu'on ne s'arme pas

(1) *Montes, exultastis sicut arietes, et colles sicut agni ovium... Et tu, Jordanis, quare conversus es retrorsum?*

PSALM.

d'une rigueur excessive contre une mythologie usée si l'on veut, mais qui, lorsqu'elle cache un sens allégorique facile à saisir, donne aux vers plus de grâce et de mouvement, plus d'images et d'intérêt. Marmontel, instruisant à la fois par l'exemple et le précepte, a peint la Raison ne perdant jamais de vue la Poésie, mais la suivant quelquefois de loin, ou marchant à ses côtés couverte d'un voile transparent.

Le lecteur peut maintenant apprécier le plan général de cet ouvrage et le caractère que j'ai voulu lui donner; j'ai mis sous ses yeux les principes qui m'ont dirigé dans la composition de l'ensemble; je dois lui montrer aussi les ressources qui m'étoient offertes pour l'exécution de quelques parties.

Je me suis arrêté trop peu de temps à l'enfance de la navigation dans la Grèce, et au voyage des Argonautes, pour avoir tiré parti du poëme d'Appollonius sur la conquête de la toison d'or; celui d'Épiménide sur le même sujet n'est point venu jusqu'à nous. Je n'ai donc trouvé de modèles

chez les anciens que pour certains détails dont je parlerai bientôt.

Peu de personnes savent qu'en 1784, époque où la marine française, illustrée par l'affranchissement de l'Amérique septentrionale, étoit pour toute la nation un objet de gloire et d'intérêt, il parut un poëme en quatre chants sur la *Navigation*; je l'ignorois moi-même, tant cet ouvrage, malgré la faveur des circonstances, avoit eu peu de succès. L'anecdote que je vais rapporter m'apprit à la fois son existence et son origine. —Un vieux capitaine de vaisseau, père d'une demoiselle aimable et riche, ne vouloit, dit-on, la donner en mariage qu'à un poëte dont les vers lui rappelleroient ses anciens travaux. Un pareil prix valoit un poëme; mais à la veille de publier celui dont je parle, l'auteur, malgré la pureté de ses motifs, sentit quelques inquiétudes, et voulut consulter M. Delille. Ce poëte illustre cherchoit quelque détour pour engager un homme estimable à ne pas s'exposer aux dangers de l'impression, lorsque, pressen-

tant son arrêt, il avoua tout à coup son but et ses espérances. « Eh ! que ne parliez-vous, » monsieur ? s'écria le chantre des *Jardins;* » un bon mariage raccommode tout. » J'ai cherché plusieurs fois cet ouvrage oublié, sans pouvoir le découvrir, et je n'en connois que les vers suivans, que j'ai trouvés dans un *Almanach des Muses :*

Un habile plongeur s'élance sous les eaux ;
D'un chanvre enduit de suif des boules fabriquées
Dans les trous à fleur d'eau soudain sont appliquées.
Si du vaisseau penché l'on fait virer les bords,
Craignez surtout que l'eau n'entre par les sabords.

J'ignore si cette manière de peindre une voie d'eau a fait la fortune de son auteur, mais elle m'a consolé de n'avoir pu me procurer l'ouvrage.

Il existe une *Ode sur la Navigation* par M. de Laharpe ; elle obtint le prix de l'académie française. L'auteur, jeune encore, avoit emprunté du Camoëns, qu'il traduisit bientôt après, la belle fiction du géant Adamastor. Cette pièce, par son caractère et par

son objet, ne pouvoit avoir aucune ressemblance avec mon poëme.

L'*Araucana*, poëme épique de don Alonzo d'Ercilla, m'auroit peut-être fourni quelques secours : cet ouvrage, en trente-six chants, est consacré à la conquête du Chili par les navigateurs espagnols du quinzième siècle, et l'auteur en est le héros ; mais je n'ai pas l'avantage de pouvoir le lire en original, et je n'en connois aucune traduction dans notre langue.

La *Colombiade*, de madame Dubocage, est une autre espèce d'épopée. Je suis persuadé qu'il y a dans ce sujet la matière d'un grand poëme ; mais le plan de mon ouvrage me forçoit de resserrer dans une partie de mon quatrième chant ce qui en a fourni dix à madame Dubocage : nous n'avons dû nous rencontrer ni dans l'ensemble ni dans les détails.

J'ai trouvé, dans la *Lusiade* du Camoëns, un modèle plus célèbre et des secours qui m'ont été plus utiles. J'en ai imité le songe de Vasco de Gama, et la première partie de

mon épisode sur l'invention de la boussole, c'est-à-dire la description du géant qui défend l'approche du pôle. Le reste, comme je l'ai déjà dit, n'a aucune ressemblance avec la fiction du Camoëns. On trouvera quelques détails historiques sur ce grand poëte dans la troisième note du cinquième chant.

Indépendamment de ces imitations, les lecteurs remarqueront aisément, dans le cours de cet ouvrage, des morceaux épisodiques, pour lesquels je n'ai manqué ni d'exemples, ni même de modèles. J'ai eu soin de les rappeler dans les notes, et je me borne à les indiquer ici. Dans le premier chant, le *premier navigateur* de Gessner m'a fourni l'idée la plus ingénieuse sur l'origine de la navigation. Au troisième, la bataille d'Actium fera peut-être songer à la description qu'en a faite Virgile : heureusement il m'étoit permis de ne pas considérer cet évènement sous le même point de vue que le poëte favori d'Auguste ; et l'on sent que j'ai tâché d'éviter toute espèce de rapprochement avec un modèle si redoutable.

Je n'ai pris à Virgile que cette belle image du Nil ouvrant ses bras aux vaincus et les couvrant de sa robe azurée. On trouve encore, à la fin de ce troisième chant, une description de la famine qui désola Rome et l'Italie au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Roucher, dans son poëme des *Mois*, avoit déjà tracé le même tableau. Mais, comme il n'a pas craint d'opposer une nouvelle peinture de la *Saint-Barthélemi* à l'un des chants de la *Henriade* où Voltaire avoit déployé le plus de force et de talent poétique, son exemple m'a appris à ne pas rejeter un épisode qui entroit plus naturellement dans mon ouvrage que dans le sien : car cette famine trop mémorable ne fut causée que par l'incendie des flottes d'Égypte et de Sicile, dont les soldats d'Odoacre brûlèrent les vaisseaux sur la côte de Naples ; et sans leur imprévoyante férocité, les bienfaits de la navigation auroient prévenu la ruine de Rome, la dépopulation de l'Italie, et l'anéantissement du commerce et des arts dans tout l'occident.

Enfin le sixième chant de ce poëme renferme une description de la Hollande, à laquelle on s'est empressé d'opposer un fragment de la *Pétréide* de M. Thomas, imprimé dix-huit mois après mes vers. Cet (1) écri-

(1) L'auteur de trois lettres insérées dans le *Journal de Paris*, qui veut absolument qu'on rie de ce qu'il écrit, et qui peut-être a raison, quoiqu'il ne fasse pas des comédies, dans ces lettres où il a eu la politesse généreuse d'attaquer l'auteur, l'imprimeur, le *prospectus* du poëme de la *Navigation*, et l'ouvrage même avant qu'il fût imprimé, insinue que le *manuscrit* de la *Pétréide* pouvoit m'être connu quand j'ai composé ce morceau. Il veut, suivant son usage, qu'on rie beaucoup de ce qu'il appelle la *rencontre de deux beaux-esprits* (expression d'aussi bon ton que de bon goût, en parlant de M. Thomas). Je déclare positivement que je ne connoissois pas un seul vers de la *Pétréide* quand j'ai publié ma description de la Hollande; et j'ajoute que, si j'avois à la faire paroître aujourd'hui pour la première fois, je n'y changerois pas un seul des mots qui se trouvent dans les fragmens de M. Thomas. Quand la disposition, le mouvement, l'ensemble, le ton général de deux ouvrages diffèrent essentiellement, quelques hémistiches semblables sur le même objet ne sont point un plagiat. Les hommes qui cultivent la poésie avec le plus de talent, et ceux qui la jugent avec le plus de sévérité, savent qu'il y a, dans chaque sujet, un certain nombre d'hémistiches *donnés* qui

vain éloquent avoit voulu peindre, ainsi que moi, les travaux et les bienfaits de la navigation chez un peuple qui lui doit tout. Il étoit naturel que le même objet, considéré sous les mêmes rapports, fournît à peu près le même fonds d'idées et quelque ressemblance dans l'expression. S'il y a dans nos vers trois ou quatre hémistiches pareils, c'est à moi sans doute à m'applaudir de ces rencontres honorables. Le plan d'un poëme sur la navigation, tel que je l'ai conçu, m'exposoit nécessairement dans quelques détails à trouver sur ma route les poëtes qui m'ont précédé. Il falloit soutenir cette lutte inégale ou mutiler mon poëme. La critique éclairée et le public impartial prononceront sur le mérite de mes efforts. Un ennemi, qui n'est ni juge par son goût, ni modèle par ses ouvrages, annonce d'avance que je n'ai rien

---

appartiennent à tout le monde : et si le censeur impatient qui affecte de croire le contraire veut publier cent vers de sa composition, je parie d'avance d'en retrouver dix hémistiches dans nos poëtes les plus connus, sans que cela prouve rien contre lui, ni même contre eux.

inventé. Il voudroit bien peut-être qu'on lui fît le même reproche. Il est possible qu'il se rappelle ces vers accusateurs de Boileau :

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée ;
Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

Pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux me renfermer dans la carrière où j'étois entré, au risque d'y rencontrer les traces de quelques hommes supérieurs, que d'en sortir pour les éviter, en imaginant des extravagances.

LA NAVIGATION.

LA NAVIGATION.

CHANTS I, II, III, IV.

ARGUMENT

DU CHANT PREMIER.

EXPOSITION *du poëme. Invocation. Origine de la navigation ; son incertitude. L'amour guide le premier navigateur ; ses descendans portent cet art nouveau dans les contrées voisines. Description de l'ancienne Égypte ; ses habitans appliquent l'astronomie à la navigation. Les Phéniciens lui font faire de nouveaux progrès. Les sciences de Tyr et de l'Égypte passent dans la Grèce. Voyage des Argonautes. Ignorance des navigateurs, et foiblesse de l'art à cette époque. Invention des voiles.*

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT PREMIER.

Je chante les travaux de l'art audacieux
Qui pour franchir les mers interrogea les cieux :
Art puissant, qui de l'homme a doublé la patrie ;
Qui courba l'Océan sous sa noble industrie ;
Dans les plis d'une voile emprisonna les vents,
Et, portant les mortels sur des châteaux mouvans
Aux lieux où le soleil sembloit fuir sous les ondes,
Agrandit la nature et réunit les mondes ;
Qui, sur les flots soumis à ses vastes desseins,
Fit gronder le tonnerre allumé par nos mains ;
Mais qui, dans ses fureurs, entouré de victimes,
Associa du moins le génie à ses crimes.
Vous, qu'éblouit souvent sa fatale grandeur,
Muses, plaignez la gloire, et vengez le malheur.

Et toi qui, le front ceint de rayons tutélaires,
Dans le calme des vents et des nuits solitaires,
En signes enflammés qui brillent dans les airs
Traces au nautonnier sa route sur les mers,
Uranie ! à mes chants, consacrés à ta gloire,
De l'art que tu chéris viens confier l'histoire ;
Dis-moi les lieux témoins de ses efforts naissans ;
Et comment un nocher, sur les flots menaçans
Trompant d'un roi jaloux les poursuites cruelles,
Aux vaisseaux fugitifs osa donner des ailes.

Mais pour surprendre l'art encore à son berceau,
Irai-je, à la lueur d'un magique flambeau,
Cherchant la vérité sous des fables célèbres,
De l'antique univers dissiper les ténèbres ?
Tel qu'un fleuve orgueilleux, qui roule au sein des mers
Les tributs réunis de vingt fleuves divers,
Et dans les flancs glacés des montagnes sauvages
Cache sa source obscure au milieu des nuages ;
Tel, dans la sombre nuit de ces temps incertains
Où l'homme réparoit de ses tremblantes mains
Du monde submergé l'étonnante ruine,
L'art des navigateurs cache son origine.

Ceux à qui l'univers dut ses premiers succès
Sous des noms inconnus vivent par leurs bienfaits.
Le temps a dans sa course effacé leur mémoire ;
Sur le marbre animé la muse de l'histoire
N'apprend plus aux mortels à chérir leurs travaux :
Mais cent peuples unis par des besoins nouveaux,
Des climats opposés confondant l'industrie,
Et l'immense Océan, devenu la patrie
Des vaisseaux qui jadis n'osoient toucher ses bords,
Faut-il d'autres garans de leurs nobles efforts ?
Partout où la nature, inégale et féconde,
Dispersa des mortels sur les rives de l'onde,
On les vit confier aux flots capricieux
Les trésors échangés de ses dons précieux.
Là, Cérès, dont la main récompense vos peines,
De l'or de ses moissons vient enrichir vos plaines ;
Des rives de l'Indus fabuleux conquérant,
Bacchus mûrit ailleurs son nectar enivrant :
Ici, le lin roulé sur le fuseau rapide
Prépare un voile simple à la beauté timide ;
Et sur des bords lointains, qu'éclaire un jour nouveau,
Le duvet sort d'un arbre, et le miel d'un roseau.

Ainsi d'un souffle heureux, l'indulgente nature
De Cybèle autrefois féconda la ceinture :
Mais en vain, pour unir ses présens dispersés,
L'homme multiplia des travaux insensés ;
Inutiles efforts ! la charrue obstinée
Les demandoit en vain à la terre étonnée :
L'art de braver les flots l'affranchit de ce soin,
Et conçu par l'audace, il naquit du besoin.
Principe de la vie, ô déité féconde !
Nœud sacré, cause unique, ame et flambeau du monde,
Amour ! on dit aussi que tes rapides feux
Firent naître autrefois cet art ingénieux ;
Qu'à ta voix triomphante Amphitrite éperdue
Vit son sein déchiré par la rame inconnue ;
Et qu'un amant, guidé par l'espoir le plus doux,
Fut le premier mortel qui brava son courroux.
Pour la beauté fidèle à son hymen ravie,
Au souffle du zéphyr il confia sa vie,
Et dans le creux d'un arbre élargi par ses mains
Il osa sur les flots suspendre ses destins.
O toi, qui nous montras, dans sa timide adresse,
L'univers et l'amour mariant leur jeunesse,

Prête-moi ces pinceaux dont le charme innocent
Sut embellir Abel et le monde naissant!
L'île heureuse où Vénus fut jadis adorée (a)
Du continent voisin n'étoit pas séparée;
De ses monts sourcilleux les contours inégaux
Aux rives de Syrie unissoient leurs côteaux;
Amathonte et Paphos n'existoient point encore;
Et ces champs fécondés par les pleurs de l'aurore,
Libres d'un joug pompeux sous des arts corrupteurs,
Ne connoissoient encor que le luxe des fleurs.
Là, promis dès l'enfance au plus tendre hyménée,
Adon devoit bientôt unir sa destinée
A celle de Nylé, qui, dans ce nœud charmant,
Composoit le bonheur d'un père et d'un amant.
Un vallon séparoit leurs cabanes tranquilles;
Et, prodigue pour eux de ses tributs faciles,
La nature savoit, par des soins complaisans,
A leurs simples désirs égaler ses présens;
Un bocage voisin, dont le feuillage sombre
Prêtoit à leurs amours son silence et son ombre,
Des fruits que sans efforts pouvoient cueillir leurs mains,
Une eau vive, un air pur, et des astres sereins.

Le côteau dont le ciel avoit fait leur partage
De la profonde mer couronnoit le rivage,
Et les flots orageux qui grondoient sur ses bords
De leur azur mobile entouroient ses trésors.
Là, les jours de Nylé s'écouloient sans alarmes,
Doux comme son amour, et purs comme ses charmes;
Son destin paroissoit obéir à son cœur.
O combien nos revers sont voisins du bonheur!
Hélas! tandis qu'Adon sous son toit solitaire
Au déclin d'un beau jour, retournoit vers sa mère
Un voile ténébreux s'élevant dans les airs
Sembla d'un ciel ami séparer l'univers.
Précurseur de l'orage errant sur les montagnes,
Un calme sombre et lourd accabloit les campagnes:
Aucun souffle n'osoit effleurer les vallons;
Mais le cèdre orgueilleux, vainqueur des aquilons,
Tout à coup inclina sa tête épouvantée,
Et la forêt frémit avant d'être agitée.
Dans les flancs de la terre, un bruit lugubre et sourd
Étonne la nature, épouvante l'amour,
Et l'éclair, qui répond à ces signes funèbres,
D'une lueur sanglante embrase les ténèbres.

Bientôt de tous les vents qui tourmentent les mers
Les tourbillons rivaux mugissent dans les airs;
L'Océan soulevé s'élance sur la terre;
Et frappé mille fois par les feux du tonnerre,
A sa base arraché, sur les flots écumans
Le côteau de Nylé roule ses fondemens.
Le jour enfin succède à cette nuit fatale.
Le ciel étinceloit de rubis et d'opale;
Les Heures atteloient ce char majestueux
Qu'égara du Soleil le fils présomptueux:
Adon sur le rivage a devancé l'aurore.
Hélas! il court en vain vers celle qu'il adore;
Il cherche vainement l'asile de Nylé;
La terre même échappe à son œil désolé;
Le mont a disparu; plus de bois... A leur place,
La mer, terrible encore, élève sa surface;
Dans un calme orageux l'onde s'enfle et s'étend,
Roule, écume, se brise, et recule en grondant.
Tout à coup sur les flots, ô merveille imprévue!
La terre à l'horizon se présente à sa vue;
Vers le point où le ciel touche à l'azur des mers,
Adon la voit noircir et monter dans les airs;

Il pousse un cri, s'élance.... Un autre objet l'arrête:
Un antique sapin qu'abattit la tempête,
Et qu'un torrent fougueux entraîna dans les flots,
Maintenant suspendu sur le gouffre des eaux,
Dans ses flancs entr'ouverts, retraite menaçante,
Dérobe un chien timide à la vague écumante.
Il approche, il arrive; Adon court, éperdu...
O d'un espoir nouveau moment inattendu!
C'est lui-même, Sylvain, présent de sa tendresse,
Sylvain, qui sur les pas de sa jeune maîtresse,
Dans les champs, dans les bois s'égaroit tour à tour;
Surpris par la tempête en ce funeste jour,
Et dans un tourbillon lancé loin du rivage,
Un arbre au sein des mers recueillit son naufrage:
Rejeté sur le sable, encor mal affermi,
Le fidèle Sylvain reconnoît son ami;
Son instinct généreux le ranime et le presse;
Il vole vers Adon, le flatte, le caresse,
Entend sa voix plaintive, et, devinant ses maux,
Regarde tristement le berger et les eaux:
Il semble lui montrer qu'errans sur l'onde amère
Nylé désespérée et son malheureux père

Respirent tous les deux, et l'appellent en vain
Sur ce bord d'où Neptune a ramené Sylvain.
Mais qui le conduira vers cette île inconnue
Qu'un horizon sans borne offre à peine à sa vue?
Timide souverain du naissant univers,
L'homme n'osoit encor s'élancer sur les mers:
L'amour vint tout à coup éclairer son courage.
Cet arbre voyageur, arrêté sur la plage,
Que l'onde en mugissant rejetoit de son sein,
De braver sa fureur fit naître le dessein.
Adon saisit le fer; par un travail facile
Dans ce tronc qu'il dépouille il se creuse un asile;
Déjà sont abattus ses humides rameaux;
Un effort plus puissant le lance sur les eaux;
L'Océan le reçoit, et l'onde mutinée
Soulève en murmurant la barque fortunée.
Mais Adon veut en vain s'éloigner de ces bords;
Le flot victorieux repousse ses efforts:
Tourmenté d'un espoir, toujours prêt à s'éteindre
Il croit voir le bonheur, et ne peut plus l'atteindre.
Cent fois, il lui sembla que l'haleine des vents
De la triste Nylé lui portoit les accens

Cent fois, risquant en vain des épreuves nouvelles,
Son canot l'égara sur les vagues rebelles.
Il observoit un jour ces rapides oiseaux,
Navigateurs ailés qui sillonnent les eaux :
Le cygne, qui depuis rendit Léda sensible,
De ses pieds aplatis fendoit l'onde paisible,
Et, poussant à son gré le flot respectueux,
Dirigeoit devant lui son cours majestueux.
Ces mobiles sillons, cette trace fidèle
De l'art que cherche Adon lui montrent le modèle :
Il court à la forêt ; d'un saule gémissant
Sous le fer empressé le tronc obéissant
Prend bientôt dans ses mains une forme étrangère ;
Voilà l'Amour armé d'une rame légère :
Soudain de la tempête il a bravé l'effort,
Et sa nacelle errante est déjà loin du port.
Cependant du berger la fidèle maîtresse,
Nylé, dans la douleur consumoit sa jeunesse,
De son visage éteint dédaignoit les attraits,
Et reprochoit aux dieux leurs stériles bienfaits.
Vous avez vu souvent dans les champs de Pomone,
Quand zéphyr du printemps ranime la couronne,

Deux palmiers amoureux promettre à nos jardins
Un ombrage et des fruits, trésors des Africains :
Mais si l'un d'eux reçoit une atteinte mortelle,
L'autre en ressent déjà l'influence cruelle ;
Il courbe vers le sol ses rameaux pâlissans ;
Et son fruit, desséché sous les boutons naissans,
Atteste que la sève à sa tige est ravie
Par la mort d'un ami qui fécondoit sa vie.
Telle languit Nylé dans l'âge des plaisirs.
Tout à coup ses regards, guidés par ses désirs,
Découvrent loin du bord, sur une mer tranquille,
Un objet inconnu qui s'avance vers l'île.
O quel pressentiment fait palpiter son sein !
Quel trouble ! quel espoir ! et quel effroi soudain,
Quand volant sur les eaux la fragile nacelle
S'élève avec la vague ou retombe avec elle !
Nylé tremble, frémit, et chaque mouvement
Dans son cœur combattu fait naître un sentiment.
Enfin la nef aborde et se fixe au rivage.
Nylé, plus prompte qu'elle, a volé vers la plage ;
Son père, qui la suit d'un pas mal affermi,
La voit tomber mourante aux bras de son ami :

Ta grandeur colossale insulte à nos chimères;
C'est ton peuple qui sut à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeoit le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux. (3
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportoit en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissoit tes moissons,
Les hameaux dispersés sur les hauteurs fertiles
D'un nouvel océan sembloient former les îles;
Les palmiers réfléchis par le cristal des eaux
Dans les champs inondés nageoient sur les côteaux;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie (4
Dans ses sables brûlans sentoit filtrer la vie;
Et des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis
Mille canots flottoient sur la terre d'Isis.
Le foible papyrus de ses rameaux utiles (5
Formoit les flancs étroits de ces barques fragiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissoient l'Égypte en parcourant ses bords.
Mais lorsque dans les airs la Vierge triomphante (6
Ramenoit vers le Nil son onde décroissante;

Quand les troupeaux bêlans et les épis dorés
S'emparoient à leur tour des champs désaltérés;
Alors d'autres vaisseaux à l'active industrie
Ouvroient des aquilons l'orageuse patrie;
L'acier retentissant sur la rive des mers
Fendoit l'acacia durci par cent hivers,
Et ses rameaux, courbés par un sage artifice,
D'un mobile château composoient l'édifice;
Bientôt lancé sur l'onde, il portoit dans ses flancs
Du Delta moissonné les produits bienfaisans;
Et quand la nuit couvroit l'olympe de ses voiles,
Le pilote, attentif à l'éclat des étoiles,
Voguoit, les yeux fixés sur un ciel de saphir,
Du port d'Arsinoé jusqu'aux rives d'Ophir. (7
Ses vaisseaux fortunés, dans leur longue carrière,
Des portes de la mort franchissoient la barrière, (8
Et, du golfe Arabique échangeant les trésors,
De l'Indus étonné reconnoissoient les bords.
Enfin, chargés des fruits qu'aux climats de l'aurore
Sous un ciel toujours pur la terre voit éclore,
Ils venoient apporter dans le temple d'Isis,
Au trône de Néchos (9), aux genoux d'Amasis, (10

Et la myrrhe odorante, et la gomme légère
Et l'éclatant ivoire, et le suc salutaire [11]
Qui, mûri par les feux d'un éternel été,
Coule dans le désert pour l'Arabe indomté.
Ils venoient présenter à des maîtres avides
Les trésors de l'Habex et ses vierges timides,[12]
L'aromate exhalant ses piquantes odeurs;
Et l'or, environné de ses dons corrupteurs,
Des plaisirs et des maux source antique et féconde,
L'or, père des besoins et des crimes du monde.
Alors, mille cités que décoroient les arts,
L'immense pyramide et les palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnoient le rivage.
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnoit les déserts;
D'un commerce prudent la féconde sagesse
De l'Égypte éclairée assuroit la richesse;
L'orgueil de l'opulence et le sceptre des rois
N'osoient point y braver la majesté des lois.
Là, quand la voix du temps ou l'inflexible parque
Du trône chez les morts appeloit un monarque,

Avant d'ouvrir pour lui ces pompeux monumens
Que l'orgueil réclamoit à ses derniers momens,
Tout le peuple assemblé, composant son histoire,
Interrogeoit son règne et jugeoit sa mémoire;
Si l'abus du pouvoir, de soupçons agité,
Ou la mollesse impure, au regard effronté,
De leur souffle profane avoient flétri sa vie;
Si, toujours attentif aux discours de l'envie,
Il avoit immolé, dans ses lâches erreurs,
La vertu courageuse à d'indignes flatteurs;
Des pontifes divins l'autorité sacrée
Exiloit du tombeau sa dépouille abhorrée;
Son ombre étoit bannie, et ses mânes errans
D'un murmure vengeur poursuivoient les tyrans.
Ainsi l'antique Égypte éclaira tous les âges;
Les peuples attirés sur ses heureux rivages,
Nourris par ses bienfaits, instruits par ses leçons,
Y puisoient tour à tour des lois et des moissons.
O grandeur des mortels! ô temps impitoyable!
Les destins sont comblés : dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Égypte offrit à l'étranger.

Plus de mœurs, plus de lois : le sanglant despotisme,
L'ignorance, l'orgueil, l'absurde fanatisme,
Un bandeau sur les yeux, un poignard à la main,
Écrasent le Delta sous un sceptre d'airain.
Philosophes trompés, dont la vaine science
Célèbre des climats la suprême influence,
Contemplez aujourd'hui ces lieux jadis sacrés :
Les enfans d'Osiris, dans la poudre ignorés
Languissent à genoux dans leurs viles entraves,
Et le Nil indigné coule pour des esclaves :
Les arts n'habitent plus ses rivages flétris.
L'Égypte voit en vain, dans ses vastes débris,
Des héros et des rois les monumens funèbres
Briller comme la flamme au milieu des ténèbres ;
L'orgueil de leurs tombeaux étonne en vain nos yeux :
Sa plus noble ruine est son nom glorieux. (13

Et toi, reine des flots domtés par ton courage,
Rivale de Memphis et mère de Carthage,
O Tyr ! toi qui soumis à l'empire des mers
Le Numide et l'Ibère, enrichis dans tes fers !
Oh ! qui peut sans effroi contempler sur tes rives
Tes remparts écroulés dans les ondes captives,

Tes arsenaux détruits, tes temples avilis,
Sous le sable entassé tes ports ensevelis,
Les filles de Sidon pleurant sur tes ruines,
Et sous un Scythe obscur, dont les longues rapines
Précipitent le cours des siècles triomphans,
Ton nom même oublié par tes lâches enfans ![14]
Eux qui, guidant au loin leurs poupes couronnées,
Asservissoient jadis les ondes mutinées,
Et, de l'Afrique entière embrassant le contour,
Portoient ce nom célèbre aux lieux où naît le jour?
Par des ressorts nouveaux leur utile industrie
Unissoit les humains, fécondoit leur patrie;
Sur son rivage aride, au sein de ses remparts,
Fixoit la liberté, l'abondance, les arts,
Des métiers producteurs l'élite salutaire;
Et toi, par qui les dieux ont secouru la terre,
Sévère bienfaiteur des mortels corrompus,
Travail! père des mœurs et garant des vertus.
Tel que l'insecte ailé dont la prudence active
Étonne chaque jour la sagesse attentive,
Qui, riche de son art, heureux de ses labeurs,
Compose un suc nouveau de l'essence des fleurs,

Change en miel odorant les larmes de l'aurore,
Et, pompant les parfums que les filles de Flore
Pour le zéphyr volage exhalent vainement,
Recueille, fixe, unit ces trésors d'un moment:
Tel, privé de la force et des terres fécondes,
Le sage Tyrien, abeille sur les ondes,
Des climats opposés et des peuples rivaux
Confondoit les trésors sur ses légers vaisseaux.
Par les arts de la paix civilisant la terre,
Ses flottes parcouroient le monde tributaire;
L'Égypte à ses nochers confioit ses moissons,
L'Afrique ses métaux, l'Espagne ses toisons:
Tous les bienfaits de l'onde étoient son apanage;
La pourpre, sous l'émail d'un frêle coquillage,
A vainement caché sa brillante couleur;
De l'écaille brisée elle sort en liqueur,[15]
Et son sang répandu sur une laine obscure,
Des rois de l'Orient va former la parure;
Tyr vend à leur orgueil ces tissus précieux;
Ses arts et ses vaisseaux rapprochent tous les lieux:
Ses pilotes ont vu, dans leur course intrépide,
Les mers que redouta le courage d'Alcide,

Et sous son joug heureux tiennent assujettis
Les bords de l'Atlantique et les flots du Bétis. (16
Cependant ses vaisseaux, que suivit la victoire,
Et qui, d'un peuple foible éternisant la gloire,
Aux âges fugitifs ont transmis ses succès,
N'étoient d'un art naissant que les premiers essais.
Sur un flanc arrondi, des barques peu profondes
Effleuroient lentement la surface des ondes,
Et suivoient, en traçant un sillon tortueux,
Du rivage des mers le contour sinueux.
L'incertain nautonnier sur les astres de l'Ourse
Mesuroit la distance et dirigeoit sa course:
Le fer industrieux, étranger sur les eaux,
Ne savoit point encore arrêter les vaisseaux; (17
Le flot les repoussoit; et souvent impuissante
La rame se brisoit sur la mer frémissante.
Et quand les premiers Grecs, au sein de leurs remparts,
De Tyr et de l'Égypte accueillirent les arts;
Quand Jason, secondé d'une élite intrépide,
Alla ravir Médée aux bords de la Colchide;
De ses hardis projets l'instrument glorieux,
Ce vaisseau que la fable a placé dans les cieux,

Argo n'égaloit pas, dans sa vaine parure,
De nos simples canots la solide structure.
Il n'osoit confier ses frêles mouvemens
Aux ombres de la nuit, au murmure des vents;
Et chaque jour au port demandant un asile,
Il marchoit sur les flots, tel qu'un enfant débile
Qui, sur un pied tremblant à peine soutenu,
Forme ses premiers pas sur le sol inconnu.
Des mers de l'Hellespont aux rives du Bosphore,
Et du détroit fameux que Byzance décore,
Jusqu'au rivage avide où du sang des mortels
Une prêtresse impie arrosoit les autels,
L'impétueux Jason par son vaisseau fragile
Vit arrêter cent fois son courage inutile:
Un souffle que Borée exhaloit sur ces bords
De l'Argonaute errant trompoit tous les efforts.
Alors au nautonnier la voile officieuse
Ne prêtoit point encor son aile audacieuse;
Et l'aviron tremblant, que repoussoient les eaux,
Seul, sur l'onde agitée entraînoit les vaisseaux.
Chantez, muses, chantez le pilote intrépide
Qui fit sortir son art d'une enfance timide;

Et, trompant de Minos la colère et les fers,
D'un vol audacieux s'éleva sur les mers.
Rappelez-moi comment sa prudence éclairée
A sa fuite rapide intéressa Borée,
Et comment son exemple apprit aux matelots
L'art d'opposer les vents à la masse des flots.
Du tyran des Crétois la vengeance inhumaine
A des mânes plaintifs offroit le sang d'Athène;
Des enfans de Pallas les honteuses terreurs
Du Minotaure impur nourrissoient les fureurs;
Et le fils de Minos, oubliant sa justice,
Étonnoit les enfers par un nouveau supplice.
Dans ses cachots profonds Dédale emprisonné,
Suivi du jeune Icare avec lui condamné,
Rappelant son génie et sa force première,
S'ouvrit le labyrinthe et revit la lumière.
Mais à peine sortis de cet affreux séjour,
Leurs yeux s'ouvroient encore aux doux rayons du jour;
Du monarque irrité la jalouse poursuite
Sur la rive des mers précipita leur fuite:
Là, deux frêles canots, arrêtés sur les bords,
Conservoient d'un pêcheur les innocens trésors;

Et non loin du rivage, auprès d'une onde pure,
Sur un tapis de fleurs dont la riche parure
Appeloit du zéphyr le baiser incertain,
Flottoient négligemment quelques tissus de lin.
Dédale s'arrêta : dans son ame oppressée,
Une flamme subtile éveilla la pensée :
« O dieux ! s'écria-t-il, ô maîtres tout-puissans !
» Votre esprit créateur a pénétré mes sens ;
» Viens, Icare, adorons leur clémence immortelle. »
Il dit : bientôt le fer, qu'un des canots recèle,
De son fils empressé seconde les travaux,
Et d'un chêne touffu dépouille les rameaux :
Dédale les assemble, et, d'une main savante,
Unit le bois flexible à la toile mouvante,
Qui s'enfle et s'arrondit sous un souffle léger :
Alors, de son ouvrage ignorant le danger,
Icare impatient sur les ondes émues
Élève avec orgueil ces voiles inconnues,
Et, sur le sein des mers se croyant affermi,
Se plaint de voir encore un rivage ennemi.
« Crains plutôt l'aquilon et l'espoir qui t'égare,
Disoit le vieux Dédale à l'imprudent Icare

Qui d'un souffle trop foible accusoit la lenteur;
» Crains cette onde perfide et ce calme menteur:
» O mon fils! du zéphyr si l'haleine fidèle
» Cesse de soutenir, de guider ta nacelle,
» A tes efforts trompés s'il ravit son secours,
» Soudain baisse ta voile et ralentis ton cours. »
Inutiles conseils dictés par la tendresse!
L'impétueux Icare, à la voix qui le presse
De son jeune courage opposant le transport,
Ne demande qu'un vent qui l'éloigne du port.
Tout à coup, s'élançant des cavernes d'Éole,
Sur les flots soulevés l'aquilon siffle et vole;
Et, dans l'ombre des nuits, d'un père malheureux
Dissipe les conseils, l'espérance et les vœux.
Icare infortuné! sa fureur déchaînée
Brise contre un rocher ta nacelle entraînée,
Et vomissant au loin tes débris dispersés,
Ne laisse que ton nom à ces flots courroucés. (18)
Dédale plus heureux, en ces momens terribles,
Avoit fermé sa voile, et des vergues flexibles
Soutenu l'appareil par son fils négligé:
Loin du funeste écueil son canot dirigé

Vogua légèrement sur la mer mugissante ;
Et quand le dieu du jour, avec l'aube naissante,
Rendit le calme à l'onde et la lumière aux arts,
La terre de Pélops s'offrit à ses regards :
Dédale, en arrivant sur ces rives connues,
Vit accourir des flots les nymphes demi-nues.
Autour de son canot vainqueur des aquilons,
Sa voile fortunée assembla les Tritons ;
Thétis même applaudit ; les blondes Néréides
Sortirent, à sa voix, de leurs grottes humides ;
Et les Grecs, éclairés par ces objets nouveaux,
Au lieu de l'aviron qui guidoit leurs vaisseaux,
De Dédale à l'instant adoptèrent l'ouvrage.
Justement étonnés de son noble courage,
Les siècles fabuleux ont dit à l'univers
Que d'une aile rapide il traversa les mers :
Mais, illustre à jamais par des succès durables,
Son nom peut dédaigner le prestige des fables. (19

Hélas ! ces vains tributs, ces stériles honneurs,
De sa perte cruelle aigrissoient les douleurs :
De son malheureux fils la plaintive mémoire
Murmuroit dans son cœur et poursuivoit sa gloire.

Dans les jeux de la Grèce, au milieu des forêts,
Las de porter partout son deuil et ses regrets,
Il alla loin d'Athène, aux champs de Syracuse,
Mêler ses pleurs aux flots de la belle Aréthuse;[20]
Et tandis que la lyre aux sublimes accords
Changeoit en vol hardi ses pénibles efforts,
Vainqueur de la tempête et de la tyrannie,
Il détestoit cet art qu'agrandit son génie.
Art illustre et fatal! ainsi de tes bienfaits
D'irréparables maux corrompent les effets;
Tu vends cher aux humains ta gloire téméraire,
Et ton premier succès coûte un fils à son père.[21]

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

[1] PAGE 8, VERS 11.

Amour! on dit aussi que tes rapides feux
Firent naître autrefois cet art ingénieux...

L'ORIGINE de la navigation remonte aux premiers âges du monde; elle est environnée de fables et de ténèbres. Cette obscurité, favorable à la poésie, permettoit de chercher le premier navigateur dans l'Atlantide de Platon, comme l'ont fait Rudbeck et l'infortuné Bailly; ou de le placer, comme Gessner, dans l'île de Cythère et sur les côtes du Péloponnèse: cette dernière fiction m'a paru la plus poétique; toutefois en l'adoptant, j'ai cru devoir m'éloigner de mon modèle; j'ai transporté la scène sur des rivages plus voisins de l'Égypte et de la Phénicie, dont les anciens habitans sont les premiers peuples connus qui aient cultivé l'astronomie et la navigation. « C'est chez eux, » dit Condillac, que tout paroît commencer, les lois,

» les arts, les sciences et les fables. » Les Grecs les reçurent d'eux, et même assez tard; mais on s'est efforcé de prouver, dans le dernier siècle, avec plus d'esprit que d'autorités historiques, que les Égyptiens avoient eux-mêmes puisé le principe des arts et de la civilisation chez les Chinois.

*) PAGE 9, VERS 3.

L'île heureuse où Vénus fut jadis adorée
Du continent voisin n'étoit pas séparée.

Gessner, dans son charmant ouvrage intitulé, *le Premier Navigateur*, a placé la scène en Morée et dans l'île de Cérigo, autrefois Cythère. J'ai préféré Chypre, parce qu'elle est voisine de la Phénicie, dont les anciens peuples sont les premiers navigateurs connus. D'ailleurs, en adoptant la fable ingénieuse de Gessner sur l'origine de la navigation, j'ai voulu rendre hommage à son auteur: je me suis seulement permis d'ajouter quelques détails qui m'ont paru nécessaires. *Daphnis* n'a jamais vu celle qu'il va chercher au milieu des flots; il n'est pas même assuré qu'elle existe; il n'a pas été témoin de la révolution physique qui a séparé l'île du continent; son imagination est enflammée par les récits de son père, et surtout par un songe qui lui montre une jeune fille dans cette île éloignée. C'est un lapin, réfugié

dans le tronc d'un arbre flottant sur la mer, qui lui donne l'idée de creuser un canot. Sans doute les plus grandes découvertes doivent quelquefois leur origine au hasard et à cette inquiète curiosité qui guide *le premier Navigateur* de Gessner; j'ai cru cependant plus naturel de donner au mien des motifs différens. En le séparant de sa maîtresse, au moment qui devoit l'unir à elle; en plaçant presque sous ses yeux la commotion violente qui détache une partie du continent, j'ai cru donner à son entreprise un intérêt plus dramatique, et je me suis ménagé des détails absolument étrangers au récit de Gessner. Au reste, je ne sais pas si l'on peut me faire un reproche d'avoir essayé de naturaliser, dans un poëme français, une fiction écrite en prose dans une langue étrangère, et qui, déjà consacrée par les arts, est devenue parmi nous une espèce d'autorité poétique.

[3] PAGE 18, VERS 2.

C'est ton peuple qui sut à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeoit le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.

Les premiers Égyptiens avoient une horreur superstitieuse pour la mer; mais ils cultivoient l'astronomie, ce guide fidèle des pilotes anciens et modernes. C'est d'eux et des Chaldéens que les Phéniciens la

reçurent. D'ailleurs, les villages du Delta, pendant les inondations du Nil, communiquoient ensemble par des canots; et l'on sait que le commerce de la mer Rouge, ainsi que celui des côtes occidentales de l'Afrique, le plus riche et le plus périlleux auquel les navigateurs anciens se soient livrés, se faisoit principalement par les vaisseaux d'Arsinoé. Les Égyptiens ont toujours été maîtres de ce port; et pendant longtemps ils ont occupé ceux de Tor et d'Élath, d'où l'on croit que partoient les flottes de Salomon pour le pays d'Ophir.

4) PAGE 18, VERS 13.

Par les feux du Cancer Syène poursuivie,
Dans ses sables brûlans sentoit filtrer la vie...

Syène, aujourd'hui Assouan, où Juvénal fut exilé pour prix de ses éloquentes satires, est située sous le tropique du cancer, aux frontières de l'Égypte et de la Nubie. Ses environs ne sont qu'un sable aride et brûlant, où les eaux du Nil nourrissent quelques palmiers.

5) PAGE 18, VERS 17.

Le foible papyrus de ses rameaux utiles
Formoit les flancs étroits de ces barques fragiles...

La tête du papyrus étoit employée à couronner les

statues des dieux, et à faire des câbles pour les vaisseaux. Les flottes d'Antigone n'avoient pas d'autres cordages ; et peut-être le *spartum*, dont on se sert de nos jours pour les petits vaisseaux des côtes de Provence et d'Italie, ne vaut-il pas mieux que le papyrus. Le panache de cette plante servoit aussi pour coudre et calfeutrer les bâtimens égyptiens. On le faisoit entrer dans les joints, qu'on recouvroit ensuite de poix-résine. Pline nous apprend (*Hist. nat.*, liv. 13, chap. 2) qu'on se servoit de la plante entière pour construire des vaisseaux. On mettoit d'abord dans le fond une pièce d'acacia qui servoit de quille ; et l'on y lioit ensuite, de chaque côté, du papyrus qu'on fixoit à la poupe et à la proue. C'est encore aujourd'hui le seul bateau dont se servent les Abyssiniens ; et c'est d'après l'usage de ces bateaux, qu'Isaïe, ayant en vue les Égyptiens, décrit les nations sur lesquelles doit tomber la colère du dieu d'Israël. « J'imagine, » dit un voyageur célèbre, que les jonques de la mer » Rouge, qu'on dit avoir été faites de cuir, étoient » de papyrus recouvert de peaux. Les Homérites na- » viguoient dans ces jonques, pour aller trafiquer avec » les Sabéens, leurs amis, à l'embouchure de la mer » Rouge. Mais on ne pourra jamais me persuader, » quoiqu'on ait osé le dire avec un air de confiance, » que de pareils vaisseaux eussent pu résister, peu-

» dant une heure, aux tempêtes de l'océan indien. » (*Voyage du chevalier Bruce aux sources du Nil*, t. 9.)

6) PAGE 18, VERS 21.

Mais lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenoit vers le Nil son onde décroissante...

C'est au mois de septembre, lorsque le soleil entre dans le signe de la Vierge, que les eaux du Nil commencent à se retirer.

7) PAGE 19, VERS 12.

Le pilote, attentif à l'éclat des étoiles,
Voguoit, les yeux fixés sur un ciel de saphir,
Du port d'Arsinoé jusqu'aux rives d'Ophir.

L'ancienne ville d'Arsinoé se trouve aujourd'hui remplacée par le port de Suez, dont elle n'étoit pas éloignée. C'est de là que partoient ordinairement les anciens navigateurs pour le commerce de la mer Rouge ; et c'est encore de là que partent à présent les vaisseaux du grand-seigneur qui vont à Jedda chercher le café d'Arabie et les productions de l'Yémen. Quant à la position géographique d'Ophir, sur laquelle on a long-temps disputé, l'on paroît enfin convenu de la fixer à la place qu'occupe à présent Soffala, colonie portugaise sur les côtes du Zanguebar.

PAGE 19, VERS 16.

Ses vaisseaux fortunés, dans leur longue carrière,
Des portes de la Mort franchissoient la barrière...

Le détroit par lequel on passe du golfe Arabique dans l'océan indien est appelé par les Européens Babel-Mandel, mot qui n'a de sens dans aucune langue : les Orientaux disent Bab-el-Mandeb (*la Porte de l'Affliction*). Les Portugais ont pareillement défiguré le nom du cap qui est à l'entrée de ce détroit fameux ; ils le nomment cap Gardefui ; les Abyssiniens et tous les navigateurs de la mer Rouge l'appellent cap Gardefan (*cap des Funérailles* ou de *la Sépulture*). Près du détroit est un petit port appelé Mété, c'est-à-dire, *il est mort*. Enfin, après avoir passé Moka, on trouve dans le canal un groupe d'îles, nommées Jibbel-Zekir (*îles de la Prière*, en mémoire des morts). On doit supposer, dit le chevalier Bruce, que tous ces noms ont été donnés par les anciens navigateurs échappés aux tempêtes de la mer des Indes, dans la périlleuse navigation d'Ophir ou Soffala. — (*Voyage en Abyssinie et aux sources du Nil*, t. 2.)

9) PAGE 19, VERS 22.

Au trône de Néchos...

Néchos, l'un des successeurs les plus illustres de

Sésostris, fit fleurir plus que lui les arts et la navigation. Quelques historiens prétendent que, sous son règne, des vaisseaux phéniciens, partis d'Arsinoé, parcoururent les côtes occidentales du continent africain, doublèrent le cap appelé depuis de Bonne-Espérance, rentrèrent dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, et vinrent, au bout de trois ans, mouiller aux embouchures du Nil. Si ce voyage étoit avéré, il en résulteroit évidemment que la navigation s'éleva, en Égypte et chez les Phéniciens, à un degré d'audace et de perfection que n'atteignit jamais la foiblesse des Grecs et des Romains.

[10]) PAGE 19, VERS 22.

Aux genoux d'Amasis...

Amasis avoit détrôné Apriès, petit-fils de Néchos; mais peu de souverains légitimes se sont fait un aussi grand nom. Aucun roi d'Égypte ne favorisa plus que lui les progrès de l'astronomie, des sciences et du commerce; aucun ne gouverna les peuples avec plus de justice, de modération et de gloire. Cependant on affectoit de se rappeler souvent l'obscurité de son origine. Amasis fit alors placer dans les temples et rendre les honneurs divins à une statue d'or, formée de la cuvette où il avoit coutume de laver ses pieds. Il

faut avouer que la superstition, l'ingratitude et la vanité des Égyptiens méritoient cette leçon.

[11] PAGE 20, VERS 2.

Et le suc salutaire
Qui, mûri par les feux d'un éternel été,
Coule dans le désert pour l'Arabe indomté.

Le baume, connu successivement sous les noms de baume de Judée, d'Arabie et de la Mecque, est le remède le plus universel et le plus estimé des Orientaux. On lui a même attribué la vertu de rajeunir les femmes et de conserver leur beauté. Ces fables anciennes sont oubliées. Mais les propriétés réelles du baume, son utilité pour guérir les blessures et les maux de l'estomac, sont généralement reconnues. La culture de l'arbre qui le produit est aujourd'hui fixée dans une espèce de hameau de l'Arabie déserte.

[12] PAGE 20, VERS 5.

Ils venoient présenter à des maîtres avides
Les trésors de l'Habex et ses vierges timides...

L'Habex ou l'Abyssinie, dont le commerce est presque inconnu des Européens, fournissoit aux anciens et fournit encore aux Orientaux de l'or et des esclaves. Les filles d'Abyssinie sont recherchées dans tout l'Orient; et les noirs hideux qui viennent de ces

contrées gouvernent souvent le sérail de Constantinople.

[13] PAGE 22, VERS 16.

Sa plus noble ruine est son nom glorieux.

Tout ce morceau sur le contraste du gouvernement de l'ancienne Égypte avec celui de l'Égypte moderne avoit été composé peu de mois avant l'expédition des Français. Les passions, les intérêts politiques et les rivalités nationales ont présenté cette conquête à l'Europe sous des points de vue différens. Mais il n'est pas un homme de bonne foi, pas un véritable ami des arts et de la liberté, qui n'ait adopté quelque temps les espérances générales qui sembloient attachées au succès de l'entreprise, garanti par la réunion d'une grande force, d'un grand caractère et d'un grand génie. Frappé des avantages que ce succès assuroit à la France, des bienfaits qu'il promettoit aux Égyptiens, plus encore peut-être des nouvelles destinées qu'il devoit ouvrir à l'Orient, j'avois supprimé les vers qui terminent cette description, pour annoncer à l'Égypte un avenir digne des siècles anciens. Ce fragment fut publié dans plusieurs journaux, il y a déjà quelques années. Mais les évènemens, qui ont rétabli en Égypte le despotisme le plus ignorant et le plus féroce, m'ont forcé d'en rétablir aussi le triste tableau. Il ne faut pas

que tout ce qui reste d'une expédition si mémorable, le souvenir de tant de travaux et de tant de victoires, soit aigri par l'image du bien que l'humanité devoit en attendre, et qui semble s'être évanoui pour toujours.

[4] PAGE 23, VERS 6.

Ton nom même oublié par tes lâches enfans...

Tyr, aujourd'hui *Sour*, n'est plus qu'un monceau de ruines, dont quelques-unes attestent son antique magnificence, et s'étendent assez au loin dans la mer. Ces lieux, qui ont vu fleurir le premier commerce et les premiers arts, languissoient depuis trente ans sous la tyrannie d'un pacha révolté, auquel ses cruautés avoient fait donner le surnom de Djezzar (le *Boucher*.) Il résidoit à Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs. Les papiers publics ont annoncé sa mort depuis peu; mais sa mémoire vivra long-temps sur les côtes de Syrie, dont il étoit la terreur.

[5] PAGE 24, VERS 14.

La pourpre sous l'émail d'un frêle coquillage
A vainement caché sa brillante couleur;
De l'écaille brisée elle sort en liqueur...

« C'est une particularité aujourd'hui bien connue, » que sur la côte de Guayaquil (au Pérou), aussi

» bien que sur celle de Guatimala, se trouvent les li-
» maçons qui donnent cette pourpre si célébrée par
» les anciens, et que les modernes avoient cru per-
» due. La coquille qui les renferme est attachée à des
» rochers que la mer baigne ; elle a le volume d'une
» grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet
» animal de deux manières : les uns le tuent après
» l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un cou-
» teau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du
» corps la partie où s'est amassée la liqueur, et jettent
» le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plu-
» sieurs limaçons, a donné une certaine quantité de
» liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, et
» l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de
» lait, devient ensuite verte, et n'est pourpre que
» lorsque le fil est sec.

» Ceux qui n'aiment pas cette méthode tirent en
» partie l'animal de sa coquille, et en le comprimant
» lui font rendre sa liqueur ; on répète cette opéra-
» tion jusqu'à quatre fois, en différens temps, mais
» toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal
» meurt à force de perdre ce qui faisoit le principe
» de sa vie, et qu'il n'a plus la force de renouveler.

» On ne connoît point de couleur qui puisse être
» comparée à celle-ci, ni pour l'éclat, ni pour la
» durée ; elle réussit mieux avec le coton qu'avec la

» laine, le lin ou la soie. » (*Histoire pol. et phil. de Raynal, tome IV.*) Raynal ajoute que ce n'est guère qu'un objet de curiosité pour les Espagnols établis à Guayaquil et à Guatimala. Mais il ne paroît pas certain que ce coquillage soit précisément le même que celui qui donnoit la pourpre aux Tyriens : on n'en trouve aucun sur les côtes de Syrie qui ressemble à celui dont nous venons de parler.

[16] PAGE 25, VERS 1.

Et sous son joug heureux tiennent assujettis
Les bords de l'Atlantique et les flots du Bétis.

On sait que les Phéniciens fondèrent plusieurs colonies au-delà des Colonnes-d'Hercule, notamment Cadix. Toute la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, leur livroit ses riches productions. Utique et Carthage, leurs colonies en Afrique, sont des monumens célèbres du commerce qu'ils faisoient dans la Libye et la Mauritanie. Leur navigation s'étendoit, au nord, jusqu'en Écosse, et, dans le sud, au-delà des îles Canaries.

L'auteur d'un *Voyage en Égypte et en Syrie*, qui joint une érudition peu commune au talent d'observer et d'écrire, l'a enrichi d'un fragment précieux sur le commerce de l'ancienne Tyr : il est tiré de l'un de ces écrivains hébreux dans lesquels le vulgaire

des incrédules rougiroit sans doute de reconnoître des prophètes, mais qui sont au moins des poëtes pleins de verve et d'imagination. Voici ce fragment, traduit par M. de Volney, qui en a rectifié quelques applications.

« Ville superbe, qui reposes au bord des mers, » Tyr, qui dis, *Mon empire s'étend au sein de l'Océan*, » écoute l'oracle prononcé contre toi ! Tu portes ton » commerce dans les îles lointaines, chez les habitans » des terres inconnues ; sous ta main les sapins de Sa- » nir deviennent des vaisseaux, les cèdres du Liban » des mâts, les peupliers de Bysan des rames ; tes ma- » telots s'asseyent sur le buis de Chypre, orné d'une » marqueterie d'ivoire ; tes pavillons sont tissus du » plus beau lin d'Égypte ; tes vêtemens sont teints de » l'hyacinthe et de la pourpre de l'Archipel ; Sidon » et Arouad t'envoient leurs rameurs, Djabal ses » habiles constructeurs ; tes géomètres et tes sages » guident eux-mêmes tes proues ; tous les vaisseaux » de la mer sont employés à ton commerce ; tu tiens » à ta solde le Perse, le Lydien et l'Égyptien ; tes mu- » railles sont parées de leurs boucliers et de leurs » cuirasses. Les enfans d'Arouad bordent tes parapets ; » et tes tours, gardées par les Phéniciens, brillent de » leurs carquois. Tous les pays s'empressent de négo- » cier avec toi : Tarse envoie à tes marchés de l'ar-

» gent, du fer, de l'étain, du plomb; l'Ionie, le pays
» des Mosques et de Tefflis t'approvisionnent d'es-
» claves et de vases d'airain; l'Arménie t'envoie des
» mules, des chevaux, des cavaliers; des îles nom-
» breuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène; le
» Syrien t'apporte le rubis, la pourpre, les riches
» étoffes, le corail et le jaspe. Les enfans d'Israël et
» de Juda te vendent le froment, le baume, la myrrhe
» et l'huile; et Damas t'envoie le vin de Halbon et
» les laines fines. Les Arabes d'Oman offrent à tes
» marchands le fer poli, la cannelle, le roseau aroma-
» tique, et l'Arabe de Dédan des tapis pour t'asseoir;
» les habitans du désert et les Chaïcs de Kédar payent
» de leurs chevaux et de leurs agneaux tes riches mar-
» chandises; les Arabes de Saba (dans l'Yémen) t'en-
» richissent par le commerce des aromates, des pierres
» précieuses et de l'or; les facteurs de l'Assyrien et
» du Chaldéen commercent aussi avec toi, et te
» vendent des manteaux artistement brodés, de l'ar-
» gent, des mâtures, des cordages et des cèdres; enfin
» les fameux vaisseaux de Tarse sont à tes gages. O
» Tyr, fière de tant de gloire et de richesses! bientôt
» les flots de la mer s'élèveront contre toi, et la tem-
» pête te précipitera au fond des eaux. Alors s'en-
» gloutiront avec toi tes trésors; avec toi périront en
» un jour ton commerce, tes négocians, tes corres-

» pondans, tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes » soldats, et le peuple immense qui remplit tes mu- » railles; tes rameurs déserteront tes vaisseaux; tes » pilotes s'asseyeront sur le rivage, l'œil morne et » fixé contre terre; les peuples que tu enrichissois, les » rois que tu rassasiois, consternés de ta ruine, jette- » ront des cris de désespoir; dans leur deuil ils cou- » peront leurs cheveux, ils jetteront de la cendre sur » leur front dépouillé, ils se rouleront dans la pous- » sière, et ils diront: *Qui jamais égala Tyr, cette* » *reine de la mer?* » Les révolutions, et surtout la barbarie des Turcs ont accompli cet oracle.

(7) PAGE 25, VERS 13.

Le fer industrieux, étranger sur les eaux,
Ne savoit point encore arrêter les vaisseaux...

On ne peut douter que les Tyriens n'aient connu l'usage des voiles et du fer sur leurs vaisseaux. Quant aux Grecs, quoique leur pays fût si favorablement situé pour la navigation, ils firent des progrès assez lents dans cette science difficile, et ne la portèrent jamais aussi loin que les Phéniciens: autant qu'on peut en juger par des traditions souvent allégoriques ou fabuleuses, ils ne connoissoient ni l'ancre, ni la voile, avant la guerre de Troie. Il paroît qu'alors ce que leurs poëtes appellent des vaisseaux n'étoit que des chaloupes à

rames, qu'on attachoit avec des cordes à des bornes placées sur le rivage, ou qu'on poussoit à sec sur le sable. La Grèce n'eut une marine qu'à l'époque de la guerre Médique, et pendant les courtes prospérités des Athéniens.

[18] PAGE 29, VERS 17.

Et vomissant au loin tes débris dispersés,
Ne laisse que ton nom à ces flots courroucés.

...*Icarus, Icariis nomina fecit aquis*, a dit Ovide, en racontant la fable ingénieuse des ailes inventées par Dédale, et le désastre qui suivit la témérité de son fils.

[19] PAGE 30, VERS 17.

Mais illustre à jamais par des succès durables,
Son nom peut dédaigner le prestige des fables.

L'allégorie poétique des ailes de Dédale cache en effet l'histoire d'un fameux ouvrier d'Athènes, qui s'échappa du labyrinthe, arriva en Grèce sur un vaisseau plus léger que tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors, et probablement apprit aux Grecs à substituer les voiles à l'aviron. Presque toutes les fables anciennes ont un fondement historique; et quand même celui qui sert de base à cet épisode ne seroit pas conforme à l'opinion de plusieurs mythologistes, il est trop naturel et trop vraisemblable pour qu'on reproche à la poésie de l'avoir adopté.

[20] PAGE 31, VERS 3.

Il alla loin d'Athène, aux champs de Syracuse,
Mêler ses pleurs aux flots de la belle Aréthuse...

Il y a des traditions mythologiques qui font aborder Dédale en Sicile, où le tyran de Syracuse ordonna de l'arrêter pour le livrer à la vengeance de Minos. D'autres veulent qu'il soit venu jusqu'en Italie, et qu'il ait consacré par un temple, sur le rivage de Cumes, le souvenir de son voyage et de ses malheurs. Virgile, en adoptant cette opinion, s'en est servi pour tracer le beau tableau qui commence le sixième livre de l'*Énéide*. Le dernier trait surtout est de l'intérêt le plus tendre et le plus touchant : mes lecteurs seront bien aises de le retrouver ici :

Dædalus, ut fama est, fugiens Minoïa regna,
Præpetibus pennis ausus se credere cœlo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos,
Chalcidicâque levis tandem super adstitit arce.
Redditus his primùm terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum, posuitque immania templa.
In foribus letum Androgei : tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum ! septena quot annis
Corpora natorum; stat ductis sortibus urna.
Contrà elata mari respondet Gnosia tellus.
Hîc crudelis amor tauri, suppostaque furto
Pasiphaë, mixtumque genus, prolesque biformis

Minotaurus inest, veneris monumenta nefandæ.
Hîc labor ille domûs, et inextricabilis error.
Magnum reginæ sed enim miseratus amorem
Dædalus, ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia. Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro;
Bis patriæ cecidere manus.

Dédale, de Minos fuyant la cruauté,
Osa, se confiant à ses rapides ailes,
Tenter un vol hardi dans des routes nouvelles,
Et, vainqueur fortuné des vents glacés du nord,
Sur les remparts de Cume abattit son essor.
Sitôt que l'a reçu la plage hospitalière,
Il t'élève un beau temple, ô dieu de la lumière!
Et t'offre, heureux nocher d'une nouvelle mer,
L'aile dont il vogua dans l'océan de l'air.
Le portique aux regards peint la mort d'Androgée
Sur les fils de Cécrops cruellement vengée,
Le barbare tribut de leurs jeunes enfans,
Et cette urne où le sort les choisit tous les ans;
De la Crète, plus loin, les campagnes fécondes,
Et les remparts de Gnos s'élèvent sur les ondes.
Ailleurs, on voit l'Amour qui mène en rougissant
A la reine de Crète un époux mugissant,
Et leur étrange hymen que la nature abhorre,
Et leur fils monstrueux, l'horrible Minotaure.

Ici, du labyrinthe habilement tissu
Dédale a retracé le piège inapperçu :
On le voit, d'Ariane écoutant la tendresse,
Lui-même en révéler l'insidieuse adresse,
Et, débrouillant l'erreur de ses mille chemins,
Du fil libérateur armer ses jeunes mains.
Et toi qu'il pleure encore, ô jeune téméraire !
Si l'artiste n'étoit trop distrait par le père,
Toi-même il t'eût placé dans ce vaste tableau.
Deux fois repris en vain, son impuissant ciseau
Veut tracer de son fils l'aventure cruelle,
Et deux fois il échappe à la main paternelle.

(*Traduction de M. Delille.*)

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que, dans ces vers admirables de Virgile, l'audace même du style et ces expressions si hardiment figurées, *iter enavit*, *remigium alarum*, décèlent l'opinion que Dédale ne s'étoit échappé de la Crète qu'à la faveur de la navigation.

[21]) PAGE 31, VERS 1.

Art illustre et fatal ! ainsi de tes bienfaits
D'irréparables maux corrompent les effets ;
Tu vends cher aux humains ta gloire téméraire,
Et ton premier succès coûte un fils à son père.

Le premier et le second chant de ce poëme furent lus, il y a quelques années, à la seconde classe de l'Ins-

titut national. M. Dutheil, l'un des hommes les plus éclairés et les plus modestes dont cette société savante s'honore, voulut bien en rendre compte dans une séance publique, et le fit dans les termes les plus avantageux. D'autres membres, également distingués, prodiguèrent à l'auteur les éloges et les encouragemens. Alors, un de ses ennemis personnels, aveuglé depuis par une haine sans mesure, comme sans excuse, ne jugeoit pas que ces louanges prématurées fussent un motif suffisant pour le calomnier; et le *Journal de Paris* ne s'ouvroit pas à toutes les satires qu'on vouloit publier contre l'auteur et contre l'ouvrage. Il trouve aujourd'hui plus juste ou plus utile de suivre d'autres principes. Loin de m'en plaindre, je le remercie d'avoir décrédité d'avance son opinion sur ce poëme, en quittant le rôle de juge pour prendre celui d'un ennemi passionné.

ARGUMENT
DU CHANT DEUXIÈME.

Progrès de la navigation dans la Grèce. Guerres maritimes des Persans et des Athéniens. Flux et reflux. Phénomène de l'Euripe. Colonies grecques en Tauride. Colosse de Rhodes; singulière destinée de cette île. Navigation des anciens Marseillais. Marine de Rome et de Carthage. Périple d'Hannon. Guerres puniques. Passage des Alpes par Annibal. Scipion l'Africain à Carthagène; son petit-fils Scipion-Émilien achève la vengeance de Rome. Incendie des flottes et de la ville de Carthage.

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT DEUXIÈME.

Tel que sur le sommet des Alpes menaçantes
Un aiglon généreux sur ses ailes naissantes
Part, s'abat, se relève, et, descendant encor,
Quelque temps incertain balance son essor;
Mais bientôt il s'élance au milieu des nuages,
Il plane avec la foudre au milieu des orages,
Fend la voûte azurée, et, divisant l'éther,
Porte son vol superbe aux pieds de Jupiter:
Tel ce navigateur dont la voile timide
Effleure les contours de la plaine liquide
Mesure le pouvoir d'un art encore enfant:
Il tremble; mais un jour il ira triomphant,
Sur les flots subjugués élevant sa puissance,
Peupler de l'Océan la solitude immense,

Agrandir son empire, et, vainqueur des hivers,
Jusqu'au pôle glacé reculer l'univers.

Déjà par ses travaux, qu'un long obstacle irrite,
Sa marche s'affermit sur les flancs d'Amphitrite;
La voile et l'avir[illegible]oumis aux matelots,
Luttent contre les vents et fatiguent les flots.
Le navire est lancé: l'air frémit, l'onde écume,
Le flambeau de la nuit pour le guider s'allume;
Et l'ancre, aux aquilons opposant son effort,
De ses bras recourbés le fixe dans le port.

Émules de Typhis, navigateurs antiques,
Vous, vainqueurs des Troyens, demi-dieux poétiques,
Pour des travaux douteux célébrés si long-temps,
Je ne rappelle plus vos succès éclatans!
Flotte qui, du zéphyr suivant enfin l'haleine,
Poursuivois sur les flots le ravisseur d'Hélène;
Vaisseaux d'Agamemnon, vengeurs de la beauté,
Consacrés par Homère à l'immortalité;
C'est en vain que vos noms, chéris de Polymnie,
Ont traversé le temps sur l'aile du génie:
Dans les champs phrygiens vainement vos guerriers,
A l'olympe ennemi disputant les lauriers,

Ont légué leur victoire aux muses immortelles ;
Il est temps qu'employé par des mains plus fidèles
L'art brillant qui créa ces fécondes erreurs
Prête à la vérité ses magiques couleurs.
Viens, muse des héros, fille de la mémoire ;
Viens, le front couronné des palmes de la gloire,
Donner à mes accords des charmes plus puissans !
Qu'Athènes se ranime à tes mâles accens !
J'aime à voir les vaisseaux qui gardent son rivage
De son peuple alarmé prévenir le naufrage,
Minerve sur les flots transporter ses remparts ;
Tandis que menaçant les vents et les hasards,
Dans le stupide accès de sa rage offensée,
Xercès frappe la mer d'une verge insensée. (1)
Le diadème altier qui décore son front
L'a déjà vu deux fois rougir du même affront ;
Déjà tous ces vaisseaux qui, portant l'épouvante,
Ombrageoient l'Hellespont d'une forêt mouvante,
De leur fuite rapide ont étonné les flots.
Aux bords de Salamine, à l'aspect de Délos, (2)
Malgré leurs vains efforts, la fortune implacable
Grave du roi des rois la honte ineffaçable.

Les voilà vers l'Euripe, où d'un flot incertain
La mer bat son rivage et recule soudain,
Revient, mugit, bouillonne, et, retournant sans cesse,
D'un prodige effrayant fatigue la sagesse; (3)
Là, l'onde, qui se roule en mobiles sillons,
Des Persans engloutis vomit les bataillons,
Et vingt fois en un jour sur la rive tremblante
Laisse et ramène encore une écume sanglante.
Secret de l'Océan, ô flux mystérieux!
Daigneras-tu jamais dévoiler à nos yeux
Le moteur qui, deux fois dans la même journée,
Retire et rend les flots à la rive étonnée? (4)
Sur son trône de feu l'astre de l'univers
Règle-t-il à son gré tes mouvemens divers?
Dans l'ombre de la nuit, son heureuse rivale
Les tient-elle asservis à sa marche inégale?
Et d'où vient qu'en tous lieux fidèles et réglés,
L'Euripe seul les voit inconstans et troublés?
O Vénus Uranie! ô féconde nature! (5)
Toi qui, par les accens de l'antique Épicure
Aux mortels éclairés fis entendre ta voix,
L'olympe et l'univers sont soumis à tes lois!

Tu déchaînes les vents, tu calmes les tempêtes;
Tu fais briller ces feux qui roulent sur nos têtes;
Et le plus vil atôme échappé de tes mains
D'un prodige invisible étonne les humains.
O qui m'expliquera ta sublime harmonie?
Quel homme, à tes flambeaux éclairant son génie,
Osera révéler à mes yeux indiscrets
Ta marche impénétrable et tes derniers secrets?
Ce sage si fameux que l'école révère,
Dont les opinions ont gouverné la terre,
Et qui, dans ses erreurs servant la vérité,
Apprit plus qu'il ne sut à la postérité;
Aristote autrefois, sur les rives charmantes
Où l'Euripe vomit ses vagues écumantes,
De la loi qui les guide étudiant le cours,
Épuisa son génie et termina ses jours.
Ah! laissons à Newton le sublime avantage
D'interpréter des dieux l'inexplicable ouvrage;
Et sur les flots soumis à leurs arrêts constans
Muse, suis ta carrière et brave les autans.
Regarde ces vaisseaux dont la proue allongée
Fait bouillonner la mer où s'engloutit Égée,

Qui des peuples nombreux dispersés sur ses bords
Fécondent l'industrie, assemblent les trésors,
Et, de colons chargés, vont, d'une aile rapide,
Ressusciter la Grèce aux champs de la Tauride.(6
Jadis, associant ta gloire à leurs travaux,
Fière de les guider sous des astres nouveaux,
Tu courus jusqu'aux bords de l'humide Scythie;
Ton courage, bravant le souffle d'Orithye,
Alla du Tanaïs affronter les frimas;
Et, riche des présens de ces âpres climats,
Tu venois les porter sur ces rives fécondes
Où l'Alphée amoureux précipitoit ses ondes,
Où régnoient les talens, le courage et les arts;
Où quelquefois, du sein de leurs débris épars,
Malgré le joug affreux qui pèse sur leur cendre,
Les mânes des héros se font encore entendre;
Où du moins s'offre aux yeux du mortel éclairé
Qui foule en gémissant, d'un pas mal assuré
La poudre qui fut Sparte, Athènes et Corinthe,
Du génie étouffé la vénérable empreinte.

Mais quel pompeux prodige appelle mes regards!
Est-ce la main des dieux, ou l'audace des arts,

Qui suspend sur les flots ce colosse immobile ?
Les vaisseaux à ses pieds vont chercher un asile
Où la mer bouillonnante a brisé sa fureur,
Et trouvent le repos sous son bras protecteur.
Salut, ô dieu du jour ! ton auguste présence
Aux aquilons jaloux commande le silence ;
Elle impose le calme aux flots tumultueux :
Le port qu'elle défend devient sacré pour eux.
Mais qui peut du Destin tromper la loi sévère ?
Cette image du dieu que l'Orient révère
Par un peuple comblé de ses dons immortels
Verra flétrir son culte et briser ses autels.
Rhodes, ne pleure plus cette indigne victoire !
Des triomphes plus doux vont te rendre ta gloire.
Quand la Grèce avilie et Rome dans les fers
A des maîtres nouveaux cèderont l'univers,
Dans ces siècles obscurs où l'honneur en délire
Au courage ignorant soumettra son empire,
Et, des plus sages rois égarant la valeur
Disputera Solyme à l'Arabe vainqueur :
Alors tu recevras dans ton heureuse enceinte
Des vengeurs de Sion l'élite noble et sainte,

Et leur naufrage heureux, recueilli dans tes ports
Long-temps d'un joug funeste affranchira tes bords.
Par eux, Rhodes reprend son antique puissance;(8)
En vain des Musulmans la féroce vaillance
Sous ces murs belliqueux prodigue les assauts;
Repoussés, poursuivis jusque sur leurs vaisseaux,
Dans leur sang odieux un dieu venge l'outrage,
Dont leurs pères jadis souillèrent ce rivage,
Quand leur main mutila le colosse sacré
Que dix siècles vaincus n'avoient pas dévoré.
Ranime, ô roi des airs! cette terre flétrie.
Verse aussi tes bienfaits sur la rive chérie
Où, par la main des Grecs élevant nos remparts,
L'Ionie aux Gaulois fit adopter ses arts:
Là, des navigateurs s'agrandit la science;
Là, de l'œil du génie et de l'expérience
Le sage Pythéas éclairant leurs travaux,
Jusqu'aux bords de Thulé dirigea nos vaisseaux.(9)
D'Athènes et de Tyr rappelant les merveilles,
Sur ces rocs fécondés fleurit encor Marseilles:
Sa puissance modeste a triomphé du temps:
Son commerce, étendu par des succès constans,

Ajoute un nouveau lustre à sa splendeur antique;
Tandis que sur les bords du Tibre et de l'Afrique
L'œil de l'observateur s'égare, et cherche en vain
La place où fut Carthage, et l'ombre d'un Romain.
Vous qui, témoins muets de ces fameux naufrages,
Semblez fixer la gloire et le torrent des âges;
Lieux chers au dieu des vers, comme au dieu des amours,
Où leurs jeux innocens charmèrent mes beaux jours;
Ah! du moins recevez, en ces momens d'alarmes,
Mes plus doux souvenirs et mes dernières larmes!
Hélas! si, loin de vous, sur des bords inhumains,(10)
Sous le voile sanglant qui couvre nos destins,
Dans la nuit du tombeau je dois enfin descendre,
Berceau de mes aïeux, je vous lègue ma cendre!
Recueillez du malheur les restes innocens.
O nature! ô patrie! à mes tristes accens
Unissez tous les jours votre voix plus touchante:
Que, vainqueur et calmé, ce peuple que je chante
Élève à la Concorde un temple solennel;
Et toi, dont si souvent il couronna l'autel,
Dieu des arts et du jour! dans ta vaste carrière,
Verse sur lui les flots de ta double lumière;

Que son ardent génie, image de tes feux,
Pur comme tes rayons, soit bienfaisant comme eux.
Mais où vont ces vaisseaux ? quelle alarme soudaine,
Des murs de Lilybée aux sables de Tyrrhène,
Parcourt d'un vol léger les côtes et les flots ?[11]
Quoi ! le fer homicide arme les matelots !
Fatigué des douceurs d'une paix importune,
Mars va-t-il disputer le trident de Neptune ?[12]
Du haut du Capitole où tonne Jupiter
L'aigle de Romulus s'élance sur la mer ;
Et du fond des vaisseaux qui bordent son rivage
J'entends rugir au loin le lion de Carthage.
O délire fatal ! mortels audacieux !
Ainsi vous corrompez tous les bienfaits des cieux !
Les arts consolateurs sont armés pour vous nuire :
Ce qui dut vous unir concourt à vous détruire :
Et l'Océan, soumis par vos puissantes mains,
N'offre qu'un champ plus vaste à vos jeux inhumains.
Carthage toutefois n'y chercha point la guerre.
Ses marins généreux n'ont pas forcé la terre
A pleurer leur triomphe et l'éclat de leur nom.
L'humanité chérit la mémoire d'Hannon

Qui, d'un ciel inconnu défiant les tempêtes,
Ministre de la paix, recula ses conquêtes;[13]
Recueillit des tributs vers les portes du jour;
De l'Afrique sauvage embrassa le contour;
Et conçut le prémier, dans ce voyage immense,
Du commerce et des arts l'éternelle alliance.
Eh! qui sait où Carthage eût porté ses travaux?
L'Atlantique peut-être auroit vu ses vaisseaux,
Loin des bornes qu'au monde Hercule avoit prescrites,
Affranchir l'univers de ses vieilles limites,
Et, d'un monde nouveau découvrant les confins,
Dérober à Colomb sa gloire et ses destins.[14]
Mais Rome lui ferma cette noble carrière:
Aux mers de la Sicile une flotte guerrière
Guida l'aigle indomtable à de nouveaux combats;
L'heureux Duillius, dans ces sanglans débats,
Couronné, le premier, des mains de la Victoire,
D'un triomphe inconnu vit accueillir sa gloire;
Rome lui décerna, jusqu'à ses derniers jours,
Ces honneurs des héros, si brillans et si courts.[15]
Carthage alors, Carthage, oubliant sa prudence,
Se livra tout entière aux soins de la vengeance;

Le commerce étonné languit dans ses remparts,
Et la guerre étouffa l'espérance des arts.
Déjà sur les côteaux de l'Ibérie antique
Sagonte a disparu : conquérant politique,[16]
Annibal marche à Rome, et laisse ses vaisseaux :
Il s'avance ; et du sein de ces monts inégaux
Où l'Éridan jaillit de ses grottes profondes,
La terreur vole au loin vers les plaines fécondes
Où Saturne régna sur un peuple charmé.
De ces monts orgueilleux le génie alarmé,
S'indignant qu'un mortel affronte sa puissance,
Entasse ses rochers, et dans leur cercle immense
S'efforce vainement d'arrêter le vainqueur :
Le roc cède à la flamme et s'ouvre à la valeur.
Dans ses flancs ténébreux la terre déchirée
Livre au fier Annibal une route assurée,
Et le porte en tremblant sur ce sol ébranlé
Que le pied des mortels n'avoit jamais foulé.
Le dieu, qu'irrite en vain son inflexible audace,
S'entoure de frimas, se couronne de glace ;
Son front chauve est chargé de douleur et d'ennui ;
La tête des forêts s'abaisse devant lui ;

Les fleuves, à ses pieds, de leurs urnes profondes
En torrens écumeux précipitent les ondes;
Et l'aquilon mugit dans le creux d'un sapin,
Sceptre antique et touffu dont il arme sa main.
« Vous, dit-il, qui portez à la riche Ausonie
» Le tribut de vos eaux, l'abondance et la vie,
» Qui du haut de ces monts confiés à ma foi
» Versez sur les mortels l'espérance et l'effroi,
» Torrens dévastateurs ! vous, fleuves salutaires,
» Vous, du vieil Océan les rivaux et les frères !
» Vous souffrez qu'un Barbare, un Numide odieux
» Domte les élémens et triomphe des dieux !
» Est-ce à vous de servir de trophée à sa gloire ?
» Quoi ! vos flots que jamais n'asservit la victoire,
» Comme l'Èbre et le Tage indignement soumis,
» Couleront désormais pour vos vils ennemis !
» Ah ! plutôt poursuivez ces cohortes avides;
» Unissez vos efforts; que vos flots homicides,
» Débordés, confondus, leur creusant un cercueil,
» Courent aux champs romains engloutir leur orgueil.
» C'est à vous de changer le destin des batailles :
» Allez; et qu'étendus sous les nobles murailles

» Dont leurs yeux menaçans mesurent les contours,
» Les soldats d'Annibal nourrissent les vautours. »
Il dit, et jusqu'au ciel ses accens retentissent:
L'écho gronde, l'air siffle, et les fleuves s'unissent;
Tous, du péril commun reconnoissant les droits,
De leurs gouffres profonds s'élancent à la fois; [18]
Et la Doire argentée, et la Sture écumante,
Et, l'Éridan superbe, à la marche inconstante,
Fier d'avoir englouti dans son lit tortueux
Des coursiers du soleil le guide impétueux,
L'Adda, qui d'un or pur voit enrichir ses ondes, [19]
Et le Tésin, sorti des cavernes profondes
Qui du vaste Larus emprisonnent les flots, [20]
Poursuivent en grondant les traces du héros.
Vains efforts! La vengeance, exaltant le courage,
Montre les tours de Rome aux guerriers de Carthage,
Et vole, en secouant ses lugubres flambeaux:
On diroit que leur flamme a desséché les eaux.
Les fleuves confondus vont apprendre à Neptune
Qu'Annibal à son char enchaîne la fortune:
Déjà de l'Apennin les sommets sont franchis,
Les alliés vaincus, les peuples affranchis,

L'Étrurie à genoux; et les aigles romaines
Couvrent de leurs débris les flots de Trasimènes.[21]
O dieux! qui remplira votre arrêt solennel?
Où sont donc ces honneurs, cet empire éternel,
Qu'organe du Destin la Sibylle entraînée
Annonçoit autrefois à la race d'Énée?
Grands dieux! livrerez-vous à l'Africain vainqueur
Ce Capitole auguste où Jupiter vengeur
Épouvante à jamais le parjure et le crime?
Oubliez-vous qu'au sein de ces murs qu'on opprime
Un peuple doit briller aux yeux de l'univers,
Vaste dominateur de la terre et des mers?
Et révoquant le sort promis à Rome libre,
Préférez-vous l'Afrique aux rivages du Tibre?
Non: le Destin, lassé des succès d'Annibal,
Au jour de son bonheur met un terme fatal.
Un héros va paroître aux mers de l'Ibérie,
Digne de son rival, digne de sa patrie,
Maître des passions de son cœur combattu,
Ami des arts, des lois, surtout de la vertu;
Ferme sans dureté, sensible sans foiblesse,
Au milieu des combats fidèle à la sagesse,

Offrant sous ses lauriers un asile au malheur;
Et qui, de ses devoirs tempérant la rigueur,
Veut que l'humanité désarme la victoire,
Et sent que l'amitié console de la gloire.
Scipion ! Lélius ! vous dont les noms sacrés,[22]
Par le temps et l'envie ont été révérés,
Soyez unis encore, et que des vers profanes
Ne séparent jamais vos travaux et vos mânes !
Ils abordent ensemble à ce rivage heureux
Où Carthage a porté son nom et ses neveux.[23]
Jalouse de l'éclat dont sa rivale y brille,
Rome va la frapper dans le sein de sa fille.
Ses trirèmes bruyans s'élancent vers le port;
Le rameur épuisé ranime son effort,
L'onde écume et jaillit sous l'aviron rapide;
Et les vaisseaux, soumis à la main qui les guide,
En sillonnant les flots doucement agités,
Rasent d'un vol léger les bords épouvantés.
Ils arrivent : soudain la vague mutinée
Dans son bassin profond mugit emprisonnée,
Sur le sable argenté roule comme un torrent,
Le couvre, le découvre, et fuit en murmurant;

Le vent meurt dans la voile, et la flotte en silence
Sur son triple aviron s'arrête et se balance.
A ce nouveau spectacle, interdit et sans voix,
Le soldat, du reflux méconnoissant les lois,
Croit voir fondre sur lui la colère céleste,
Et fait de sa terreur un prodige funeste.
O superstition! ô reine des humains!
Ton sceptre en tous les temps gouverna les Romains;
Leur courage à ton souffle ou s'éteint ou s'enflamme.
Mais Scipion les voit, il a lu dans leur ame;
Et soudain s'emparant d'un augure douteux:
« Compagnons, leur dit-il, rendons grâces aux dieux!
» Légions de héros, cette mer irritée
» Devant nos étendards recule épouvantée;
» Elle craint de porter nos drapeaux triomphans.
» Marchons: Carthage en vain s'arme pour ses enfans;
» Ses destins sont trahis par la voix des présages,
» Et l'Océan vaincu nous cède ses rivages. »
A cette voix chérie, à ces accens vainqueurs,
Une flamme nouvelle a passé dans les cœurs.
Sous les yeux du héros qui guide leur audace,
Les Romains indignés s'élancent vers la place:

Une grêle de traits pleut en vain des remparts ;
Où Scipion combat il n'est plus de hasards.
Le génie à son tour domine la fortune ;
Attaquant à la fois et Carthage et Neptune,
Il domte l'un et l'autre ; et dans le même jour
L'honneur et la vertu triomphent de l'amour.
Dans ces murs ennemis demeurée en ôtage,
Une jeune beauté, digne prix du courage,
Livrée à Scipion par des bras inhumains,
Attend à ses genoux l'arrêt de ses destins.
Il hésite et frémit : sur son char de conquête,
Suppliante et captive, une femme l'arrête.
Elma tremble et triomphe; elle prie, et son cœur
Redoute en l'implorant la pitié du vainqueur.
Sur les lis de son front une rose égarée
Peint avec le désir la pudeur éplorée :
Ainsi rougit l'Aurore au matin d'un beau jour,
Quand, par l'heure inflexible arrachée à l'amour,
Les yeux encor chargés d'une volupté pure,
Elle ouvre l'Orient au roi de la nature.
Le trouble du héros a frappé ses guerriers ;
L'envie à ses côtés, sur ses nouveaux lauriers,

Au nom de la victoire irritant son ivresse,
Épioit de son cœur la première foiblesse.
Tout à coup un jeune homme égaré, frémissant,
Brave des légions l'appareil menaçant,
Perce les flots du peuple inondant les portiques,
Et, malgré le rempart de soldats et de piques
Qui défend du héros le redoutable aspect,
Entre, éperdu d'amour et muet de respect.
Elma qui l'aperçoit, Elma [illegible]ble et plaintive,
Laisse échapper un cri de sa bouche naïve;
Et le vainqueur jaloux, qu'ont ému ses attraits,
Par ce cri qu'elle étouffe apprend tous ses secrets.
Quelque temps d'un œil morne il observe ses larmes;
Ses farouches soldats, appuyés sur leurs armes,
N'attendent qu'un regard pour venger son affront;
L'éclair de la colère a sillonné son front;
Il pâlit : mais bientôt une plus douce flamme
Fait briller dans ses yeux les vertus de son ame;
Amoureux et Romain, dans ses nobles travaux
Il triomphe de lui comme de ses rivaux.
Les amans, à ses pieds prosternés en silence,
Tandis que dans son cœur leur destin se balance,

Immobiles d'effroi, dans ces tristes momens,
N'osent pas même unir leurs derniers sentimens.
Il se lève; et soudain, de cette main puissante
Qui porte aux Africains le trouble et l'épouvante,
Joignant leur main timide, et remplissant leurs vœux:
« Soyez libres, dit-il, surtout soyez heureux.
» Rome, dont la victoire a brisé votre chaîne,
» Dédaigne des lauriers que flétriroit la haine;
» Elle vous rend vos lois, vos plaisirs, vos états;
» Elle punit Carthage, et ne l'imite pas.
» Jeune et noble étranger que sa faveur couronne,
» Tu brûles pour Elma, Scipion te la donne;
» Qu'elle règne avec toi sur ces climats féconds,
» Dans ces champs fortunés où l'astre des saisons,
» Descendant chez Thétis au bout de sa carrière,
» Verse les traits mourans de sa douce lumière.
» Adieu. Mais si jamais le Numide oppresseur
» Ramenoit en ces lieux son étendard vainqueur;
» Prince, si contre nous son aveugle furie
» Trouvoit des alliés dans l'ingrate Ibérie;
» Toi, fidèle aux attraits que t'ont livrés mes mains,
» En regardant Elma sois l'ami des Romains. »

Oh! qui peindroit l'amour, les transports, le délire,
Les sentimens confus que ce discours inspire?
La prompte Renommée aux mortels gémissans
En a bientôt redit les sublimes accens;
Sa voix soumet au loin les tribus et les princes;
Un mot de Scipion désarme cent provinces;
Et ces peuples guerriers, qui l'auroient combattu,
Demandent à genoux des lois à sa vertu.
Rome, ainsi les héros chargés de ta défense
Puissent-ils sur la terre exercer ta vengeance!
Poursuis; et qu'attendri par tes nobles bienfaits,
L'orgueil de tes rivaux pardonne à tes succès.
Mais que vois-je! pourquoi ces torches homicides?
Où vont sur ces vaisseaux tes cohortes avides?
Veux-tu, lorsqu'à tes pieds il cède à ton pouvoir,
D'un ennemi vaincu tenter le désespoir?
Elle n'est plus des mers l'antique souveraine;
Carthage humiliée a sous l'aigle romaine
De son front menaçant abaissé la fierté;
Son empire détruit, son commerce arrêté,
Ses vaisseaux consumés par la flamme cruelle,
La laissent sous le joug impuissante et fidèle. (24

Mais Rome redoutoit un nom toujours fatal,
Une terre odieuse où naquit Annibal;
Où l'active industrie, aux Romains étrangère,
Réparoit sans éclat les malheurs de la guerre: [25]
Caton la fatiguoit d'un avenir douteux;
Et PÉRISSENT CARTHAGE ET SES DERNIERS NEVEUX,
Signalant du censeur l'éloquence farouche,
Fut long-temps le seul cri qui sortit de sa bouche. [26]
C'en est fait, l'heure sonne: un autre Scipion [27]
Remplit l'ordre de Rome et les vœux de Caton.
Vainement secondé par la fureur commune
Asdrubal a deux fois balancé la fortune:
Il faut enfin céder à des dieux inhumains,
Et Carthage embrasée accomplit ses destins.
Ce port, premier objet d'une jalouse rage,
Où des navigateurs le généreux courage
Eût enfin reculé, sans les fureurs de Mars,
Les bornes de la terre et les bornes des arts;
Ces utiles vaisseaux dont la voile chérie
Rassembloit les tributs payés à leur patrie
Ou portoit des bienfaits à vingt peuples soumis,
Périssent consumés dans les feux ennemis:

Au souffle des autans, la flamme impétueuse
Roule sur la cité ; la nuit tempêtueuse
Descend sur ces remparts, le front armé d'éclairs;
Un océan de feu bouillonne dans les airs.
Seize fois le soleil, sortant du sein de l'onde,
A ramené le jour sur le reste du monde....
Le jour et la pitié sont bannis de ces lieux :
Le malheur aux autels ne trouve plus les dieux.
La timide beauté, la vieillesse, l'enfance,
Tout ce qui plaît à l'homme ou parle à sa clémence,
Sur le vainqueur féroce a perdu son pouvoir;
Il se croiroit vaincu, s'il osoit s'émouvoir.
Le sang irrite encor ses fureurs effrénées.
Les Prières en deuil, plaintives, consternées,
Montent vers Jupiter, les yeux baignés de pleurs;
Jupiter les repousse, et ses foudres vengeurs,
Destinés aux forfaits, tonnent sur l'infortune;
Pour la première fois, la douleur l'importune;
Scipion, qu'il dirige au milieu des combats,
Excite, en la réglant, la fureur des soldats,
Joint le calme au carnage, et d'un bras invincible
Consomme des Romains la vengeance inflexible.

Il poursuivoit le cours de ses exploits sanglans :
Tout à coup un fantôme aux yeux étincelans,
Un poignard dans le sein, sous des voiles funèbres,
L'arrête, et d'un feu sombre éclaire les ténèbres :
« Quoi ! lui dit-il, les dieux, protecteurs des tombeaux,
» Gardoient à mon malheur ces outrages nouveaux !
» O crime ! et les enfans de l'infidèle Énée
» Sont venus disperser ma cendre profanée !
» Barbare ! ainsi du sort l'inexorable loi
» Condamne encor Didon à gémir devant toi !
» Je vois tomber Carthage, et ma race asservie
» A celle de l'ingrat qui m'arracha la vie.
» Mais il me reste au moins le plaisir inhumain
» De déchirer pour toi le voile du destin ;
» Regarde. — En épuisant sa vengeance fatale,
» Rome insulte à la terre, ainsi qu'à sa rivale ;
» Elle croit désormais son empire éternel ;
» Eh bien, ce jour affreux, ce triomphe cruel,
» Ces vaisseaux chargés d'or, de sang et de rapine,
» Préparent à la fois sa gloire.... et sa ruine. [28]
» Tu frémis : ton courage à ces mots s'est troublé :
» Je vous rends grâce, ô dieux ! Scipion a tremblé.

» Va : remplis l'univers de ta funeste gloire ;
» Ma vengeance t'attend sur ton char de victoire :
» Oui, je veux qu'attachée à tes pas triomphans
» Elle arme contre toi tous ceux que tu défends ;
» Qu'aux murs du Capitole elle suive tes traces :
» Cours-y de ton aïeul retrouver les disgraces :
» Indigné comme lui, frappé des mêmes coups,
» Refuse aussi ta cendre à ton pays jaloux. [29]
» Que ne peux-tu voir Rome, au milieu des batailles,
» Des mains de ses enfans déchirer ses entrailles ;
» Ce sénat de tyrans, dont tu sers la fureur,
» Briguer, sur ses lauriers, les chaînes d'un vainqueur,
» Et bientôt épuisant le malheur et le crime,
» Avili, subjugué, devenir la victime
» De vingt peuples obscurs que l'arrêt des destins
» Cache encor sous le pôle aux fureurs des Romains ! »

A ces mots, qu'accompagne un sourd et long tonnerre,
Sous les yeux du héros l'ombre perce la terre,
Disparoît, et répand dans l'horreur de la nuit
Un feu pâle et sanglant qui serpente et s'enfuit.
Cependant les clameurs de la foule expirante,
Les tourbillons épais, la flamme dévorante,

Accomplissant du sort les décrets absolus,
Disent aux nations que Carthage n'est plus;
Que l'Océan soumis perd son indépendance;
Et qu'étendant sur lui sa jalouse puissance,
Rome, dont le génie accable l'univers,
Condamne au même joug et la terre et les mers.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

[1] PAGE 57, VERS 12.

Tandis que, menaçant les vents et les hasards,
Dans le stupide accès de sa rage offensée,
Xercès frappe la mer d'une verge insensée.

On auroit de la peine à croire, sans le témoignage unanime des historiens, cet étrange excès de barbarie et d'extravagance. Tout le monde sait que, non content de faire battre la mer avec des verges, Xercès y fit jeter les constructeurs de ce pont fameux qui devoit joindre les deux rives de l'Hellespont. J'ai vu la place où l'on assure que cet ouvrage gigantesque fut exécuté ; et je ne sais ce qui doit surprendre davantage, de l'immensité de l'entreprise, ou des folies qui la suivirent, quand les vagues et la tempête en eurent dispersé les fondemens.

[2] PAGE 57, VERS 20.

Aux bords de Salamine, à l'aspect de Délos,
Malgré leurs vains efforts, la fortune implacable
Grave du roi des rois la honte ineffaçable...

La bataille de Salamine et la conduite de la guerre des Perses font un honneur égal à la marine des Athéniens et au génie de Thémistocle. J'aurois pu m'arrêter davantage à cette époque mémorable; mais deux motifs m'en ont empêché : le premier, c'est que, malgré son importance et son éclat, cette guerre fut trop courte pour agrandir et perfectionner, chez les Grecs, la science de la marine et de la navigation : le second, c'est que la guerre Médique, terminée par la bataille de Salamine, est le sujet d'un poëme (*La Grèce sauvée*) qui vengera l'épopée française des reproches qu'on lui fait, peut-être avec assez de raison; et quand même le sentiment de ma foiblesse ne m'auroit pas détourné d'une lutte inégale avec M. de Fontanes, l'amitié qui m'attache à lui ne m'auroit pas permis d'y penser. Au reste, je ne fais aucune remarque historique sur les évènemens que je rappelle dans ce passage; ils ont donné du charme à nos premières études, et sont gravés dans la mémoire des hommes les moins instruits.

[3] PAGE 58, VERS 1.

Les voilà vers l'Euripe, où d'un flot incertain
La mer bat son rivage et recule soudain,
Revient, mugit, bouillonne, et, retournant sans cesse,
D'un prodige effrayant fatigue la sagesse.

L'Euripe (aujourd'hui le détroit de Négrepont) est célèbre par la singularité du flux et reflux qui s'y fait sentir, jusqu'à dix et douze fois par jour, avec un bouillonnement extraordinaire. On a écrit qu'Aristote s'y jeta dans la mer, confus de n'avoir pu, malgré ses recherches, pénétrer les véritables causes de ce phénomène. Cette tradition, quoique fort douteuse, m'a paru digne d'être conservée, comme un gage de cette singularité physique, qui n'est expliquée d'une manière satisfaisante par aucun système connu.

[4] PAGE 58, VERS 10.

Daigneras-tu jamais dévoiler à nos yeux
Le moteur qui, deux fois dans la même journée,
Retire et rend les flots à la rive étonnée?...

Le mouvement alternatif des eaux est un des phénomènes qui ont le plus occupé les méditations des philosophes. La gloire d'en avoir déterminé les causes appartient incontestablement aux modernes, quoique

les anciens les aient soupçonnées : mais l'autorité de Newton, appuyée par les observations d'Euler, de Bernoulli, de Buffon, et de vingt académies, n'a pas empêché M. Bernardin de Saint-Pierre d'imaginer un nouveau système sur les marées, et de les attribuer à la fonte périodique des glaces du pôle. Il est plus facile aux géomètres de combattre ce système par des calculs savans, que de nous attacher aux leurs en écrivant comme l'auteur de *Paul et Virginie*. Les idées de cet écrivain, parées des charmes de son style, auroient fait fortune chez les Grecs, peut-être même chez les Français, dans le siècle de l'imagination; aujourd'hui les sciences exactes ont fait assez de progrès pour mettre à la portée du plus grand nombre la vérité mathématique de l'attraction. Observons, en passant, que Voltaire est le premier qui nous ait, pour ainsi dire, rendu familière cette grande découverte; ceci soit dit sans contrarier l'importance de ceux qui n'accordent aux poëtes que les connoissances rigoureusement nécessaires pour faire des acrostiches et des chansons. Au reste, la théorie de Newton sur les marées fut entrevue par les anciens; car Héraclite les attribuoit à l'action du soleil, et Pythéas aux phases de la lune. Le philosophe anglais, en réunissant ces deux opinions, a prouvé que l'astre du jour et celui des nuits concouroient l'un et l'autre, quoiqu'avec

des forces inégales, à ébranler la masse de l'Océan. Selon lui, le soleil n'élève les eaux que de deux pieds, et la lune les porte à la hauteur de dix. Il est bien difficile que l'esprit et même l'éloquence détruisent jamais les preuves journalières et multipliées qui constatent cette vérité.

[5] PAGE 58, VERS 19.

O Vénus-Uranie! ô féconde nature!...

Ce passage est imité de Lucrèce, et rappelle foiblement sans doute la belle invocation de son poëme, *Æneadum genitrix*, etc. Vénus étoit invoquée par les philosophes comme la cause de tous les effets et la médiatrice de tous les êtres, comme la puissance qui avoit fait sortir le monde du chaos, et qui l'empêchoit de rentrer dans le néant. On conçoit aisément que ce culte, tout sublime qu'il est, pouvoit avoir la même origine que celui de la Bonne-Déesse.

[6] PAGE 60, VERS 3.

Et, de colons chargés, vont, d'une aile rapide,
Ressusciter la Grèce aux champs de la Tauride...

Athènes, Corinthe, et les autres républiques commerçantes de la Grèce, couvrirent de leurs colonies les rivages du Pont-Euxin, et notamment la péninsule

de Crimée, à laquelle l'impératrice de Russie, Cathérine II, a rendu son ancien nom de Tauride. Il n'est pas inutile de rappeler que ces colonies, fondées par des peuples libres, étoient remplies d'esclaves, et que la Grèce dut à ces établissemens une grande partie de sa puissance et de sa prospérité. C'est par le gouvernement des colonies athéniennes que Miltiade avoit commencé sa glorieuse carrière. La ville de Théodosie, aujourd'hui Caffa, étoit alors le centre du commerce le plus riche qui se fît à l'orient de l'Europe. La cour de Pétersbourg a paru s'occuper de lui rendre son ancienne splendeur, et de ressusciter en Crimée les arts, les sciences, la culture et la navigation, que les Grecs y avoient portés. Ce grand ouvrage suffiroit à la gloire du jeune souverain de cet empire, qui désormais ne peut plus faire de conquêtes utiles que sur l'ignorance des peuples et la stérilité des climats.

7) PAGE 61, VERS 10.

Cette image du dieu que l'Orient révère
Par un peuple comblé de ses dons immortels
Verra flétrir son culte et briser ses autels.

Le fameux colosse de Rhodes, que l'antiquité plaçoit parmi les sept merveilles du monde, étoit une statue d'Apollon; on prétend qu'elle avoit soixante-

dix coudées de hauteur, et que lorsqu'elle étoit debout à l'entrée du port, les vaisseaux à la voile passoient entre ses jambes. Elle fut renversée dans un tremblement de terre; et dans cet état elle résista pendant plusieurs siècles aux injures du temps, toujours respectée des Rhodiens, qui n'adoroient plus en elle l'image d'un dieu, mais qui conservoient encore un monument des arts, gage de leur ancienne splendeur. Les Sarrasins s'étant rendus maîtres de Rhodes mirent en pièces le colosse pour en tirer le bronze, et chargèrent, dit-on, de ses débris plus de huit cents chameaux.

[9] PAGE 62, VERS 3.

Par eux, Rhodes reprend son antique puissance...

L'ordre des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem rendit effectivement à l'île de Rhodes son ancienne prospérité. Toutes les forces de l'empire ottoman furent employées contre eux sans aucun succès, dans un des sièges les plus mémorables de l'histoire moderne. Rhodes, détruite plutôt que soumise dans une seconde attaque, a perdu depuis, sous le gouvernement des Turcs, tous les avantages qu'elle pourroit tirer de son sol et de son heureuse situation.

9) PAGE 62, VERS 16.

Là, de l'œil du génie et de l'expérience,
Le sage Pythéas éclairant leurs travaux,
Jusqu'aux bords de Thulé dirigea nos vaisseaux.

L'Islande, que les Romains appeloient *ultima Thule*, fut, dit-on, reconnue par Pythéas et par les premiers navigateurs marseillais. Les peuples anciens n'en connoissoient pas de plus célèbres. Une inscription fastueuse, placée sur la façade de la bourse de Marseille, rappeloit autrefois ces titres de gloire: *Massilia, Romæ soror, Carthaginis terror, Athenarum æmula*, etc.; j'ignore ce qu'elle est devenue pendant les calamités sanglantes qui ont dépeuplé cette ville et mutilé ses plus beaux monumens. Les Marseillais modernes sont, comme leurs aïeux, un peuple rempli d'industrie et d'activité. Leur ville offroit encore, il y a peu d'années, toutes les richesses du commerce et de la navigation; mais, depuis longtemps, on n'y venoit plus, du fond de l'Italie et de toutes les parties de la Gaule, pour étudier les lettres grecques, et s'instruire dans les arts de l'esprit et de l'imagination.

[10] PAGE 63, VERS 11.

Hélas ! si loin de vous, sur des bords inhumains...

Ces vers ont été composés dans un voyage de l'auteur en Turquie, pendant la tyrannie de 1793 ; il est impossible qu'un ouvrage qui a traversé les temps orageux où nous avons vécu n'en rappelle pas quelquefois les douloureux souvenirs.

[11] PAGE 64, VERS 3.

Quelle alarme soudaine,
Des murs de Lilybée aux sables de Tyrrhène,
Parcourt d'un vol léger les côtes et les flots ?

La première guerre punique, qui força les Romains de créer une marine, commença en Sicile. Lilybée étoit une des plus fortes places de l'île ; les Romains et les Carthaginois s'en disputèrent la possession. La guerre s'étendit bientôt dans la mer tyrrhénienne, en Sardaigne, en Corse, et jusque dans les Espagnes.

[12] PAGE 64, VERS 8.

Mars va-t-il disputer le trident de Neptune ?

La marine militaire étoit si peu perfectionnée chez les anciens, même lorsqu'elle amenoit les plus grands résultats, que les combats sur mer ressembloient beau-

coup à ceux qu'on livroit sur terre : aucun art dans les manœuvres, aucune science dans les évolutions navales. Les Romains surtout, qui ne vouloient des vaisseaux que pour vaincre, et dont le génie étoit entièrement opposé à celui du commerce et de la navigation, ne cherchoient qu'à joindre leurs ennemis. Des planches étendues des deux côtés formoient entre les vaisseaux une espèce de pont, sur lequel des soldats s'élançoient les uns contre les autres, comme sur un terrain immobile. Les Carthaginois se laissèrent entraîner à cette manière de combattre si favorable à la discipline militaire des Romains ; aussi, vers la fin de la première guerre punique, ils avoient déjà perdu tous leurs avantages. Dès que leurs flottes ne furent plus que des armées, la victoire ne pouvoit pas être long-temps incertaine entre les deux nations.

[13] PAGE 64, VERS 22.

L'humanité chérit la mémoire d'Hannon,
Qui, d'un ciel inconnu défiant les tempêtes,
Ministre de la paix, recula ses conquêtes...

Carthage avoit porté la science de la navigation plus loin que celle de la marine militaire. Environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne, Hannon, l'un des plus célèbres navigateurs de cette république commerçante et guerrière, avoit été chargé de faire le tour

de l'Afrique ; il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs contrées inconnues, et ne fut arrêté que par l'impossibilité de se procurer des vivres. On a écrit qu'il avoit pénétré jusqu'à l'extrémité de l'Arabie, à l'entrée de la mer des Indes ; mais on ne peut avoir à cet égard que des conjectures incertaines; tous les monumens historiques se taisent sur les entreprises maritimes des Carthaginois. Peut-être la vengeance de Rome voulut-elle effacer, jusque dans la mémoire du temps, les souvenirs glorieux de sa rivale.

*4) PAGE 65, VERS 8.

L'Atlantique peut-être auroit vu ses vaisseaux,
Loin des bornes qu'au monde Hercule avoit prescrites,
Affranchir l'univers de ses vieilles limites,
Et, d'un monde nouveau découvrant les confins,
Dérober à Colomb sa gloire et ses destins.

C'est une opinion assez accréditée que les navigateurs carthaginois avoient reconnu les côtes septentrionales de l'Amérique. M. Court de Gébelin, auteur du livre intitulé, *le Monde primitif*, reçut de la Nouvelle-Angleterre, en 1782, trois inscriptions trouvées sur des rochers, à l'embouchure d'une rivière qui coule environ cinquante milles au sud de Boston, et crut y reconnoître des caractères pu-

niques. On assure qu'il a laissé, sur cette découverte, un mémoire qui mériteroit d'être généralement connu. On dit aussi que, vers le quinzième siècle, les Portugais trouvèrent sur la plage, dans une île des Açores, une statue équestre, dont le piédestal étoit chargé de caractères inconnus. Le cavalier, vêtu dans le costume des sauvages, avoit un bras étendu vers le couchant, et sembloit indiquer cette route à l'audace des navigateurs. Les Portugais et les Espagnols ont mêlé tant de fables à l'histoire de leurs découvertes, qu'il est assez difficile de reconnoître la vérité dans les détails. La politique de leurs gouvernemens qui ne permet aux étrangers aucune recherche, et qui ne publie pas les siennes, ajoute encore à l'incertitude. Quant à la découverte attribuée aux Carthaginois, j'avoue qu'il me paroît bien difficile de concevoir par quels motifs le sénat auroit refusé d'en faire usage: ceux qu'on lui suppose sont peu conformes au caractère et au génie des peuples commerçans, anciens et modernes. Je crois donc que la gloire de Colomb lui reste tout entière. Mais il est incontestable que, sans les guerres sanglantes qui finirent par l'entière destruction de Carthage, la science de la navigation, et par elle, tous les arts, toutes les connoissances humaines, auroient acquis bien plus tôt leur perfection présumée. Un écrivain dont le nom, long-temps trop

fameux, me semble aujourd'hui trop oublié, feu M. de Rivarol, qui avoit appliqué l'activité de son esprit à toutes sortes de problèmes historiques et métaphysiques, avoit une *conversation* très-brillante sur les progrès qu'auroient faits nécessairement les lumières générales, si Carthage avoit triomphé de Rome; et, d'après le génie opposé des deux républiques, il prétendoit prouver que, dans ce cas, l'Europe devoit être éclairée huit ou neuf cents ans plus tôt.

[15] PAGE 65, VERS 19.

Rome lui décerna, jusqu'à ses derniers jours,
Ces honneurs des héros, si brillans et si courts.

Pour perpétuer le souvenir de la première bataille navale gagnée par les Romains, non seulement l'on décerna à Duillius un triomphe d'une espèce nouvelle, mais encore on voulut qu'il en conservât les honneurs jusqu'à la fin de sa vie. Toutes les fois qu'il sortoit de sa maison le soir, on l'y ramenoit aux flambeaux et au son des instrumens; on lui éleva une colonne chargée de trophées maritimes. L'influence de ces honneurs extraordinaires fut telle, et fit naître une si vive émulation, qu'en très-peu de temps les Romains, qui n'avoient pas un seul vaisseau quand la première guerre punique commença, couvrirent la Méditer-

ranée de leurs flottes, enlevèrent aux Carthaginois les meilleures places de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, et portèrent la guerre jusque sur les côtes de la Libye.

[16] PAGE 66, VERS 4.

Conquérant politique,
Annibal marche à Rome, et laisse ses vaisseaux...

La seconde guerre punique ayant eu pour objet la conquête de l'Espagne, encore plus vivement disputée que la possession de la Sicile, Carthage cessa de confier sa fortune à sa marine; elle opposa des armées nombreuses à celles des Romains, et c'est alors qu'Annibal conçut l'idée de porter la guerre en Italie. Le passage des Alpes, quoiqu'il paroisse d'abord étranger au poëme de *la Navigation*, s'y rattache par tout ce qui précède et tout ce qui suit. Cette entreprise audacieuse, après avoir mis Rome au bord de sa ruine, l'obligea bientôt de recourir à ses flottes, pour éloigner la guerre de ses portes. Considéré sous ce point de vue, on ne peut douter que le passage des Alpes ne soit la première cause de l'incendie de Carthage. Scipion ne fit qu'imiter Annibal, quand il vint débarquer une armée romaine en Afrique; et les suites d'un évènement qui menaçoit Rome d'une entière

destruction en firent la seule puissance maritime du monde connu.

17) PAGE 66, VERS 14.

Le roc cède à la flamme et s'ouvre à la valeur...

On lit dans la dixième satire de Juvénal, qu'Annibal fut obligé de faire calciner avec du vinaigre des rochers énormes qui s'opposoient à son passage, et l'on est tenté de croire que c'est une exagération poétique; on doute même qu'il soit possible de diviser une pierre calcinée par un grand feu, dans lequel on verseroit une liqueur acide. « Tout ce que je sais, dit » à cet égard l'auteur des *Singularités de la Nature*, » c'est qu'ayant pris les éclats d'une de ces roches à » grains qui composent la plus grande partie des » Alpes, je les mis dans un vase de vinaigre bouillant, » et qu'ils devinrent en peu de minutes presque aussi » friables que du sable; ils se pulvérisèrent entre mes » doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puisse faire » l'expérience d'Annibal. » Au reste, les anciens, frappés d'une juste admiration, croyoient aisément à des circonstances merveilleuses dans le récit d'une entreprise sans exemple. Notre siècle est plus difficile; une armée de cinquante mille hommes a franchi sous nos yeux les plus hautes montagnes des Alpes, traînant avec elle une artillerie immense, et livrant

chaque jour des combats inégaux à des ennemis longtemps victorieux ; et nous n'avons vu de prodigieux dans son triomphe, que la valeur française et le génie de celui qui la dirigeoit.

[18] PAGE 68, VERS 4.

L'écho gronde, l'air siffle, et les fleuves s'unissent ;
Tous, du péril commun reconnoissant les droits,
De leurs gouffres profonds s'élancent à la fois...

Le fonds de cette fiction est conforme à l'histoire. Annibal, en descendant en Italie, trouva dans le débordement des rivières des obstacles encore plus grands que ceux dont il avoit triomphé. Obligé de faire une marche de quatre jours et de trois nuits dans l'eau et dans la fange, à pied, donnant à ses soldats l'exemple d'une patience et d'un courage infatigables, il fut saisi d'un froid si vif qu'il en perdit un œil. Les périls et la douleur ne purent ralentir sa marche victorieuse. Les évènemens qui la suivirent sont trop connus pour les rappeler ici.

[19] PAGE 68, VERS 11.

L'Adda, qui d'un or pur voit enrichir ses ondes...

Cette rivière roule des paillettes d'or, qu'une famille noble du pays avoit autrefois le droit exclusif

de ramasser. On en voit aussi dans le Serio, et dans presque toutes les rivières qui descendent des Alpes rhétiennes.

[20] PAGE 68, VERS 12.

Et le Tésin, sorti des cavernes profondes
Qui du vaste Larus emprisonnent les flots...

C'est le nom que les Latins donnoient au lac Majeur, le plus étendu de tous ceux qu'on trouve en Italie. Le Tésin le traverse dans toute sa longueur, comme le Rhône roule ses eaux à travers le lac de Genève. Les charmans rivages du lac Majeur, les îles Borromées qui le décorent, sont bien connus de tous ceux qui aiment les beaux sites et les paysages poétiques. Il en est de même des bords du lac de Côme, et de celui de Garda, que les Romains appeloient *le Benacus*. Virgile a dit :

Te, Lare maxime, teque
Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino.

[21] PAGE 69, VERS 1.

Et les aigles romaines
Couvrent de leurs débris les flots de Trasimènes.

Cette bataille sanglante auroit peut-être entraîné la ruine de la république, sans la prudence et le cou-

rage temporiseur du grand Fabius. Le consul Flaminius périt sur le champ de bataille ; son armée eut quinze mille hommes tués et six mille prisonniers. C'étoit la troisième victoire d'Annibal en Italie, et ses troupes n'étoient plus qu'à seize lieues de Rome, quand Fabius Maximus fut nommé dictateur. Aucun succès n'avoit encore appris qu'on pût résister à Annibal, et la consternation de ses ennemis ajoutoit beaucoup à sa puissance. Il vint quelques années après jusque sous les murs de Rome ; mais les esprits étoient rassurés, et le sénat, qui fit vendre ce jour même le terrain sur lequel campoient les Carthaginois, trouva des citoyens qui eurent la noble confiance de l'acheter à grand prix.

[22]) PAGE 70, VERS 5.

Scipion ! Lélius ! vous, dont les noms sacrés
Par le temps et l'envie ont été révérés...

L'intimité de ces deux hommes illustres sembloit ressusciter dans Rome les héros fabuleux de l'amitié. Castor et Pollux, Oreste et Pylade, ne rappellent pas des souvenirs plus touchans que les noms de Scipion et de Lélius. Leurs enfans reçurent d'eux et rendirent également célèbre le sentiment qui avoit uni leurs pères. Le fils de Lélius fut le plus tendre ami du second Africain, dont il partagea la gloire et la retraite.

On sait qu'ils se consoloient tous deux, dans l'étude de la poésie et de l'éloquence, du malheur d'exciter l'envie de Caton, et des injustices du peuple romain.

[23] PAGE 70, VERS 9.

Ils abordent ensemble à ce rivage heureux
Où Carthage a porté son nom et ses neveux.

Carthagène, colonie des Carthaginois, étoit pour eux une place forte de la plus haute importance, tant par l'étendue et la sûreté de son port, que par sa situation vis-à-vis de l'Afrique, au centre des côtes méridionales de l'Espagne. Il n'y a rien de plus célèbre et de plus digne de l'être, que la conduite héroïque du jeune Scipion, après l'avoir conquise.

[24] PAGE 75, VERS 20.

Son empire détruit, son commerce arrêté,
Ses vaisseaux consumés par la flamme cruelle,
La laissent sous le joug impuissante et fidèle.

Pour avoir une idée de la situation de Carthage après la seconde guerre punique, il suffit de se rappeler les conditions auxquelles Rome consentit à lui donner la paix. On l'obligea de brûler ses flottes et de tuer ses éléphans. Elle rendit les prisonniers et livra les transfuges. On exigea d'elle des sommes immenses; et on lui

défendit d'envoyer des ambassadeurs, d'entretenir aucune alliance, de faire aucun armement maritime, sans l'aveu et la permission expresse du sénat romain. Carthage obéit; et Rome, sans aucun prétexte, n'en commença pas moins la troisième guerre punique, uniquement pour anéantir une ville soumise, qui avoit eu le malheur d'être quelque temps sa rivale.

*) PAGE 76, VERS 3.

Où l'active industrie, aux Romains étrangère,
Réparoit sans éclat les malheurs de la guerre.

Rome et Carthage étoient aussi opposées par la différence de leur génie que par la rivalité de leur ambition. La grandeur des Romains reposoit sur les triomphes de la guerre, celle de Carthage devoit son origine aux arts de la paix. Telle étoit, dans cette ville opulente, l'influence du commerce et de la navigation, qu'à la fin de la troisième guerre punique, dépouillée depuis long-temps de ses colonies et de ses plus riches provinces, accablée par la haine des Romains vainqueurs, elle avoit encore plus de sept cent mille habitans, quand Scipion-Émilien la détruisit, et que pendant la durée du siège elle construisit un nouveau port et une flotte entière.

[26] PAGE 76, VERS 6.

Et Périssent Carthage et ses derniers neveux,
Signalant du censeur l'éloquence farouche,
Fut long-temps le seul cri qui sortit de sa bouche.

Delenda est Carthago : cette expression d'une haine implacable, que Caton plaçoit dans tous ses discours et dans tous ses avis, est devenue proverbe même parmi les modernes.

[27] PAGE 76, VERS 9.

Un autre Scipion
Remplit l'ordre de Rome et les vœux de Caton.

Le fils de Paul-Émile, adopté par le fils du grand Scipion, cet homme dont le double nom, *Scipion-Émilien*, rappeloit à la fois tout ce que la vertu et la noblesse eurent de plus illustre à Rome, fut chargé par le sénat de cette affreuse exécution. Carthage, prise malgré la résistance opiniâtre d'Asdrubal, fut livrée, pendant dix-sept jours, aux flammes et au pillage. L'histoire a conservé le détail des atrocités que les Romains y commirent, et qui flétriroient la

victoire de Scipion, s'il n'avoit pas été dans cette occasion l'instrument aveugle de la vengeance de son pays, et s'il n'avoit lui-même versé des larmes sur les cendres de sa conquête. On sait trop, au reste, comment il fut payé de ses services, et que sa destinée fut presque en tout semblable à celle de son aïeul. Insulté par le peuple, dans la fameuse insurrection des Gracchus, ce héros ne put contenir son indignation : « Misérables ! s'écria-t-il, sans mon père » Paul-Émile et sans moi, que seriez-vous devenus ? » vous seriez aujourd'hui les esclaves de vos enne- » mis. Est-ce ainsi que vous traitez vos libérateurs ? » Le peuple rentra en lui-même; mais Scipion s'exila volontairement de Rome, et se retira dans sa maison de Gaëte, avec son ami Lélius, qui partageoit son goût pour la poésie et les belles-lettres, et qui étoit fils de cet autre Lélius, l'ami le plus fidèle de Scipion le premier *Africain*. Rappelé à Rome, pour y combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, il alloit être nommé dictateur, lorsqu'il fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de cinquante-six ans. Il est très-probable qu'il fut empoisonné; et le soupçon d'un crime si noir laisse une tache odieuse sur la mémoire de Caïus Gracchus, que plusieurs auteurs en ont accusé. Métellus, au contraire, rival de gloire de Scipion, témoigna la douleur la plus vive de sa perte, et dit à

ses enfans : « Allez assister aux funérailles du plus » grand homme que Rome ait produit : vous n'en » verrez jamais de pareil. »

[28] PAGE 78, VERS 18.

« Ce jour affreux, ce triomphe cruel,
» Ces vaisseaux chargés d'or, de sang et de rapine,
» Préparent à la fois sa gloire.... et sa ruine. »

C'est l'opinion de Salluste et des écrivains les plus judicieux, que la ruine de Carthage, en délivrant Rome d'une rivalité dangereuse, entraîna le relâchement de sa discipline, la corruption de ses mœurs, et fut la première cause de sa décadence.

[29] PAGE 79, VERS 7.

« Indigné comme lui, frappé des mêmes coups,
» Refuse aussi ta cendre à ton pays jaloux. »

Ce vers rappelle l'épitaphe de Scipion le premier *Africain : Ingrata patria, nec ossa quidem habebis.* On en lit encore les deux premiers mots sur les ruines de son tombeau, qui subsistent auprès de Cumes, à l'endroit nommé *Torre di Patria.* Tout le monde sait que cet illustre Romain, poursuivi par la haine de Caton qu'il avoit une fois confondu, se retira à la campagne, où il passa le reste de ses jours entre les

lettres et l'amitié. Il mourut à l'âge de quarante-sept ans. On vient de lire, dans les notes précédentes, que la destinée de son petit-fils, dont il est ici question, différa peu de la sienne.

ARGUMENT

DU CHANT TROISIÈME.

Rome, victorieuse de ses ennemis, est déchirée par ses citoyens. État de sa marine pendant les guerres civiles. Triomphe de Cléopâtre sur les bords du Cydnus; réunion de sa flotte à celle d'Antoine. Bataille d'Actium. La marine décide du sort de l'univers. Étendue de la navigation des Romains sous les empereurs; sa décadence avec celle de l'empire. Constantin en établit le siège à Byzance, et l'Italie est accablée par les barbares. Les Hérules brûlent les flottes romaines, chargées des moissons d'Égypte. La famine, à la suite de ce désastre, achève la ruine de Rome et la décadence de tous les arts.

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

O Paix! fille du ciel, vierge auguste et chérie,
Toi qui dois essuyer les pleurs de la patrie,
Et qui, pour couronner le front de ses guerriers,
Joins le myrte à l'olive et le chêne aux lauriers;
Toi qui portois jadis à la terre éplorée
Les ordres de Thémis et les bienfaits d'Astrée;
Paix! déesse des arts, des mères, des époux,
Viens, rends nos jours plus purs et nos plaisirs plus doux.
Brisant les triples fers que lui donna la guerre,
L'industrie, à ta voix, a fécondé la terre:
Tu portes ses trésors à cent peuples rivaux;
Les fleuves, l'Océan, s'ouvrent à nos vaisseaux.
Le commerce à son tour guide au loin leur audace;
Thulé les voit franchir sa ceinture de glace,

Reconnoître ses bords, domaine des hivers,
Et s'enrichir du sang des monstres de ses mers. (a
D'autres, cherchant du jour les portes éthérées,
Montrent à l'Orient nos voiles révérées;
Sur le Gange étonné fixent nos étendards,
Aux enfans du Soleil vont apprendre nos arts,
Et chargés de bienfaits, dans leurs courses fécondes,
Règnent sur les mortels ainsi que sur les ondes.
Trop heureux l'univers, si Rome eût autrefois
Donné la paix au monde en lui donnant des lois:
Et si de cette paix, conquise par ses armes,
Son génie orageux eût mieux connu les charmes!
Mais Rome avec horreur vit ses propres enfans
Tourner contre ses murs ses drapeaux triomphans:
Ses flottes, sous le joug de César, de Pompée,
Servirent tour-à-tour leur grandeur usurpée,
Étendirent la chaîne et l'effroi des humains
Jusqu'au jour mémorable où, réglant les destins,
L'art qui commande aux flots et le droit de la guerre
Vinrent donner un maître aux maîtres de la terre. (b

Cet art avoit alors, par des succès nouveaux,
De Tyr et de la Grèce agrandi les vaisseaux;

Dans les poissons errans sous les ondes rebelles
Son œil observateur découvrit des modèles : (3
De leur queue allongée ingénieux rival,
Le timon reçut d'elle un mouvement égal ;
La rame imita mieux leur nageoire élancée ;
Et dans sa coupe heureuse, avec soin retracée,
Leur tête sans effort fendant les flots amers,
A la proue écumante ouvrit le sein des mers.
Rome, qui par le fer fonda sa tyrannie,
A ses vaisseaux guerriers imprima son génie :
Attentive à presser leurs mouvemens vainqueurs,
Sur trois rangs inégaux elle assit les rameurs : (4
Quelquefois sur sept rangs les galères flottantes
Battoient le flot plaintif de leurs ailes bruyantes ;
Le fer armoit leurs flancs recourbés et noircis ;
Et leurs membres épais dans la flamme durcis
Portoient sur l'Océan les conquérans du monde.
Trouvoient-ils des rivaux sur les gouffres de l'onde ?
Soudain, joignant les bords, de pesans madriers
Formoient un pont tremblant sous les pas des guerriers ; (5
Le sang couloit alors sous leurs coups homicides ;
Les vaisseaux se heurtoient sur les plaines liquides ;

Le feu les y suivoit, et leurs débris fumans
Au rivage éperdu ramenoient ses tyrans.
Lorsqu'aux jeux de la paix abaissant leur courage
Les Romains sur les flots ne bravoient que l'orage,
On voyoit des beaux arts le luxe ingénieux
Embellir les vaisseaux consacrés à ces jeux. (6
Là, trompant les regards de l'humide pléiade,
Le timon se cachoit au sein d'une naïade;
La proue, en déguisant ses formes et son nom,
Offroit aux vents calmés l'image d'un triton: (7
Sur les flancs arrondis par le ciseau docile,
Des nymphes, des sylvains, on retrouvoit l'asile;
Salmacis y brûloit au milieu des roseaux;
Narcisse en soupirant s'y courboit sur les eaux;
Et par un art plus fier la poupe dessinée
Réfléchissoit au loin, de myrtes couronnée,
La conque d'Amphitrite ou le char de Vénus.
Tel on vit approcher des rives du Cydnus,
Balancé sur les flots qui blanchissoient à peine,
Le vaisseau qui du Nil portoit la souveraine: (8
Les Amours empressés, de momens en momens,
D'une voile de pourpre enfloient les mouvemens;

Ou, sur l'azur des mers courant d'un pied rapide,
Devançoient le navire, et lui servoient de guide.
Les autres de la reine embrassoient les genoux :
Un seul, qu'importunoient des ornemens jaloux,
De son aile argentée effleurant Cléopâtre,
Osoit les soulever, et de son sein d'albâtre
Approchoit en riant les dards empoisonnés
Qu'aux maîtres des humains il avoit destinés.
Le désir caressoit ces formes demi-nues ;
Brillante des couleurs dont Iris peint les nues,
Sa ceinture légère, entourant mille appas,
Les indiquoit aux yeux et ne les montroit pas.
Antoine à ses côtés, plein d'un double délire,
De l'Orient soumis lui promettoit l'empire,
Dans ses feux satisfaits puisoit de nouveaux feux ;
Et des bords du Cydnus les peuples amoureux,
A la reine des mers apportant leur hommage,
Désertoient ses autels pour courir au rivage.

Vain espoir ! on s'éloigne ; on n'entend plus leurs cris ;
L'Amour vole aux combats ; le monde est à ce prix.
Malgré l'affront sanglant qu'il reçut à Modène,
Antoine veut encor, sous les yeux de la reine,

A la grandeur d'Octave opposant ses destins,
Sous deux sceptres rivaux tourmenter les Romains.
L'Égypte et l'Orient de leurs flottes pompeuses
Ont uni sous ses lois les voiles paresseuses,
Et de ses vieux soldats la mâle austérité
S'étonne en le suivant de servir la beauté.
L'exemple a tout séduit; les vainqueurs de la terre
Mêlent, sur leurs vaisseaux, les plaisirs à la guerre :
On voit courir les jeux sur les bancs des rameurs;
Les larges boucliers sont couronnés de fleurs;
L'oiseau de Cythérée, à l'ombre de ses ailes,
Des casques belliqueux cache les étincelles.
On vogue; on fuit Paphos et ses bois toujours verts:
Déjà Rhodes paroît sortant du sein des mers;
Plus loin, c'est Cydonie et sa fertile plage :
Avec un ris malin l'Amour voit ce rivage
Où tout rappelle encor ses triomphes vengeurs:
Là, de Pasiphaé les fatales ardeurs
Gravent sur des débris leur souvenir profane;
Ce rocher fut témoin du départ d'Ariane;
Il vit l'ingrat Thésée infidèle à ses feux,
Et Phèdre méditant ses perfides adieux.

O vents, éloignez-vous; laissez régner Zéphyre!
De Vénus, de son fils, voilà l'aimable empire;
A la reine du Nil Cythère offre ses ports.
Antoine, en soupirant, l'éloigne de ces bords:
Légèrement poussé par un souffle propice
Il a franchi Zacynthe, et ces rochers d'Ulysse
Qui seroient oubliés au vaste sein des flots,
Sans le charme des vers et le nom d'un héros.[11]
Le sort oppose enfin, sous les murs d'Ambracie,
Les vaisseaux de l'Europe aux flottes de l'Asie;
Et du roc d'Actium s'élançant sur les mers,
La victoire, en un jour, va donner l'univers.
J'entends l'affreux signal: la trompette éclatante
Retentissant au loin sur l'onde turbulente
Irrite le courage et règle son effort:
Le dard siffle, fend l'air, et tombe avec la mort.
Sur deux rangs opposés les deux flottes rangées
Rompent au même instant leurs files prolongées;
La rame à coups pressés fait bouillonner les eaux;
Déjà des nœuds de fer enchaînent les vaisseaux;[12]
Et de tous les côtés ces images sacrées,
Comme les dieux de Rome autrefois révérées,

Les aigles, les faisceaux, terreur des nations,
Contre Rome en délire arment ses légions :
Chaque parti la frappe; et leurs pertes communes
Du monde subjugué vengent les infortunes.
O champs de Thessalie! ô combats inhumains!
Deux fois vous avez vu ces farouches Romains,
Dans vos sillons déserts, privés de sépulture,
Des vautours de l'Hémus devenir la pâture;
Mais la haine survit à ces revers fameux;
Leurs mânes frémissans poursuivent leurs neveux;
Le même esprit les guide, et ces ombres fatales
Sur la mer d'Actium vont retrouver Pharsales.
Là, Rome en triomphant anéantit ses lois;
Sa triste liberté périt par ses exploits.
Sur un vaisseau brisé la victoire arrêtée
Balance sur les flots son aile ensanglantée,
Repousse au loin la gloire, et n'offre aux combattans
Que les lauriers du crime et le choix des tyrans.
Long-temps des deux rivaux la fortune incertaine
Suspendit tour à tour sa faveur et sa haine.
La Discorde, attachée à ses pas inégaux,
Des torches à la main, planoit sur les vaisseaux;

Poussés par sa fureur dans les partis contraires,
Des amis égarés, des citoyens, des frères,
L'un de l'autre chéris, l'un par l'autre blessés,
Intrépides, sanglans, à leur poste fixés,
D'un chef ambitieux déplorables victimes,
Fidèles à sa voix, étrangers à ses crimes,
Invoquoient leur pays, que déchiroient leurs mains,
Anéantissoient Rome, et mouroient en Romains.
Tout à coup Cléopâtre, au milieu du carnage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain son courage;
Ses vaisseaux, qu'un faux luxe avoit trop embellis,
Dans un choc inégal divisés, affoiblis,[13]
Rejetés loin des rangs sur la mer menaçante,
Entourés des débris de leur pompe impuissante,
Portent un long effroi dans ses sens égarés;
Elle croit voir les fers qui lui sont préparés,
Octave triomphant de sa beauté frivole,
Qui la traîne enchaînée au pied du Capitole,
Et lui fait expier, à la suite d'un char,
Les rapides plaisirs d'Antoine et de César:
C'en est fait: au vainqueur dérobant sa captive,
Elle abandonne aux vents sa voile fugitive;

Elle part : attachée à ce fragile appui,
La fortune d'Antoine est déjà loin de lui.
Le malheureux frémit ; sa tristesse profonde
Est son dernier hommage à l'empire du monde ;
Il cède à l'ascendant du sort injurieux ;
La grandeur des Césars disparoît à ses yeux ;
L'ambition s'éteint dans son ame brûlante ;
Il ne sent que l'amour, il ne voit qu'une amante ;
Il la rappelle encore, et, la suivant du cœur,
Avant d'être vaincu laisse Octave vainqueur. [14]
Le désordre, l'effroi, dans ce trouble funeste,
De sa flotte rompue ont affoibli le reste ;
Les brandons enflammés volent sur ses vaisseaux ;
Le vent siffle, le feu bouillonne sur les eaux.
Antoine en ce moment s'éloignant du rivage
Fuit ses amis trompés et trahit leur courage ;
Il fuit, il avilit sa cause et ses revers :
Poursuivi sur ces flots de sa honte couverts,
Il s'arrête, il s'indigne, et bientôt sa foiblesse
Rend ses bras désarmés aux fers d'une maîtresse ; [15]
Il serre avec fureur ces perfides liens.
Sa fuite enfin s'arrête aux bords égyptiens ;

Le Nil, du Tibre altier redoutant les offenses,
A ses maîtres vaincus ouvre ses bras immenses;
Il cache leurs débris dans ses humides flancs.[16]
Mais le vainqueur approche; implacables, sanglans,
Ses farouches soldats vont frapper ses victimes;
Tout périt; et le dieu, dans ses sombres abîmes,
Pleure sur le destin de ces fameux remparts
Où jadis Alexandre avoit fixé les arts,
Où son nom vit encore, où sa main fortunée
De l'Inde et de l'Europe accomplit l'hyménée,
Et pour l'antique Égypte unissant leurs trésors,
Lui soumit les deux mers qui grondent sur ses bords.[17]
Octave cependant, sous un vaste trophée,
Montrant aux nations la discorde étouffée,
Rend au Tibre soumis l'abondance et la paix;
Le monde entier jouit de ses vœux satisfaits.
Citoyen criminel, monarque heureux et juste,
Octave disparoît, et Rome adore Auguste.
Réunis à sa voix, les talens, les beaux arts,
Appuis ingénieux du trône des Césars,
En charmant les vainqueurs désarment la victoire.
Rome a changé de lois, elle change de gloire;

Son maître l'embellit, le goût dore ses fers :
Son commerce à son tour a conquis l'univers;[118]
Des fureurs de la guerre il venge l'industrie,
Et ses riches travaux raniment la patrie.
Ainsi quand les regards du père des saisons
Des chaînes de l'hiver délivrent nos sillons,
Des germes fécondés dans le sein de Cybèle
La nature reçoit une forme plus belle;
Déjà perce l'épi, jeune espoir de Cérès;
La verdure s'étend sur le front des forêts;
Le travail et l'amour, unissant leur empire,
Règnent par les besoins sur tout ce qui respire;
Dans les champs, dans les airs, tout reconnoît les dieux;
Tandis que du printemps l'oiseau mélodieux,
Confiant à la nuit le sort de Philomèle,
Charme nos souvenirs par sa plainte fidèle.
Ah! le ciel devoit-il aux destins du vainqueur
De Rome consolée attacher le bonheur?
Tel fut jadis uni, par un lien bizarre,
Au cheveu de Nisus le salut de Mégare,
Que trahit de Scylla le parricide amour.
Hélas! à peine Auguste a vu son dernier jour,

Sa mort à l'univers dont il tarit les larmes
Ouvre un long avenir de malheurs et d'alarmes.
Appuis du Capitole, arbitres des humains,
A quels monstres, grands dieux, livrez-vous les Romains?
Claude, Caligula, le farouche Tibère,
Néron fumant encor du meurtre de sa mère,[19]
Tous ces tyrans de Rome et de l'humanité,
Que poursuit et punit leur immortalité,
Vont-ils éterniser leur puissance fatale,
Sous les traits de Commode et d'Héliogabale?
En vain, pour consoler les peuples abattus,
De Titus, de Trajan les sublimes vertus,
Et des deux Antonins la sagesse profonde,
D'un jour pur et rapide ont éclairé le monde.
Sous ces règnes heureux, l'art des navigateurs
D'un siècle de combats expioit les fureurs.
Aux bornes de sa course, au rivage d'Ostie,
Gouvernant d'un regard la mer assujettie,
L'auguste dieu du Tibre, un trident à la main,
Dispensoit le bonheur à l'univers romain,
Tandis qu'à ses genoux Neptune tributaire
Apportoit les trésors et l'encens de la terre.

Pourquoi finissez-vous, jours si purs et si beaux?
Hélas! déja les arts éteignent leurs flambeaux;
Le Scythe, le Germain, le Sarmate sauvage,
Des fils de Romulus déchirent l'héritage;
De ces vainqueurs fameux tout le sang est tari.
Des brigands du Prétoire un obscur favori
Foule aux pieds sans remords le monde qu'il achète;
Un soldat le renverse; et dans Rome muette,
Ceint du bandeau des rois, aux dieux mêmes pareil,
Un pâtre de Syrmie est le fils du Soleil.[20]
Percé de coups lui-même il finit sa carrière;
Ses lâches successeurs sortent de la poussière;
Sur le trône avili leur bassesse les suit;
Les arts sont étouffés, le commerce s'enfuit;
Tout languit, tout s'éteint, et Rome sans courage
Sous des tyrans sans nom s'endort dans l'esclavage.
Il falloit qu'un soldat, du sort heureux enfant,
Changeât pour l'affermir l'empire chancelant.
Constantin, à régner condamné par sa gloire,
Aux rives d'Albion retenoit la victoire,
Loin de Rome avilie observant les Romains.[21]
Souvent au bord des mers, des aquilons mutins

D'un œil triste et pensif contemplant la furie,
Il croyoit voir encor les maux de sa patrie ;
Il comparoit l'empire et ses destins mouvans
Aux flots tumultueux que soulèvent les vents :
Soudain, du ciel qui tonne abaissant les nuages,
Un ministre du dieu qui commande aux orages,
L'ange à qui son pouvoir a confié les mers,
Aux yeux de Constantin s'arrête dans les airs.
De ses traits inconnus la majesté divine
Révèle avec éclat sa céleste origine ;
Son regard a calmé l'aquilon et les flots,
Et sa puissante voix fait entendre ces mots :
« J'ai lu depuis long-temps dans ton ame incertaine,
» Guerrier ; tu couvriras de la pourpre romaine
» Tes armes, qui d'un père ont affermi les droits.
» Mais connois tes destins et les devoirs des rois :
» Rome sert à genoux des tyrans que tu braves ;
» Vides de citoyens, ses murs sont pleins d'esclaves ;
» Le respect de son nom s'éteint dans tous les cœurs ;
» Elle a perdu ses lois, ses vertus et ses mœurs.
» Où sont ses pavillons ? De l'onde Adriatique
» Jusqu'aux bords inconnus que baigne l'Atlantique,

» Sur l'Océan désert je cherche ses vaisseaux:
» Son fleuve abandonné se perd sous des roseaux.
» Laisse au Tibre endormi sur son urne tranquille
» Le privilège obscur de nourrir une ville;
» A l'univers entier Constantin doit ses soins.
» Du monde qui l'attend médite les besoins:
» C'est peu de triompher du couchant à l'aurore,
» Ose les réunir. Aux rives du Bosphore,
» La nature a marqué dans ses vastes desseins
» La place où doit régner le maître des humains; (22)
» Byzance dans ses ports, sans déchaîner la guerre,
» Peut t'offrir les tributs des trois parts de la terre:
» Va, nouveau fondateur de ces nobles remparts,
» Fixer dans l'Orient le trône des Césars;
» Et, second Romulus, admiré d'âge en âge,
» Que ton nom glorieux s'attache à ton ouvrage. »

Il dit: soudain pressé d'une plus vive ardeur,
De ses destins futurs respirant la grandeur,
Constantin s'abandonne à son heureux génie.
Il traverse en vainqueur les forêts d'Hercynie:
Couronné par les vœux du peuple et des soldats,
Rome s'efforce en vain de retenir ses pas,

Il s'éloigne. Fidèle à la voix des oracles,
Le ciel en sa faveur prodigue les miracles ;
La vérité le suit, et ses nobles travaux
Triomphent de l'erreur comme de ses rivaux.
A son culte idolâtre il arrache l'empire : (23)
En vain de ses décrets la volupté soupire,
Et le faux zèle affecte un front audacieux ;
De l'Olympe muet il a banni les dieux ;
Ses vaisseaux sans Neptune ont asservi les ondes ;
Le Nord ne vomit plus ces hordes vagabondes
Qui noyoient dans le sang l'empire déchiré,
Et sous un roi chrétien le monde a respiré.
Mais les princes obscurs, héritiers de son trône,
Esclaves accablés du poids de sa couronne,
Laissent encor flétrir l'éclat du nom romain.
Les Hérules, les Goths, le Vandale inhumain,
Ramenant les combats et semant les ruines,
De leurs cris redoublés frappent les sept collines.
Rome frémit d'effroi ; dans ces sanglans revers,
L'Italie à genoux reçoit de nouveaux fers.
L'ignorance, à la fin, sort des bras de la guerre ;
Elle détruit les arts, elle accable la terre :

Au sable usurpateur elle livre les ports ;[24]
Les vaisseaux repoussés se brisent sur les bords:
Sans commerce et sans lois, sous des tyrans avares,
La maîtresse du monde est en proie aux barbares;
A ces peuples grossiers dont les faits éclatans
N'ont pas même occupé la mémoire du temps;
Qui domtoient l'univers sans connoître la gloire;
Et qui, sur des débris promenant la victoire,
Du Capitole altier conquérans méprisés,
N'ont pu graver leur nom sur ses remparts brisés.
Le soc cultivateur et la rame légère
Restoient à l'Italie, et bornoient sa misère.
Le soc des Fabius, dans les champs des Romains,
S'enfonçoit à regret sous de serviles mains:
La rame, sur ces bords où régnoit l'épouvante,
Apportoit les moissons de l'Afrique brûlante;
Et des arts étouffés les premiers, les plus grands,
Servoient encor la terre et trompoient ses tyrans.
Un jour pur brilloit-il au milieu des orages,
Ils venoient de la guerre effacer les outrages;
Sur les dards entassés, au milieu des débris,
Ils sourioient encore aux mortels attendris;

Ils aidoient la nature, et d'une main féconde
Semoient de quelques fleurs les ruines du monde.
Ainsi quand l'aquilon dans nos riches climats
Sur son aile orageuse apporte les frimas,
Et des bois dépouillés que son souffle ravage
En tourbillons poudreux disperse le feuillage,
L'arbre seul de Minerve, aux rameaux pâlissans,
Console nos regards, nous livre ses présens,
Et bravant des hivers la précoce froidure
Éclaircit un moment le deuil de la nature.
Tels, aux jours du malheur et sous le poids des fers,
Les doux bienfaits des champs, l'heureux tribut des mers,
Soutenoient des Romains l'existence avilie,
Et dans ses longs revers consoloient l'Italie.
Les destins ennemis, épuisant leur courroux,
Lui ravirent des biens si féconds et si doux.
D'un ciel noir et brûlant les voûtes s'entr'ouvrirent;
Les nuages épais en torrens se fondirent;
Et des ruisseaux fangeux, dans la plaine arrêtés,
Flétrirent tout à coup les germes infectés.
Le grain meurt en naissant sous son réseau fragile;
Une herbe parasite, abondamment stérile,

De la sève égarée épuise l'aliment ;
L'ivraie usurpatrice étouffe le froment ;
Et Cérès, balançant sa faucille divine,
Dans les sillons trompeurs moissonna la famine. (25
Bientôt, glacé d'effroi, le triste laboureur
Des vaisseaux nourriciers accuse la lenteur ;
Trahi dans ses travaux par la terre infidèle,
Il implore la mer, bien plus perfide qu'elle ;
Et cependant ses vœux, par la crainte dictés,
Conjurent vainement le faste des cités.
La stupide richesse, à sa perte acharnée,
Consume dans un jour les trésors d'une année ;
Et le luxe, énervé dans ses lâches plaisirs,
De l'infortune en pleurs dédaigne les soupirs :
Malheur à l'homme altier qu'irrite sa présence !
Pour elle dans le ciel naquit la bienfaisance ;
Divinité propice, au front toujours serein,
Qui soutient la foiblesse et lui cache sa main ;
Sa gloire est de servir, son art d'être ignorée :
Nil sacré ! c'est ainsi que ta nymphe adorée
Par des bienfaits constans mérite des autels,
Et dérobe sa source aux regards des mortels. (26

Chargés de ses trésors, et bravant les orages,
Déjà mille vaisseaux ont quitté ses rivages,
Des Romains consternés vainement attendus :
La Sicile y joignoit ses fertiles tributs.
La flotte avoit franchi ces bouches mugissantes
D'où, repoussant au loin les vagues menaçantes,
Les monstres de Scylla font pâlir le rocher ;
Du triste Palinure elle a vu le rocher.
Elle arrive : elle touche à la plage inégale
Où des premiers Césars la puissance fatale,
Au milieu des tombeaux, grave encor sur l'airain
Leurs traits défigurés, l'effroi du genre humain : (37)
L'ancre à peine en tombant a fait jaillir les ondes,
Les Hérules, cachés dans les grottes profondes
Qui dans ses longs détours suivent le flot amer,
Des torches à la main, s'élancent sur la mer.
Soudain sur les vaisseaux la flamme tourbillonne ;
Borée au loin mugit ; l'onde s'enfle, bouillonne ;
Les câbles sont rompus, les cordages brûlans ;
Et la flotte embrasée errante au gré des vents,
Qui vient périr au port de la ville affamée,
Engloutit son espoir dans des flots de fumée.

O spectacle d'horreur ! implacables destins!
Des rives de l'Averne au milieu des Romains
La mort s'élance aux cris de la famine avide, [28]
Et suit, la faux en main, son ministre homicide.
Le monstre ouvre ses yeux, pareils aux noirs flambeaux
Qui dans l'ombre des nuits veillent sur les tombeaux;
Il regarde : soudain, la nature est flétrie :
Ces rejetons naissans, l'espoir de la patrie,
Ces vieillards, épargnés par le fer du vainqueur,
Qui d'un trépas facile imploroient la faveur,
Expirent, confondus sous sa dent meurtrière;
Et le malheur commun ravit à leur poussière
De la tendre amitié les pleurs religieux;
Bientôt, de ces remparts où le Tibre orgueilleux
Apportoit le tribut des campagnes fécondes,
La mort impitoyable a volé sur les ondes :
Jusqu'aux bouches du fleuve elle suit en courroux
Les pâles fugitifs échappés à ses coups,
Arrête les vaisseaux dans leur course écumante,
Sèche sur l'aviron la main qui le tourmente,
Et roule dans les flots, l'un sur l'autre expirans,
Le vaincu, le vainqueur, l'esclave et les tyrans.

L'homme juste, du moins, frappé dans son asile,
S'endort dans le sommeil de la vertu tranquille :
Mais toi qui des plaisirs esclave impérieux
Défendois au malheur de pleurer à tes yeux,
Qui, sur l'or et les fleurs bravant les dieux propices,
Fatiguois la vertu du succès de tes vices;
Ton heure sonne enfin; tes Lares profanés,
Des dépouilles du monde autrefois couronnés,
Dont l'orgueil repoussoit la timide indigence,
N'arrêtent pas du ciel la tardive vengeance.
Elle approche. Déjà de ses cris inhumains
La famine remplit ton palais, tes jardins;
Tout fuit; tout t'abandonne, et, seul dans la nature,
La malédiction autour de toi murmure;
Et ta douleur en vain réclame un souvenir,
Dans le cœur des mortels tu n'as point d'avenir.
Toi qui de la pitié sens les douces alarmes,
A d'autres malheureux, Muse, garde tes larmes!
Suis plutôt cette mère à l'œil cave, égaré,
Qui presse dans ses bras son enfant expiré;
Ce jeune homme éperdu, dont l'haleine mourante
Se ranime et s'éteint sur le sein d'une amante.

O dieux, sur quels objets tombe votre courroux ?
L'inexorable faim les a réunis tous :
Déjà l'accent plaintif de la douleur qui veille
Cesse au milieu des nuits de frapper mon oreille ;
Rome dort au tombeau : plus d'espoir, plus de cris ;
Le silence et le deuil planent sur ses débris :
Le Tibre, descendu des monts de l'Étrurie,
Ne voit plus que des morts sur sa rive flétrie;
Il fuit épouvanté sous ses pâles roseaux ;
Les cadavres impurs font reculer ses eaux ;
Il s'arrête : il frémit ; et l'onde empoisonnée
Remonte en murmurant vers sa source étonnée.
Abandonnant enfin ces rivages déserts
Tous les fléaux unis parcourent l'univers ;
Sous les hordes du nord partout mugit la guerre :
Foulant aux pieds l'Europe, et ravageant la terre,
L'ignorance s'élève un trône audacieux ;
Uranie et Cérès révolent dans les cieux.
Bientôt le soc rouillé du laboureur timide
Coule en dards enflammés dans la forge homicide ;
La voile, transportée au milieu des sillons,
Des camps tumultueux blanchit les pavillons ;

L'aviron voyageur languit sur le rivage;
Et, courbé sous le joug du honteux esclavage
Dont frémit vainement l'univers indigné,
L'art des navigateurs, méconnu, dédaigné,
Attend qu'un jour plus doux, par sa chaleur féconde,
Vienne enfin ranimer le commerce et le monde.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

[1] PAGE 107, VERS 14.

Thulé les voit franchir sa ceinture de glace,
Reconnoître ses bords, domaine des hivers,
Et s'enrichir du sang des monstres de ses mers.

C'EST en effet dans les mers d'Islande (l'ancienne Thulé) que sont établies annuellement les plus grandes pêcheries de l'Europe. Les Danois ont formé quelques foibles colonies dans ces régions glaciales ; mais les Hollandais, les Anglais, les Prussiens, les Suédois, les pêcheurs de Hambourg, de Brêmen et de tout le Nord, qui chaque année vont en grand nombre dans ces parages, n'y ont aucun établissement permanent. La baleine fréquentoit il y a moins d'un siècle les côtes et les rades de l'Islande ; mais la guerre opiniâtre que lui livrent les pêcheurs l'a forcée de se retirer plus loin, sous les glaces éternelles du détroit de Da-

vis, du Groënland et du Spitzberg. (*Voyez les notes du sixième chant.*)

[2] PAGE 108, VERS 19.

L'art qui commande aux flots et le droit de la guerre
Vinrent donner un maître aux maîtres de la terre.

Il n'y a point d'évènement plus remarquable dans l'histoire ancienne, et qui ait eu plus d'influence sur les destinées du monde alors connu, que la bataille navale d'Actium ; elle décida du sort de l'univers. Dès ce moment les Romains reçurent le joug qu'ils avoient appesanti sur les autres nations, et leur orgueil n'eut d'autre consolation que celle de n'avoir pas connu de vainqueur étranger. Il est triste, mais il est nécessaire d'ajouter que l'usage qu'ils faisoient depuis long-temps de leur liberté politique ne permettoit pas de la regretter.

[3] PAGE 109, VERS 1.

Dans les poissons errans sous les ondes rebelles
Son œil observateur découvrit des modèles...

On trouve dans un ouvrage savant et trop peu connu, l'*Art de la Marine* par M. Romme, des conjectures ingénieuses sur les premières constructions navales, et sur les modèles qui dûrent être suivis.

L'auteur ne doute pas que la queue des poissons et leurs nageoires n'aient inspiré l'idée du gouvernail et des rames. Si nous connoissions mieux la forme que les anciens donnoient à leurs différens vaisseaux, il seroit curieux de suivre cette opinion dans ses développemens.

PAGE 109, VERS 11.

Attentive à presser leurs mouvemens vainqueurs,
Sur trois rangs inégaux elle assit les rameurs...

On s'étoit d'abord flatté que les peintures découvertes à Herculanum nous apprendroient comment on plaçoit les rameurs sur ces vaisseaux des Romains, qui portoient trois, cinq, sept, quelques-uns même quarante rangs de rames, suivant le témoignage presque inintelligible de leurs historiens. Mais cette espérance ne s'est point réalisée, et l'incertitude est encore à peu près la même. J'ai lu dans une *Description des antiquités de la ville de Nîmes*, par M. Maucomble, qu'on y a découvert en 1785, dans le jardin du gouverneur, un pavé en mosaïque, parfaitement conservé. Dans l'un des angles on voit le dessin d'une galère romaine avec son *rostrum* et ses rameurs; mais elle n'a qu'un seul rang de rames, et ne répand aucun jour sur la question qui divise depuis long-temps les an-

tiquaires, concernant la forme des trirèmes et des vaisseaux plus considérables.

[5] PAGE 109, VERS 19.

Soudain, joignant les bords, de pesans madriers
Formoient un pont tremblant sous les pas des guerriers...

Ceci est beaucoup plus facile à comprendre : nos abordages de vaisseaux peuvent en offrir l'image imparfaite. J'ai déjà parlé dans les notes du second chant de cette manière de combattre sur mer, qui différoit peu des combats de terre, et qui prouve que les Romains n'ont pas même soupçonné la tactique navale, imaginée par les peuples modernes. (*Voyez les pages* 89 *et* 90.)

[6] PAGE 110, VERS 5.

On voyoit des beaux arts le luxe ingénieux
Embellir les vaisseaux consacrés à ces jeux.

Ceux qui ont vu sur les canaux de la Hollande les barques dorées de quelques particuliers concevront aisément ce qu'un art plus délicat pourroit exécuter sur des vaisseaux de parade ou de pur agrément. Le *Bucentaure* de Venise étoit un modèle dans ce genre, et tout porte à croire que les anciens avoient poussé ce luxe beaucoup plus loin. Les Romains, dont les

plaisirs même ont si souvent un caractère gigantesque à nos yeux, creusoient des lacs immenses pour leurs naumachies, et présentoient au peuple de véritables combats de vaisseaux. Il y a aussi loin de ces spectacles magnifiques à nos joutes sur la Seine, que des birèmes de l'ancienne Rome à nos vaisseaux de cent canons.

7) PAGE 110, VERS 9.

La proue, en déguisant ses formes et son nom,
Offroit aux vents calmés l'image d'un triton...

Virgile, en décrivant au dixième livre de l'*Énéide* la forme des vaisseaux d'Énée et de ses alliés, a pris pour modèles les vaisseaux qui existoient de son temps; et ce passage fait très-bien connoître le luxe d'architecture employé dans les constructions navales au siècle d'Auguste. En voici la traduction de M. Delille :

Le héros, à leur tête, a volé sur les eaux.
Sa proue étale aux yeux les lions de Cybèle
En pompe sur son char conduisant l'immortelle;
Plus haut, l'Ida fixoit ses regards consolés,
L'Ida si doux aux yeux des Troyens exilés!
. . . . . .

Massique suit de près Énée :

Sur l'airain menaçant
Sa proue offre aux regards un tigre rugissant...

. . . . . .

Le fier Abas y joint une brillante troupe:
Un Apollon d'or pur resplendit sur sa poupe...

. . . . . .

Plus loin c'est la galère de Cycnus:
Sur sa proue un centaure, effroi des mers profondes,
Suspend un lourd rocher qui menace les ondes;
Et, guidant en son cours trente légers vaisseaux,
D'une longue carène il sillonne les eaux.

. . . . . .

Auleste enfin s'avance; et ses cent matelots
Sous leurs cent avirons font bouillonner les flots.
Un vieux Triton le porte, et sa conque bruyante
Surmonte encor le bruit de la vague écumante:
La mer même s'effraie à ce terrible son.
Joignant des traits humains aux formes d'un poisson,
La moitié de son corps va se cacher dans l'onde,
Et sous ses larges flancs la mer blanchit et gronde.

ÉN., LIV. X.

On voit, par ce tableau, que les Romains varioient avec beaucoup d'art et de magnificence l'architecture de leurs vaisseaux. Mais ceux qui étoient destinés pour la guerre étaloient sans doute moins de pompe et d'ornemens; et le luxe de ces constructions élégantes ne devoit être déployé que sur les vaisseaux qui servoient dans les naumachies ou dans une navigation pacifique.

8) PAGE 110, VERS 18.

Tel on vit approcher des rives du Cydnus,
Balancé sur les flots qui blanchissoient à peine,
Le vaisseau qui du Nil portoit la souveraine.

Tous les historiens ont fait une description pompeuse de l'entrée triomphante de Cléopâtre dans le port de Tarse, à l'embouchure du Cydnus. « Son » vaisseau, dit Plutarque, étoit brillant d'or et orné » des plus belles peintures; les voiles étoient de » pourpre, les cordages d'or et de soie. Cléopâtre » étoit habillée comme on représentoit alors la déesse » Vénus, ses femmes représentoient les Nymphes et » les Grâces. La poupe et la proue étoient remplies des » plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançoit » dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de » mille instrumens de musique. Tout le peuple de » Tarse la prit pour la déesse, etc. etc. » (*Plut.*, *Vie d'Ant.*)

9) PAGE 111, VERS 20.

L'Amour vole aux combats; le monde est à ce prix.

J'ai cru pouvoir user ici des privilèges de la poésie pour rapprocher deux évènemens que l'histoire place à des époques différentes. C'est à Tarse qu'Antoine

vit Cléopâtre, et qu'il en devint éperdument amoureux; il la ramena en Égypte, et s'y livra sans pudeur comme sans mesure à l'excès de sa passion. Mais c'est long-temps après le triomphe maritime de Cléopâtre, qu'il partit avec elle pour aller livrer la bataille d'Actium.

[10] PAGE 112, VERS 7.

L'exemple a tout séduit; les vainqueurs de la terre
Mêlent, sur leurs vaisseaux, les plaisirs à la guerre...

Antoine et son armée prirent à la cour d'Alexandrie l'habitude de la mollesse et le goût effréné des jouissances de l'Orient. On peut voir, dans les notes suivantes, la peinture que fait Plutarque des vaisseaux que la reine d'Égypte conduisit à la bataille d'Actium. Antoine lui-même rougit de cette pompe inutile, qui contrastoit avec la sévérité de la discipline romaine, et qui préparoit le triomphe de son heureux adversaire.

[11] PAGE 113, VERS 6.

Et ces rochers d'Ulysse
Qui seroient oubliés au vaste sein des flots,
Sans le charme des vers et le nom d'un héros.

Les flottes réunies d'Antoine et de Cléopâtre, que je suppose ici parties des bords du Cydnus, devoient

effectivement, d'après la navigation lente et timide des anciens, suivre les côtes et reconnoître les lieux que j'indique. Elles découvroient en partant la pointe septentrionale de l'île de Chypre où l'on croit qu'étoit Paphos, ensuite Rhodes, la Crète, Cythère (aujourd'hui Cérigo), l'île de Zanthe (Zacynthe), et les rochers d'Ithaque; elles arrivoient enfin, par le golfe d'Ambracie, au promontoire d'Actium. Un homme célèbre par de beaux ouvrages et par de grands succès, à qui je lisois les premiers chants de ce poëme, parut regretter que dans ce morceau je n'eusse pas rendu la narration plus vive. Il me cita le voyage de l'Amour dans la *Henriade*, et ces vers si connus:

> Dans sa course rapide il découvre avec joie
> Le foible Ximoïs et les champs où fut Troie.

J'ose n'être pas de son avis sur ce point; j'aurois cru même commettre une faute, en donnant à la navigation lente, incertaine et pénible des flottes d'Antoine, la rapidité d'un voyage aérien. L'Amour, dans la *Henriade*, plane sur les objets et les embrasse d'un coup-d'œil; les navigateurs, au contraire, doivent les découvrir successivement, et souvent sont forcés de les reconnoître et de s'en approcher. Je crois donc, sans prétendre aux honneurs de la comparaison, que mon récit, comme celui de Voltaire, a le mouvement qui convient

à son caractère particulier. Mon respect pour le goût et l'opinion de M. Delille m'imposoit cette légère discussion, pour justifier la seule indocilité dont je sois coupable envers ses avis. Les premiers chants de mon poëme lui doivent d'ailleurs des changemens heureux dans l'ensemble et dans les détails; et peut-être n'auroit-il jamais vu le jour, si ses éloges et l'amitié qu'il daigna me témoigner ne m'avoient inspiré le courage dont j'avois besoin pour parvenir à les mériter. Dans une de ces conversations instructives dont le souvenir sera toujours cher à ma reconnoissance, cet homme célèbre m'engageoit à faire quelques suppressions (car en traitant le sujet de ce poëme il étoit bien plus difficile de se réduire que de s'étendre); j'y consentois avec peine : « Monsieur, s'écria M. Delille avec un en-» thousiasme vraiment poétique, je l'éprouve comme » vous : la poésie qui enfante, c'est Cybèle qui se cou-» ronne de fleurs et de fruits; la poésie qui retranche, » c'est Médée qui égorge ses enfans. »

[12] PAGE 113, VERS 20.

Déjà des nœuds de fer enchaînent les vaisseaux...

L'*abordage*, qui est une des manœuvres les plus dangereuses de la marine moderne, à cause de la grandeur de nos vaisseaux, étoit presque la seule ma-

nière de combattre des anciens. Leurs galères portoient au-devant de la proue une espèce de bec d'airain, qui s'enfonçoit dans les flancs de la galère ennemie, et l'on s'efforçoit ensuite de les retenir l'une contre l'autre avec des chaînes de fer. On se sert aujourd'hui des *grappins* pour exécuter une manœuvre à peu près semblable, mais devenue beaucoup plus difficile. Le beau tableau du combat de la *Bayonnaise* et de l'*Embuscade*, par M. Crépin, en donne une idée exacte.

[13]) PAGE 115, VERS 11.

Ses vaisseaux, qu'un faux luxe avoit trop embellis,
Dans un choc inégal divisés, affoiblis...

Il n'y a qu'à lire Plutarque, pour se convaincre de la vérité de tous ces détails. « Les vaisseaux égyptiens, » dit-il, étoient superbement parés comme pour une » pompe et pour une revue. Antoine les fit tous brû- » ler, excepté soixante, qui restèrent pour la garde » de Cléopâtre. Au contraire, les vaisseaux de César » n'étoient ni d'une hauteur ni d'une magnificence » égales pour l'ostentation et la pompe, mais légers, » propres à faire tous les mouvemens, très-bien fournis » de rameurs et de tout ce qui est nécessaire au com- » bat, etc. » (*Plut., Vie d'Ant.*)

[14] PAGE 116, VERS 10.

Avant d'être vaincu laisse Octave vainqueur.

Les détails de la bataille d'Actium sont tellement consacrés par l'histoire, que la poésie même, en s'efforçant de les peindre, a dû s'imposer la loi d'une fidélité rigoureuse. Ce départ d'Antoine, pendant que la victoire étoit encore incertaine, fut une circonstance aussi remarquable que décisive, qui est attestée par tous les historiens.

[15] PAGE 116, VERS 19.

Il s'arrête, il s'indigne; et bientôt sa foiblesse
Rend ses bras désarmés aux fers d'une maîtresse...

Ceci n'est pas moins conforme à la vérité historique. « Antoine, dit Plutarque, n'eut pas plutôt vu » la galère de Cléopâtre faire voile, qu'oubliant tout, » et s'oubliant lui-même, il monta sur une galère à » cinq rangs de rames, et suivit celle qui l'avoit déjà » ruiné, et qui alloit achever de le perdre. Cléopâtre, » reconnoissant son vaisseau de loin, éleva un signal » sur le sien. Antoine, qui s'étoit d'abord arrêté pour » repousser la poursuite d'un vaisseau ennemi, s'ap- » procha bientôt après, et fut reçu dans celui de Cléo-

» pâtre; mais sans voir cette princesse, sans vouloir » en être vu, il passa à la proue où il s'assit tout seul, » dans un profond silence, se cachant le visage avec » ses deux mains. Soit honte, soit colère, il vécut » seul et presque toujours à la même place, dans la » même attitude, jusqu'à son arrivée au cap Ténare... » Là, dit Plutarque avec sa naïveté connue, les femmes » de Cléopâtre les firent premièrement aboucher, en- » suite souper ensemble, etc. » (*Plut., Vie d'Ant.*)

[16] PAGE 117, VERS 1.

Le Nil, du Tibre altier redoutant les offenses,
A ses maîtres vaincus ouvre ses bras immenses;
Il cache leurs débris dans ses humides flancs...

Le lecteur reconnoîtra sans peine, dans ces vers, une imitation de ce beau passage du huitième livre de l'*Énéide*, où Virgile a peint la bataille d'Actium sur le bouclier d'Énée:

Contrà autem magno mærentem corpore Nilum,
Pandentemque sinus, et totâ veste vocantem
Cæruleum in gremium latebrosaque flumina victos.

Fier de ses sept canaux le Nil est devant elle;
Lui-même, des vaincus appelant les débris,
De sa robe azurée ouvre les larges plis,

Ouvre son vaste sein et ses immenses ondes,
Et cache leurs malheurs dans ses grottes profondes.

(*Trad. de M. Delille.*)

Cette image est la seule que j'aie cru pouvoir emprunter de Virgile, dans cette occasion; ce qui n'empêchera pas sans doute un critique bienveillant de retrouver mes vers sur la bataille d'Actium dans l'*Énéïde*, comme il a retrouvé ma description de la Hollande dans les fragmens de la *Pétréïde* de M. Thomas. Je n'ai pas besoin d'observer au lecteur instruit qu'en rappelant les grands souvenirs de la marine des anciens il eût été aussi bizarre d'omettre la bataille d'Actium, parce que Virgile a fait cinquante vers admirables sur le même sujet, que d'oublier la Hollande, en parlant des prodiges de la navigation chez les modernes, sous prétexte qu'il existoit des fragmens d'un poëme sur les voyages de Pierre-le-Grand, où l'on trouve aussi des vers sur le commerce et sur la construction des vaisseaux.

(7) PAGE 117, VERS 12.

Et pour l'antique Égypte unissant leurs trésors,
Lui soumit les deux mers qui grondent sur ses bords.

Ces vers, et quelques-uns de ceux qui précèdent, ont déjà paru dans un fragment sur l'Égypte, qui

appartenoit au premier chant de ce poëme; des évènemens connus m'ont forcé d'y faire des changemens dont j'ai rendu compte à la page 41 de ce vol. J'ai transporté ici les vers qui rappeloient les travaux et les bienfaits d'Alexandre dans l'ancienne Égypte, après avoir perdu l'espérance de les voir renouvelés par le génie d'un grand homme qui a tant de traits de ressemblance avec le plus éclairé des conquérans.

[18] PAGE 118, VERS 2.

Son commerce, à son tour, a conquis l'univers...

La république romaine, qui, dans la rudesse et la simplicité de ses mœurs, abandonnoit le commerce aux esclaves, eut une marine et n'eut point de navigation; c'est une espèce de phénomène que la Russie moderne a reproduit par des causes différentes. Mais sous les empereurs, Rome, maîtresse de la terre, et n'ayant plus de rivaux sur la mer depuis la ruine de Carthage, fit nécessairement un commerce très-étendu. Celui des consommations devoit être immense, si l'on croit, d'après le témoignage des historiens, aux profusions inouies de ses princes et de ses plus riches citoyens. Toutes les parties connues de l'ancien hémisphère envoyoient à la capitale du monde les productions de leur sol et de leur industrie, ce qui donnoit une activité constante à la na-

vigation, depuis le Bosphore-Cimmérien jusqu'aux Iles Britanniques. C'est la seule époque où le commerce ait pu fleurir dans cette ville célèbre; elle dura depuis l'élévation des Césars jusqu'à la translation de l'empire à Byzance par Constantin.

[19] PAGE 119, VERS 6.

Néron, fumant encor du meurtre de sa mère...

Ce fragment sur la décadence de Rome a été imprimé dans la *Décade philosophique*, il y a plusieurs années; j'ai cru devoir y faire des changemens et supprimer quelques vers. Après Néron, j'avois désigné par ceux-ci Othon et Vitellius :

Othon, foible jouet de Poppée et du sort,
Flétri par une vie indigne de sa mort;
Vitellius enfin, dans sa lâche insolence,
Sur un cadavre infect respirant la vengeance, etc.

Il m'a paru que ces vers, étrangers à mon sujet, ralentissoient trop la marche de la narration.

[20] PAGE 120, VERS 9.

Ceint du bandeau des rois, aux dieux mêmes pareil,
Un pâtre de Syrmie est le fils du Soleil.

Aurélien, le vainqueur de Zénobie et le conqué-

rant de Palmyre, étoit fils d'un paysan, les autres disent d'un berger des environs de Syrmium, capitale de l'Illyrie. Il fut le premier empereur qui ceignit un diadème et qui se montra dans Rome avec le faste des monarques asiatiques. Pour faire oublier son origine, que ses belles actions et ses grandes conquêtes relevoient assez, il affectoit de répandre une fable absurde, et ses émissaires secrets publioient dans Rome qu'il étoit fils du Soleil; il bâtit un temple superbe à son prétendu père, sur le mont Quirinal, et voulut en être lui-même le pontife. Il fut assassiné dans la Thrace après un règne assez long, qui l'a placé dans l'histoire parmi les conquérans heureux, plutôt que parmi les grands princes, mais qui n'en forme pas moins l'époque la plus brillante du bas-empire, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Constantin.

[21] PAGE 120, VERS 19.

Constantin, à régner condamné par sa gloire,
Aux rives d'Albion retenoit la victoire,
Loin de Rome avilie observant les Romains.

Constance Chlore, père du grand Constantin, avoit été associé à l'empire par Dioclétien : mais après l'abdication de cet empereur et celle de Maximien, le jeune prince, loin d'approcher du trône, fut

persécuté par Galère qui s'en étoit emparé. Il se retira d'abord en Asie, ensuite dans les Gaules et en Angleterre, où des succès militaires lui firent une grande réputation. Il en partit pour aller combattre Maximin et Maxence, et remporta sur ces deux tyrans la fameuse victoire qui lui assura l'empire. L'histoire attache à ce grand évènement des circonstances miraculeuses, que la philosophie de notre siècle n'adopteroit pas sans discussion, mais dont la poésie a certainement le droit de s'emparer. D'ailleurs les hommes qui, dans des siècles de décadence apparoissent tout à coup comme pour changer la face des empires et les régénérer, ont dans leur destinée quelque chose de merveilleux qui atteste une providence conservatrice, et qui condamne au silence l'incrédulité.

[22]) PAGE 122, VERS 8.

» Aux rives du Bosphore,
» La nature a marqué dans ses vastes desseins
» La place où doit régner le maître des humains... »

Sous quelque point de vue politique que l'on considère l'établissement du siège de l'empire à Byzance, il est certain que cette ville, placée aux confins de l'Europe et de l'Asie, sur deux mers qui baignoient

les plus riches provinces, et qui réunissoient leurs productions dans le plus beau port du monde connu, étoit bien plus heureusement située que Rome pour être la capitale de l'univers. On trouve dans le *Bélisaire* de Marmontel des observations très-fines et souvent très-profondes concernant la malheureuse influence que la translation de l'empire eut sur l'esprit public, les mœurs, le caractère et la destinée du peuple romain. Mais en ne comparant que la situation des deux villes, certainement l'intérêt du commerce et de la navigation ne permettoit pas à Constantin d'hésiter sur le choix. Dix siècles de révolutions, et, ce qui est encore plus destructeur, trois cents ans de la domination des Turcs, n'empêchent pas que, par le seul avantage de sa position, Constantinople ne soit encore aujourd'hui le centre d'un commerce immense, et ne renferme près d'un million d'habitans.

[23]) PAGE 123, VERS 3.

La vérité le suit, et ses nobles travaux
Triomphent de l'erreur comme de ses rivaux.
A son culte idolâtre il arrache l'empire...

On a beaucoup raisonné sur la conversion de Constantin et sur son attachement au christianisme : l'église en a fait un saint, et l'on sait trop où Voltaire a jugé convenable de le placer. Le témoignage de Gibbon,

dont l'impartialité n'est pas suspecte à la philosophie, et dont l'érudition mérite une confiance universelle, me paroît digne d'être cité. « Les philosophes de ce » siècle, dit-il, n'hésiteront pas à prononcer que les » desseins ambitieux de Constantin le guidèrent seuls » dans le choix d'une religion, et que, selon l'expres- » sion d'un poëte profane, il fit servir les autels de » marchepied au trône de l'empire (1). Ce jugement » hardi et absolu n'est pas justifié par la connoissance » que nous avons du cœur humain, du caractère de » Constantin et de la foi chrétienne. Dans les temps » de ferveur religieuse, on observe communément » que les plus habiles politiques éprouvent une partie » de l'enthousiasme qu'ils tâchent d'inspirer. Cons- » tantin aimoit à se croire envoyé du ciel pour régner » sur la terre. Cette idée flattoit sa vanité. Le succès » de ses armes avoit justifié son titre divin, et ce titre » étoit fondé sur la vérité de la révélation chré- » tienne. Comme on voit souvent germer la vertu au » milieu des applaudissemens précoces qui l'ont fait » naître; de même la piété apparente de Constantin, » en supposant qu'elle ne fût d'abord qu'apparente,

(1) Les saints autels n'étoient à ses regards
Qu'un marchepied du trône des Césars.
VOLT.

» peut avoir pris de profondes racines dans son cœur,
» et s'être changée en une dévotion fervente et sin-
» cère. Les évêques et les prédicateurs de la secte
» nouvelle, dont les mœurs et le costume sembloient
» peu propres à l'ornement d'une cour, étoient admis
» à la table de l'empereur : sans cesse avec leur sou-
» verain, dont ils avoient évalué la pénétration, ces
» habiles maîtres de controverse pouvoient guetter
» l'instant favorable, et employer à la persuasion des
» argumens convenables à son caractère et propor-
» tionnés à son intelligence.... Il n'est point du tout
» incroyable qu'un soldat ignorant ait adopté une
» opinion fondée sur les preuves qui, dans un siècle
» plus éclairé, ont satisfait et subjugué la raison d'un
» Grotius, d'un Locke et d'un Pascal. » (*Hist. de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon.)

24) PAGE 124, VERS 1.

Au sable usurpateur elle livre les ports...

Tous les ports du Latium étoient factices : dans les siècles florissans de l'empire, les princes les plus éclairés les avoient fait creuser à main d'hommes, et Trajan surtout les agrandit et les orna de monumens dignes de son règne. Les ravages des barbares détruisirent les bienfaits d'un gouvernement sage, et

ruinèrent ces derniers asiles du commerce et des arts. Le temps et la mer ont achevé l'ouvrage des Hérules et des Vandales : depuis Gaëte jusqu'à Livourne, tous les anciens ports de l'état romain, excepté Civita-Vecchia, sont comblés par le sable. Ostie, Porto, Antium, Misène, ne sont plus que des villages fiévreux; et la côte de la mer Adriatique offre le même tableau. On n'y trouve que le port d'Ancône, rétabli dans le dernier siècle, qui puisse recevoir des vaisseaux d'une grandeur médiocre.

25) PAGE 126, VERS 3.

Et Cérès, balançant sa faucille divine,
Dans ces sillons trompeurs moissonna la famine...

La fin de ce troisième chant a paru dans le *Mercure de France*, au mois de brumaire an 9. M. de Laharpe, après l'avoir lu, ne dédaigna point de prodiguer à l'auteur les éloges les plus encourageans; et, pour constater davantage le succès de ces vers, un satirique de profession voulut bien les trouver ridicules. Il motiva son arrêt sur une faute d'impression (sillons *menteurs*, au lieu de *trompeurs*), et probablement cela lui suffit pour juger le reste. L'expression hardie de *moissonner la famine* est littéralement traduite d'Isaïe, et Roucher s'en est servi avant moi.

[26] PAGE 126, VERS 20.

Nil sacré! c'est ainsi que ta nymphe adorée
Par des bienfaits constans mérite des autels,
Et dérobe sa source aux regards des mortels.

Les sources du Nil ont occupé, pendant trois mille ans, les vaines recherches des géographes et l'imagination des savans. On a cru même que le Niger, ou le Sénégal, n'étoit qu'une branche du fleuve de l'Égypte. D'autres ont confondu sa source avec celle de la rivière de Gambie. Ce n'est que depuis quelques années que nous avons acquis des lumières sur l'intérieur du continent africain, plus inconnu peut-être parmi nous que les parties les plus désertes du Nouveau-Monde. Une société s'est formée en Angleterre pour encourager les découvertes en Afrique; et parmi les hommes illustres qui la composent on distingue le voyageur infatigable qui, le premier, a pénétré jusqu'aux sources du Nil. On peut voir dans sa relation, que j'ai déjà citée plusieurs fois dans les notes de ce poëme (*Voyage du chevalier Bruce en Abyssinie et aux sources du Nil*), combien de courage, de travaux et de bonheur exigeoit le succès d'une pareille entreprise. J'ignore si ces immenses navigations autour du globe, qui sont, pour ainsi dire, le résultat de toutes les connoissances humaines et l'orgueil des arts

de l'Europe, sont comparables, pour le mérite de la difficulté vaincue, à cet effort prodigieux d'un seul homme, errant au milieu des sauvages de l'Abyssinie, et n'ayant, pour toutes ressources que l'inflexible fermeté de son caractère et la supériorité de son intelligence.

[27] PAGE 127, VERS 9.

Elle touche à la plage inégale
Où des premiers Césars la puissance fatale,
Au milieu des tombeaux, grave encor sur l'airain
Leurs traits défigurés, l'effroi du genre humain...

C'est sur la côte de Bayes que fut incendiée cette flotte si désirée, qui portoit la nourriture de la moitié de l'Italie. Ce délicieux rivage étoit le séjour favori des voluptueux de Rome, et l'on y retrouve chaque jour des statues, des tombeaux, des médailles, des bronzes, qui attestent la préférence que lui donnoient les premiers empereurs. On ne voit point Caprée sans frémir au nom de Tibère, et la plage voisine rappelle ce fameux vaisseau construit par les ordres de Néron pour engloutir sa mère.

[28] PAGE 128, VERS 2.

Des rives de l'Averne au milieu des Romains,
La mort s'élance aux cris de la famine avide...

La famine qui désola Rome, au quatrième siècle

de l'ère chrétienne, est une des époques les plus malheureusement célèbres de l'histoire du bas-empire. Zozime et tous les auteurs contemporains la rapportent avec des détails qui font frémir. La récolte des grains avoit manqué dans toute l'Italie. On attendoit, pour y suppléer, les vaisseaux d'Égypte, réunis à ceux de la Sicile, et l'on oublioit ce mot prophétique d'un ancien : « On va labourer des terres inconnues, et » l'on abandonne aux hasards de la mer la subsistance » du peuple romain. » A peine la flotte arrivoit-elle sur la côte de Naples, qu'elle y fut incendiée par les Hérules, nation barbare, qui, sous Odoacre, s'étoit emparée de ces provinces. Ce désastre acheva la ruine de Rome, la décadence des arts, et la dépopulation de l'Italie. Depuis ce moment, il ne faut plus chercher dans l'Europe occidentale les traces du commerce et de la navigation : tout fut anéanti jusqu'aux siècles des croisades, où les Pisans, les Génois et les Vénitiens rétablirent une marine commerçante et militaire, qui fut à la fois l'instrument et le gage de leur élévation. Ainsi, la description de cette famine mémorable terminoit naturellement les trois chants de ce poëme, qui sont consacrés à la marine des anciens.

ARGUMENT

DU CHANT QUATRIÈME.

RÉVOLUTIONS *de l'empire d'Orient. Barbarie générale des nations. Élévation des Vénitiens, des Génois et des Pisans, pendant les croisades. Foibles progrès de la navigation. Découverte de la boussole. Renaissance des arts. Invention de l'imprimerie, des cartes marines, et de la poudre à canon. Essor prodigieux que prennent les entreprises maritimes. Premier voyage de Christophe Colomb; il aborde à l'île d'Haïti, aujourd'hui Saint-Domingue. Nouvelle nature, hommes nouveaux. Alvar et Ozama. Second voyage de Colomb. Variations de la boussole. Calmes, chaleurs excessives. Découverte du continent méridional. Cruelle tyrannie des Espagnols. Las-Casas passe les mers, et vient plaider devant Charles-Quint la cause des peuples du Nouveau-Monde.*

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

Arbitre des travaux et du sort des humains,
Toi dont le cours fatal compose nos destins,
Et qui, roulant sans cesse au milieu des orages,
Engloutis chaque jour dans l'océan des âges
Et nos frêles grandeurs et nos vœux impuissans;
Toi que la fable a peint dévorant tes enfans,
Et peuplant l'univers de dieux et de prodiges;
O Temps! être inconnu! dans ces sombres vestiges,
Dans ces débris noircis par la flamme et le deuil,
Où Rome, qui n'est plus, garde encor son orgueil,
Et d'un sceptre nouveau frappe les sept collines;
Mes regards attachés sur ces nobles ruines
Reconnoissent en vain la trace de tes pas;
Je te vois, je te sens, et ne te conçois pas.

O Saturne! ô Destin! divinité muette!
Quelle est de ton pouvoir la limite secrète ?
O combien de débris ont semé ton chemin!
Que de peuples puissans sont tombés sous ta main!
Trop heureux si ta voix, consacrant leur mémoire,
Daigne encor séparer, par un instant de gloire,
De ces mortels si vains la tombe et le berceau!
Les empires, les arts et leur divin flambeau,
Météores d'un jour sur ce globe d'argile,
S'éclipsent, dépouillés de leur éclat fragile:
Tout périt, tout s'éteint, tout reconnoît ta loi...
Que dis-je! tout périt, — tout s'anime par toi.
A ton ordre éternel la nature asservie
Trouve au sein de la mort les germes de la vie:
L'homme, comme les fleurs, les bois, l'onde, les fruits,
Par ton souffle fécond sans cesse reproduits,
Reparoît tour à tour sous des formes nouvelles;
Le feu de Prométhée est caché sous tes ailes;
Et lorsque par lui seul tout semble consumé,
Il épure et nourrit tout le monde animé:
Sur le monde moral ta suprême influence
Par de nouveaux bienfaits signale sa puissance.

L'ignorance à ta voix désarme sa fureur;
Tu guides la raison, tu détrônes l'erreur:
Dans ses lâches projets trompant la calomnie,
Aux yeux de l'univers tu venges le génie.
La vérité t'implore et marche sur tes pas;
Tu fais sortir le jour de la nuit du trépas.
En vain sur les tombeaux d'Auguste et d'Alexandre
Tous les arts s'éteignoient; tu conservois leur cendre,
Tu préparois déjà des siècles plus brillans,
Et celui de Léon fermentoit dans tes flancs. (1)
Viens: cet âge fameux va luire sur la terre.
Sous un culte étranger, dans les feux de la guerre,
Byzance a vu périr son trône et ses autels. (2)
Au nom d'un dieu vainqueur, de féroces mortels
Du croissant sur ses murs ont planté la bannière,
Et l'aigle des Césars rampe dans la poussière:
La Grèce est enchaînée à leurs pieds triomphans.
Veuve de son génie, elle voit ses enfans
Sur leur tombe muette oublier leurs ancêtres;
Le Pirée avili ne connoît plus ses maîtres.
Là, des Scythes grossiers profanent les remparts
Où Neptune et Minerve enfantèrent les arts.

Ici, de Romulus la ville infortunée
Des Vandales, des Goths, conquête abandonnée,
Goûte enfin des tombeaux le repos effrayant : (3
Plus loin, le fanatisme asservit l'Orient :
Un Arabe stupide ose réduire en cendre
Les murs qu'enorgueillit le grand nom d'Alexandre ;
Avec ces murs sacrés périssent à la fois
Les archives du temps, du génie et des lois ; (4
La flamme a tout détruit ; et dix siècles funèbres,
Sur le globe ébranlé roulant dans les ténèbres,
Semblent d'un poids immense étouffer à jamais
Le bonheur, les talens, l'industrie et la paix.
Ce fut alors qu'errante aux bords de l'Italie,
Sans culte, sans autels, sur la terre avilie,
Pour dérober sa gloire à l'outrage des fers,
La fière liberté s'exila sur les mers.
Neptune arma ses mains d'une rame pesante ;
Elle fendit les flots ; et Venise naissante
Recueillit avec elle, au sein de ses remparts,
Le naufrage sanglant du commerce et des arts.
Bientôt ce peuple obscur défia les tempêtes ;
Aux bords de l'Illyrie il chercha des conquêtes ;

La barque aux larges flancs se remplit de guerriers,
Le chaume des pêcheurs fut orné de lauriers,
Et des champs levantins les dépouilles fécondes
Pour enrichir ses murs traversèrent les ondes.
Rome, ne vante plus tes remparts glorieux, (5
Ni ces temples bâtis pour tes divins aïeux,
Dont la masse a vaincu le temps et la victoire:
Un prodige plus grand, plus digne de mémoire,
Aux yeux de l'univers que ton nom fit trembler,
S'élève pour l'instruire et pour le consoler;
Le commerce a domté la nature rebelle,
Il peuple des écueils déshérités par elle;
Venise les couronne, et dans ses heureux ports
L'Aurore et l'Occident confondent leurs trésors.
Entendez-vous mugir les vagues repoussées,
Tandis que s'élevant sur les ondes pressées
Les temples, les palais dominent les vaisseaux?
En vain les flots captifs sous ces nobles fardeaux
Murmurent indignés des lois qu'on leur impose;
Sur leurs gouffres mouvans une ville repose;
Et je crois voir Venise et ses murs orgueilleux
Sur l'abîme des mers suspendus par les dieux:

Du plus hardi des arts sa splendeur est l'ouvrage. (6
Voyez cet art vainqueur sur un autre rivage,
Des monts liguriens fécondant les rochers,
Dans le port des Génois réunir les nochers.
Aux rives de l'Arno voyez sa main puissante
Soutenir des Pisans la fortune naissante.
Bientôt il s'agrandit par un effort soudain;
Les champs de l'Idumée et les bords du Jourdain
Des drapeaux de l'Europe ont vu flotter la gloire;
L'art des navigateurs prépare la victoire,
Souvent il la décide, et sur les flots grondans
Il arrache l'empire au sceptre des soudans. (7
Cependant au milieu des mers hyperborées,
Descendu tout à coup de ces forêts sacrées
Où les hymnes du Barde enflammoient les héros,
Le chêne scandinave a sillonné les flots; (8
En navires grossiers, en galères profondes,
Ses dociles rameaux ont vogué sur les ondes.
Mais d'un art imparfait les calculs incertains,
S'arrêtant au soupçon de ces climats lointains
Que des flots inconnus cachoient à leur audace,
De l'Océan jaloux respectoient la menace;

Et lorsqu'à l'horizon le pilote égaré
Voyoit blanchir le jour par ses vœux imploré,
Si ses premiers rayons sur l'onde solitaire
Aux matelots tremblans ne montroient pas la terre,
L'effroi séditieux, prompt à les agiter,
Redemandoit les bords qu'on venoit de quitter ;
Et soudain le timon sur la plaine ondoyante
Ramenoit vers le port la proue impatiente,
Ou d'un rivage ami venoit chercher l'appui.
Les temps sont arrivés ; je t'invoque aujourd'hui,
Toi qui, des mers de l'Ourse affrontant les tempêtes,
Des arts et du génie agrandis les conquêtes ;
Qui guidas les nochers par un astre nouveau,
Et qui fis triompher un fragile vaisseau
Du géant immortel dont les mains meurtrières
Du pôle inaccessible ont fermé les barrières.
O nymphe qui, du sein de l'aimant conducteur,
Diriges le pilote errant sous l'équateur,
Permets que mes accens, consacrés à ta gloire,
Aux mortels étonnés révèlent ton histoire.
Dans les glaces du Nord, où loin de nos climats
L'Europe s'engloutit sous d'éternels frimas,

Où le vieux Océan et repousse et resserre
Deux continens rivaux qui partagent la terre,
Et sépare à jamais de ses flots suspendus
Ces mondes si long-temps l'un à l'autre inconnus,
Est un détroit fameux, où l'art et le courage
Impuissans et vaincus, sont forcés au naufrage :
Là, règnent les hivers et les vents orageux ;
Là, retenu six mois sur l'horizon neigeux,
Le dieu du jour, banni de ses douze demeures,
Sur son char enflammé ne conduit plus les heures ;
Et, six mois sur le pôle arrêtée à son tour,
La déesse des nuits tient le sceptre du jour;
Mais de son triple front la pâleur toujours sombre
Et ses rayons tremblans dans les masses de l'ombre
Colorent les frimas de sa morne splendeur.
Dans ce jour imparfait l'œil du navigateur
Cherche en vain du détroit les limites glacées :
Sous l'immense fardeau des neiges entassées,
La terre et l'océan, unis et confondus,
Se dérobent ensemble aux nochers éperdus ;
Et du trône des airs, quand l'Hercule céleste
Brisant ses traits de feu sur cette mer funeste,

De ses monts de cristal a pénétré les flancs;
Quand leur masse amollie à ses rayons brûlans,
S'écroulant à grand bruit sur les vagues grondantes,
Rouvre au loin du détroit les bouches mugissantes; (10)
Soudain, pour le fermer à nos hardis vaisseaux
Un énorme géant, dominateur des eaux,
Du haut de ces rochers qui flottent sur les ondes
Garde d'un bras de fer les confins des deux mondes.
La nature expirante y gémit sous ses lois,
Les orages fougueux s'y forment à sa voix,
Et les nymphes des mers, sous son joug homicide,
Ferment à la pitié leur oreille timide.
Une seule, jadis, aux accens du malheur
Vint du tyran du pôle affronter la fureur,
Viola son empire, et, trompant sa puissance,
Au dieu prêt à frapper déroba sa vengeance.
Vers le nord de l'Asie, et sous un ciel nouveau,
Les vents impétueux poursuivoient un vaisseau
Qui des bords du Cattay jusqu'aux astres de l'Ourse
Sur les flots soulevés précipitoit sa course;
Le pilote entraîné, sans guide, sans appui,
Dans ce gouffre inconnu qui s'ouvre devant lui,

De son art impuissant fatigue en vain l'audace ;
L'air mugit, la mer gronde, et la terre menace ;
La terre, dont les bords gardés par les hivers,
De mobiles rochers et de frimas couverts,
N'offrent dans tous les temps aux nautonniers avides
Que des ports orageux et des plages perfides.
Ces bords ont retenti du cri des matelots
Qui, repoussés au loin sur l'abîme des flots,
Entre le ciel qui tonne et la mer en furie,
Appellent vainement les dieux de leur patrie,
Ces rivages si doux, ces fortunés climats,
Et leurs foyers chéris qu'ils ne reverront pas.
Cris impuissans ! déjà, soulevant son empire,
Le géant formidable a touché le navire ;
Il s'entr'ouvre, il échappe aux matelots tremblans ;
Le flot tumultueux bouillonne dans ses flancs ;
Le timon s'est brisé sous la vague écumante,
Et sur les mâts rompus la voile frémissante
A la fureur des vents dispute ses lambeaux.
Tout à coup, ô prodige ! et de l'air et des eaux
Le tumulte est calmé par des mains invisibles ;
Un nuage étendu sur les ondes paisibles,

Entourant le vaisseau d'un voile officieux,
Cache, protège et suit son cours silencieux.
Au milieu du détroit, dans une nuit obscure,
Il glisse sur le flot qui retombe et murmure;
Sur ce gouffre écumant qu'il trembloit d'approcher,
Une jeune immortelle apparoît au nocher,
Et d'un timon plus sûr arme ses mains timides:
Telles, sortant jadis de leurs grottes humides,
Pour ces proscrits fameux, pères du peuple-roi,
Vers le camp des Troyens frappés d'un long effroi,
Les nymphes de la mer sur l'onde mutinée
Guidoient le fils d'Évandre et la flotte d'Énée. ("
Enfin, vainqueur des vents et d'un tyran jaloux,
Loin des climats glacés que garde son courroux,
Le vaisseau fugitif échappoit à sa vue;
Soudain, d'un cri terrible il déchire la nue;
Le navire paroît à ses yeux menaçans,
Et les vents déchaînés lui portent ces accens:
« Pilote audacieux! le destin qui t'entraîne,
» Pour la première fois triomphant de ma haine,
» T'ouvre ces bords sacrés soumis à mon pouvoir,
» Et que l'œil des mortels ne doit jamais revoir.

» Va jouir des faveurs qu'il vend à ton courage;
» Aux rives d'Amalfi, sauvé par un naufrage,
» Va de ta course impie épuiser le bonheur;
» J'attache à ton vaisseau l'arrêt de ma fureur.
» Je veux que l'art fatal dont il étend l'empire
» Des conquêtes partout enflamme le délire;
» Que deux mondes ouverts à ses vastes desseins
» Reçoivent ses présens teints du sang des humains:
» Et ne crois pas qu'un jour, chez les races futures,
» Du temps et de l'oubli repoussant les injures,
» Guide des nautoniers par des chemins nouveaux,
» Ton nom victorieux consacre tes travaux:
» Ton sort est de périr sans honneur et sans gloire,
» Et, loin de ces climats témoins de ta victoire,
» Dans un asile obscur à jamais retenu,
» De changer l'univers sans en être connu.
» Et toi qui, dirigeant sa voile audacieuse,
» Crois soumettre aux efforts d'une race odieuse
» Ces mers dont la colère obéit à ma voix,
» Tu n'échapperas point au prix que je te dois.
» Déjà, malgré le sort qui t'enchaîne à la vie,
» La lumière du jour à tes yeux est ravie;

» Vis au sein d'une pierre inconnue aux mortels,
» Divinité sans nom, sans forme et sans autels. »
Il dit, et tout à coup la nymphe fugitive,
Sous l'aimant qui l'enferme immobile et captive,
Disparoît aux regards des nochers éperdus;
L'œil cherche vainement les traits qu'elle a perdus;
Sous la pierre muette, une main vengeresse
D'un voile impénétrable a couvert la déesse.
Cependant l'aquilon, ministre du destin,
Dirigeant, malgré lui, le pilote incertain,
A rempli du vaisseau les voiles égarées.
Le pilote franchit ces mers hyperborées
Où règne la baleine, et dont l'ours dévorant
Dispute le rivage au Scandinave errant:
Vers des climats plus doux l'arrêt du sort l'appelle.
Déjà s'offre aux nochers, sur une mer nouvelle,
Du triple Géryon l'empire fabuleux. (12)
Enfin vers Parthénope, au pied du mont fameux
Où, trompant tout à coup la nature flétrie,
Les élémens rivaux confondent leur furie,
Où, des flancs du Vésuve élancé dans les airs,
Le bitume enflammé retombe sur les mers,

Et sillonne de feu le sol qui se déchire,
La vague bouillonnante emporte le navire,
Le brise ; et sur ces bords fixés par le destin
Roule l'aimant sacré qu'il portoit dans son sein.
Du vaisseau submergé le déplorable guide,
Échappé seul aux flots de ce gouffre homicide,
Courut dans Amalfi raconter son malheur,
Et révéla comment un dieu persécuteur,
De la nymphe captive étouffant le génie,
Dans une pierre obscure emprisonnoit sa vie.
On dit qu'un vieux pilote, à ces mots indiscrets,
De l'aimant méconnu soupçonna les secrets : (13
Sur les divers métaux éprouvant sa puissance,
Il découvrit du fer la prompte obéissance :
Unis et suspendus, bientôt leur mouvement
Frappa la Néréide ; et, depuis ce moment,
Par une injuste loi vainement opprimée,
La nymphe respirant sous la pierre animée,
Fidèle à son instinct guide encor les vaisseaux.
Mais à peine emporté sur l'abîme des eaux
Vers le sombre horizon le navire s'élance,
La foible aiguille inquiète, balance ;

Et toujours aux nochers, par des signes certains,
Montre l'astre du pôle et ses dieux inhumains.
A ce guide caché quand l'Europe séduite
De ses légers vaisseaux confia la conduite,
Déjà, de tous côtés, l'orgueil, l'ambition,
De l'or et du pouvoir l'ardente illusion,
Prodiguoient aux marins leurs promesses fécondes.
Cet âge étoit marqué pour agrandir les mondes :
Le moteur éternel qui dispense les jours
Des siècles d'ignorance avoit fini le cours ;
Aussitôt la nature, au sein de l'Ausonie,
D'un sommeil de mille ans réveilla le génie ;
Les talens et les arts naquirent à sa voix ;
Le marbre de Paros respira sous ses doigts ;
Apelles fut vaincu sur la toile fragile ;
Le Tasse ranima la lyre de Virgile ;
Et, d'un jour imprévu tout à coup éclairé,
Le commerce agrandi prit un vol assuré.
Mais au milieu des mers, sur les vagues rebelles,
C'étoit peu de s'ouvrir des routes infidèles ;
Il falloit qu'égaré dans ces nouveaux chemins
Le pilote en suivît les détours incertains ;

Que de ces vastes mers sillonnant la surface
Il apprit à la toile à conserver sa trace, (14
Et qu'il soumît aux lois qui dirigent son art
La tempête et les flots, les vents et le hasard.
Déjà l'acier trempé dans les flammes dociles,
Par des signes divers et des lettres mobiles,
D'une immobile empreinte éternisant les traits,
Du génie et du temps conservoit les secrets;
Cet art ingénieux, confident de l'histoire,
Des vieux navigateurs ressuscita la gloire;
Bientôt de leurs rivaux il dirigea les pas. (15
O divine Uranie! armé de ton compas,
Sur la feuille azurée il imprime, il resserre
Les bords de l'océan, les contours de la terre;
Il a su nous tracer, par des signes constans,
Et la route des flots et la course des vents; (16
Et le pilote, assis sur l'abîme des ondes,
Embrasse d'un regard la surface des mondes!

Enfin, pour accomplir un oracle fatal,
Pour qu'aux dieux irrités l'homme offrît un rival,
D'un art usurpateur les secours trop fidèles
Vinrent du feu du ciel armer ses mains mortelles.

Dans ses mouvans châteaux sur les flots suspendus,
Le soufre et le salpêtre, unis et confondus,
S'allumant tout à coup à la voix de la guerre,
Par cent bouches d'airain vomirent le tonnerre.
La Toscane pleura le premier Médicis,
Si grand par ses travaux et plus grand par ses fils,
Qui vit l'airain tonnant sur sa flotte surprise
Charger de ses débris les marais de Venise;[17]
Et ce jour asservit, par des calculs certains,
Le trident à la foudre, et la foudre aux humains.
Mais tandis que l'Europe à ses fureurs livrée,
Par des combats obscurs tous les jours déchirée,
Partout des arts naissans corrompoit les bienfaits,
Un seul homme agrandit leurs travaux imparfaits.
Un pilote éclaira les erreurs de l'histoire,
De vingt siècles éteints ranima la mémoire,
Et, devinant la terre au sein des vastes mers,
Justifia Platon et doubla l'univers.[18]
O Muse, qui, du haut des colonnes d'Alcide,
Mesurois d'un regard son essor intrépide,
Imite son audace, élève tes accords,
Et d'un monde nouveau viens enchanter les bords.

Viens ; l'orage a cessé ; les îles fortunées
Qu'aux ombres des héros la fable avoit données
N'arrêtent plus Colomb dans ses hardis travaux. [19]
Il part, la terre fuit, et ses frêles vaisseaux,
Rappelés à sa voix dans leur vaste carrière,
Suivent à l'occident le dieu de la lumière.
Mais Zéphyr vainement favorise leur cours ;
L'astre qui les conduit précipite les jours ;
Et l'horizon désert n'offre encore à la vue
Que la mer ondoyante et sa morne étendue.
Des plus vieux nautonniers déjà de toutes parts
Mille objets imprévus étonnent les regards :
Des poissons fendent l'air de leurs ailes humides ; [20]
L'herbe flotte et s'étend sur les plaines liquides ; [21]
Du tropique enflammé l'oiseau silencieux
De ses plumes d'argent vient éblouir les yeux ;
La nuit, d'un cours égal, roule au milieu des nues
Son char étincelant d'étoiles inconnues ;
Et chaque jour trompé, chaque jour plus ardent,
L'espoir cède à la crainte et s'irrite en cédant.
Enfin l'effroi commande au plus ferme courage ;
Il murmure, il s'agite, il pousse un cri de rage :

Dans ses vastes projets Colomb seul affermi
Parmi ses compagnons en vain cherche un ami;
Tous liguent contre lui leur audace farouche;
Tous, le fer à la main et l'injure à la bouche,
Accusant de leurs maux son génie immortel,
Redemandent l'Espagne et le toit paternel.[22]
« Non, non, s'écria-t-il, mon cœur ne peut vous croire;
» Castillans si vantés, favoris de la gloire,
» Vous voulez, renonçant à vos nobles desseins,
» Reculer devant elle et trahir vos destins!
» Non. Ce que j'ai promis, je le promets encore;
» Je me livre à vos coups, si la troisième aurore
» Ne montre point la terre à vos yeux étonnés. »
Il dit: le courroux meurt; les bras sont enchaînés;
Et déjà l'espérance, inquiète et tranquille,
Attache à l'horizon son regard immobile.
La nuit couvroit au loin les flots tumultueux;
Du croissant de Phébé les reflets lumineux
En mobiles rayons glissoient sur l'onde amère.
Soudain vers l'occident une flamme légère
Frappe l'œil du pilote et brille sur les mers.[23]
Tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont ouverts;

D'un astre bienfaisant on croit voir la lumière ;
On la suit ; et du jour la jeune avant-courrière
De ses premiers regards et de ses feux brillans
Éclaire enfin les bords promis aux Castillans.
O rivage fatal ! ô terre infortunée !
Conquête du génie au crime destinée !
Je te salue, hélas ! les yeux baignés de pleurs :
Je vois près de Colomb ces fiers navigateurs,
Qui naguère accusoient son audace intrépide,
L'accabler maintenant de leur joie homicide :
Tous veulent à l'envi s'élancer sur tes bords.
Leur avide espérance y cherche ces trésors
Dont l'Europe a formé ses barbares délices,
Ces métaux dont la soif irrite tous les vices :
Ils en ont vu briller l'éclat contagieux ;
A l'instant, ce beau ciel, ce bois religieux
Qui leur offroit partout une ombre hospitalière,
Le monde encor paré de sa beauté première,
L'innocence des mœurs, le tableau ravissant
De la nature vierge et de l'homme naissant ;
Tout disparoît aux yeux de l'avarice ingrate :
Un seul vœu la tourmente ; un seul espoir la flatte :

De l'or! toujours de l'or! Ah! tigres en courroux,
J'entends ce cri féroce; il est digne de vous:
Eh bien, tendez la voile; abandonnez cette île
Où l'accueil le plus doux vous offrit un asile; (24
Heureuse, elle n'a rien qui tente vos fureurs;
Volez vers Haïti. — L'idole de vos cœurs,
L'or germe dans ses champs que le soleil féconde;
Courez l'en arracher: livrez encore à l'onde,
A peine recueillis dans un port généreux,
Et votre vie errante et vos coupables vœux.

L'ancre a touché ces bords promis à leur fortune.
Là, sortant sur trois fronts des gouffres de Neptune, (25
La terre, qui s'élève en côteaux toujours verts,
Riche d'or et de fruits, ignore les hivers:
Quand l'avide Espagnol, vainqueur de tant d'orages,
Pour la première fois vint fouler ces rivages,
Décembre et l'aquilon, sur nos tristes climats,
Des sommets de Pyrène entraînoient les frimas;
Un deuil mélancolique attristoit la nature;
Mais des champs d'Haïti l'éternelle verdure,
Un ciel toujours brûlant, un sol toujours fécond,
Offrent un autre aspect aux regards de Colomb:

C'est là que sans efforts Cybèle favorable
Prodigue ses bienfaits : l'or brille sur le sable
Qu'effleurent lentement des travaux paresseux :
L'homme a su se couvrir de ce duvet moelleux[26]
Que livre à ses besoins le cotonnier sauvage ;
Les oiseaux l'ont paré de leur brillant plumage :
Il ignore Bacchus et les dons de Cérès ;
Mais une source pure et les fruits des forêts
Suffisent à ses vœux. Ainsi d'un peuple immense
Les mœurs, les arts, les lois, touchoient à leur enfance :
Le culte étoit cruel ; le pouvoir sans abus.[27]
Des vieillards belliqueux gouvernoient les tribus :
De l'habitant des eaux l'arête façonnée
Armoit d'un trait mortel leur flèche empoisonnée ;
Le tronc d'un arbre creux les portoit sur la mer,
Et le caillou tranchant leur tenoit lieu du fer.
Aujourd'hui, sur les flots leur timide industrie
Admire avec effroi les arts de l'Ibérie ;
Ces mobiles châteaux, ces antennes, ces mâts,
Et ces tubes de bronze où d'aveugles soldats,
Automates vivans que fait mouvoir la guerre,
Sans fureur et sans trouble allument le tonnerre.

De ces fiers étrangers l'aspect impérieux
Étonne tous les cœurs et séduit tous les yeux.
La beauté leur sourit; l'amour les environne;[28]
Un cacique à leurs pieds dépose sa couronne;[29]
Et tandis que Palos voyoit avec transports
Les voiles de Colomb revoler vers ses ports,
De quarante Espagnols l'audace mémorable[30]
Accabloit Haïti d'un joug inexorable,
Osoit dicter des lois à vingt peuples divers,
Et partageoit déjà le nouvel univers.
Leurs folles cruautés, leurs discordes fatales
Réunirent enfin les nations rivales;
Haïti vit tomber ses tyrans confondus,
Sous le nombre étouffés, avant d'être vaincus;
Mais l'un d'eux, échappant aux traits de la vengeance,
De la Castille en deuil ranima l'espérance,
Et reçut de la main qui lui sauva le jour
Un empire innocent embelli par l'amour.[31]
C'étoit le jeune Alvar: sur les rives de l'Ébre,
Les jeux et les combats l'avoient rendu célèbre;
Triste, et fuyant alors des lieux remplis d'horreurs,
Où les peuples, vengés de leurs fiers oppresseurs,

Goûtoient l'affreux plaisir de la haine assouvie,
Il cachoit dans les bois ses regrets et sa vie.
Près d'un ruisseau limpide il s'étoit arrêté :
Là, Pomone, aux rayons d'un éternel été,
Mûrissoit des trésors que nos climats ignorent,
Présens du dieu du jour aux peuples qui l'adorent :
Le coco nourricier, salutaire aliment
Qui de la faim cruelle apaise le tourment,
Et présente un lait pur à la soif irritée ;
Le plantain jaunissant sous la feuille agitée,
Sans cesse reproduit par un arbre nouveau, (32)
Et la douce banane, et l'utile roseau
Que le feu change en miel dans l'urne bouillonnante ; (33)
La pomme d'or, propice au vainqueur d'Atalante ;
L'ananas parfumé, dont les vives odeurs
Rappellent tous nos fruits et remplacent nos fleurs,
S'élevoient à la fois sur ce brûlant rivage.
Alvar en admiroit la richesse sauvage ;
D'un vieux acacia les rameaux odorans (34)
Font briller à ses yeux mille oiseaux différens,
Orgueilleux des couleurs que leur plumage étale ;
Mais en les revêtant d'émeraude et d'opale

La nature épuisée aux hôtes de ces bois
Prodigua la parure et refusa la voix.[35]
Du bocage muet Philomèle bannie
Porte ailleurs de ses chants la plaintive harmonie ;
La jeune Flore aussi s'enfuit loin de ces bords.
Alvar n'y trouvoit point ces fragiles trésors[36]
Qui fleurissent pour nous jusqu'au sein des montagnes.
O combien leur émail, luxe de nos campagnes,
Embelliroit encor la terre du Soleil !
Que j'aimerois à voir un colibri vermeil
Caresser l'anémone aux feux du jour éclose,
Ou suspendre son vol aux feuilles de la rose !
Toi qui servois jadis mes timides amours,
Douce fleur, dont Vénus couronne ses atours,
En ces climats ardens mon œil te cherche encore !
Eh ! qui peut oublier la fille de l'aurore ?
Mais, comme la beauté dont tu pares le sein,
Tu fuis l'astre brûlant qui, sous un ciel d'airain,
Embrase les vapeurs de l'aube matinale,
Et flétrit d'un regard ta couleur virginale ;
Tes sœurs, qui du Caucase ont bravé les frimas,
Redoutent comme toi les feux de ces climats ;

Je n'y vois point fleurir sur sa tige élancée
Le lis, roi des jardins; la timide pensée,
Chère aux amis absens, aux amans malheureux,
N'y réclame jamais un souvenir pour eux;
Sur la couche enflammée où languit l'amaranthe,
La jonquille s'éteint; et Clytie expirante,
Des feux qu'elle adoroit brûlée en un moment,
D'un regard douloureux n'y suit plus son amant.
Au milieu des bienfaits d'une terre nouvelle,
Le superbe Espagnol, à son pays fidèle,
Par ses vœux impuissans accusoit le destin.
Tout à coup un trait siffle, et du bosquet voisin
Des pas précipités ont troublé le silence;
Alvar ému se lève, il écoute, il s'élance,
Le fer brille..... Une femme, en s'offrant à ses coups,
Du jeune homme étonné désarme le courroux;
Elle-même s'arrête, et sa main suspendue
Retient un dard tremblant sur la corde tendue.
Cependant de son front l'innocente candeur
S'anime par degrés d'une nouvelle ardeur:
Ce n'est plus des combats la fureur passagère;
L'arc tombe de ses mains, et l'écharpe légère

Qui de son sein timide effleure les attraits
Accuse, en les suivant, ses mouvemens secrets;
De son trouble ingénu ses charmes s'embellissent;
Elle hésite, elle approche, et tous ses sens frémissent:
Telle on dit que Diane, au déclin d'un beau jour,
Pour la première fois séduite par l'amour,
Le cœur [illegible]brûlant d'une flamme inconnue,
Aux yeux d'Endymion se montra demi-nue.
Ozama fut plus tendre, Alvar fut plus heureux;
L'Amour, en ces climats, sincère et généreux,
Ignoroit de son art les finesses profondes:
Il fut un âge d'or pour chacun des deux mondes.
La Pudeur, qui naquit en des temps criminels,
Vierge qui doit le jour aux vices des mortels,
Prêta long-temps après son voile à l'Innocence,
Et bientôt l'Artifice imita la Décence.
Ozama, plus naïve en ses vœux découverts,
Pure comme le ciel du naissant univers,
D'un désir partagé ne cacha point la flamme:
Alvar en un moment connut toute son ame;
Et, maître de son cœur, maître de ses appas,
Il monta sur son trône en sortant de ses bras.

Les peuples qui vivoient sous sa loi révérée
Respectèrent le choix d'une reine adorée;
Alvar leur fit aimer son utile grandeur;
D'une cité puissante il fonda la splendeur;
Et l'hymen qui soumit ces terres étrangères,
Bienfait trop inégal pour les deux hémisphères,
Du moins les réunit par les lois et les [illegible]
Deux fleuves confondus, non loin de ces remparts [37]
Peignoient des nations l'alliance nouvelle;
L'un d'eux roula ses flots sous le nom d'Isabelle;
L'autre garde à jamais le doux nom d'Ozama.
Là, des fiers Castillans l'orgueil se ranima;
L'ardente ambition vint des rives du Tage
D'un époux fortuné disputer l'héritage;
Et dans ces murs nouveaux, agrandis chaque jour,
Peupla de conquérans l'asile de l'Amour.
Colomb, qui les guida vers ces plages fertiles,
De l'Èbre et du Bétis voyoit alors les villes
Par un juste triomphe honorer ses travaux. [38]
Des bords qu'avoit touché l'ancre de ses vaisseaux
Jusqu'aux lieux où les rois étaloient leur puissance
Il entendit l'Espagne, il vit un peuple immense

Consacrer de son nom l'immortel souvenir,
Et devancer pour lui l'équitable avenir.
Ferdinand fut frappé de ce concert auguste :
L'avarice éclairée ordonnoit d'être juste ;
Il permit à Colomb d'illustrer les honneurs ;
Et l'envie à ses pieds, qu'elle couvroit de fleurs,
Du mérite éclatant hypocrite ennemie,
En méditant sa perte, avoua son génie.
Le grand homme à l'instant, pour prix de ses travaux,
Sollicite un exil, ou des dangers nouveaux ;
Trop heureux d'échapper, sous l'appui des tempêtes,
Aux faveurs de la cour, à ses perfides fêtes,
A l'envie homicide assise auprès des rois.
Les vaisseaux loin du port s'élancent à sa voix ;
Sur une mer sans borne il guide leur audace ;
Et, de ses premiers pas laissant au loin la trace,
Il va montrer sa voile au brûlant équateur.
Bientôt la déité, qui du navigateur
Par un penchant secret suit et règle la course,
Ne fixe plus l'aimant vers les astres de l'Ourse :
Loin de ces flots glacés qui trompèrent ses vœux,
Elle oublie à la fin, sous un ciel plus heureux,

Le vieux tyran du nord et sa propre infortune;
Et son doigt, confident des secrets de Neptune,
Vers le pôle ennemi cessant d'être incliné,
Annonce un nouveau monde au pilote étonné. (39)

Cependant, au milieu de ces mers inconnues,
Le souffle du Lion vient enflammer les nues;
L'air s'embrase, inondé par un torrent de feux;
Le flot tombe et s'unit en cristal onduleux;
Zéphyr n'effleure plus sa surface azurée,
Et la voile inutile appelle en vain Borée.
Il semble qu'arrêté sur ses coursiers ardens
Phébus veut enchaîner les vaisseaux et les vents;
Il ravit à la nuit sa fraîcheur et ses charmes;
De l'aurore naissante il dévore les larmes:
Les organes vaincus cèdent à son pouvoir;
Il étouffe l'audace, il consume l'espoir;
Il fait languir mourans les enfans de la guerre;
Et le vieux Océan, premier roi de la terre,
Dans les gouffres sans fond de son obscur séjour
Cache sa tête humide à l'œil brûlant du jour.

Moins prudent que sensible, à ce péril extrême
Colomb veut arracher des compagnons qu'il aime;

Il prodigue en tremblant, pour adoucir leurs maux,
Les liquides trésors cachés dans ses vaisseaux;
Salutaires présens d'une source sacrée,
Conservés toujours purs dans le sein de Nérée,
Et traversant les mers, tels que ces flots divins
Qui suivoient Aréthuse aux bords syracusains.
Foible soulagement à l'ardeur qui les brûle!
Dans leurs avides mains l'urne errante circule,
Et s'écoule, et s'épuise, et se dessèche enfin
Sous les lèvres de feu qui la pressent en vain.
O supplice! ô tourment que chaque instant redouble!
Qui pourroit le domter? Colomb même se trouble;
Il frémit à l'aspect de ses vieux matelots
Qui, mornes et courbés sur l'abîme des flots,
Épuisés des efforts d'un courage inutile,
D'un regard altéré boivent l'onde immobile;
Tandis que plus à plaindre, en ce commun malheur,
A genoux, et baignés d'une ardente sueur,
Les chefs, à l'horizon épiant un nuage,
Implorent, hâletans, la faveur d'un orage.
Il éclate: il vomit, à travers mille feux,
Les torrens enfermés dans ses flancs ténébreux:

Les vents sont déchaînés à sa voix menaçante ;
Déjà roule et mugit la vague blanchissante ;
La flotte enfin s'élance ; et voguant sans efforts,
Du fougueux Orénoque elle touche les bords. (4e
Le fleuve, qui bouillonne en ses grottes profondes,
Teint le vaste Océan du limon de ses ondes,
Et prolongeant son cours au sein des flots amers,
Tributaire orgueilleux, semble roi de ces mers.
Mais il cède à Colomb ses rives fortunées.
Du nouveau continent les tribus étonnées
Pour la première fois contemplent ces mortels, (4e
Qui, d'un monde inconnu représentans cruels,
Viennent dans leurs climats fonder la tyrannie,
Et de leurs dieux vaincus accablent le génie.
Colomb seul modéroit ses soldats inhumains ;
Et trop souvent encor l'éclat de ses desseins,
Illustrant malgré lui leur injuste victoire,
Prêtoit à des forfaits les couleurs de la gloire.
Du moins leur cruauté qui mit la terre en deuil,
Leur avarice impie et leur féroce orgueil,
N'approchèrent jamais de son cœur magnanime :
Attaché sans relâche à son projet sublime,

Par ses vastes succès son génie enhardi
Se trouvoit à l'étroit dans le globe agrandi,
D'un océan nouveau méditoit la conquête; (42
Et, pour ce même roi qui proscrivoit sa tête,
Il alloit, sur des flots inconnus aux humains,
Du Gange et de l'Indus découvrir les chemins.
La haine l'arrêta : l'envie et l'avarice
D'un tyran soupçonneux armèrent l'injustice :
La vertu lui pesoit; et l'or accusateur,
D'un trône corrompu mendiant la faveur,
Acheva de Colomb la disgrâce immortelle;
Aux pieds de Ferdinand, aux genoux d'Isabelle,
Coupable de sa gloire, il parut enchaîné :
La Castille frémit; tout le peuple indigné,
Comparant le service et la reconnoissance,
D'un grand homme opprimé proclama la vengeance.
Colomb soumit aux rois un nouvel univers :
Échange mémorable ! il en reçoit des fers :
Mais ces fers, dont l'outrage étonne encor l'histoire,
De ses maîtres ingrats ont flétri la mémoire;
Et leurs anneaux, sacrés pour la postérité,
Enchaînent ses tyrans à l'immortalité. (43

C'en est fait : il n'est plus ; les tribus désolées
Qu'aux fureurs de l'Europe il avoit révélées,
Mais dont il écartoit le glaive des bourreaux,
Le suivent en pleurant dans la nuit des tombeaux.
O fleuve d'Ozama, bords chéris, onde pure!
Peuple à peine sorti des mains de la nature!
Quoi! rien ne peut toucher ton barbare vainqueur!
Haïti, dans l'asile où régnoit le bonheur,
N'entend plus que des fers et des ombres plaintives ;
L'esclavage et la mort se disputent ses rives.
D'or, de sang et de pleurs ses tyrans altérés,
Auteur du Cibao, dans ses flancs déchirés,
Ont enterré vivans ses habitans timides.
Il faut un champ plus vaste à leurs jeux homicides :
Un hémisphère immense, ouvert à leurs fureurs,
Reçoit de tous côtés ces sanglans oppresseurs.
A leur aspect affreux ses rivages frémissent ;
Dans les gouffres de l'or les peuples s'engloutissent ;
L'humanité frissonne, et pour venger ses droits
Porte un cri lamentable à l'oreille des rois :
Las-Casas lui prêtoit sa voix tendre et fidèle.
Charles, qui succédoit au trône d'Isabelle,

Vit ce pontife auguste implorer son pouvoir,
Et jusque dans sa cour lui tracer son devoir.
« O toi, lui disoit-il, dont la main jeune encore
» Frappe d'un sceptre d'or le couchant et l'aurore,
» Tes ordres absolus vont régir l'univers !
» Tes vaisseaux triomphans commandent aux deux mers;
» Ton nom semble déjà l'arrêt de la victoire;
» C'est beaucoup pour l'orgueil, c'est bien peu pour la gloire.
» Que servent aux tyrans dans la poudre endormis
» Un monde découvert et cent peuples soumis ?
» De la grandeur des rois vains juges que nous sommes !
» Leur véritable gloire est le bonheur des hommes.
» Connois donc leur destin dans ces riches climats
» Que l'Europe jalouse envie à tes états.
» Apprends qu'au nom du maître à qui tout rend hommage,
» Du Dieu dont ici-bas les bons rois sont l'image,
» La foiblesse y périt, l'innocence est aux fers;
» Apprends que, profané par des juges pervers,
» Tout ce que les humains révèrent de sublime
» Y devient le signal ou l'excuse du crime.
» O qui pourra jamais t'avouer nos fureurs ?
» Malgré tant de lauriers qui couvrent les vainqueurs,

» Quelle équitable main, peignant leur barbarie,
» De leurs brillans forfaits vengera ma patrie?
» Là, c'est le destructeur du trône mexicain
» Qui sur un lit de feu couche Guatimozin;
» Le superbe Cortès, dégradant sa victoire,
» Flétrit, pour un peu d'or, sa vie et sa mémoire.
» Plus loin, de sa fortune audacieux rival,
» Pizarre foule aux pieds, dans un délire égal,
» Des enfans du Soleil la race et l'héritage.
» Bientôt ses compagnons, jaloux de son partage,
» Enfoncent l'un sur l'autre le poignard dans son sein,
» Frappent et sont frappés par le fer assassin,
» De leur sang confondu d'autres tyrans renaissent;
» Les villes, les états, les peuples disparoissent;
» Et, dans nos cœurs fermés à tant de malheureux,
» La nature sans voix semble morte pour eux.
» Ah! si l'on m'est ému de leurs douleurs profondes,
» Je tombe à tes genoux, créateur des deux mondes;
» O Dieu de qui l'Espagne ose attester les lois,
» Dieu, père des mortels, et souverain des rois,
» La moitié de la terre invoque ta justice!
» N'est-ce que pour le meurtre et l'infâme avarice

» Qu'un hémisphère entier par tes mains fut formé ?
» Colomb l'a découvert, Américl'a nommé :
» La force et l'injustice y couronnent le crime :
» Lève-toi, Dieu vengeur ! cent peuples qu'on opprime
» Par la voix de ton prêtre implorent tes secours ;
» Protège l'Amérique, ou termine mes jours. »

Telle étoit sa prière ; et sa voix libre et pure
Dans le conseil des rois éveilloit la nature.
Le monarque, attendri par ses nobles douleurs,
Du peuple américain déplora les malheurs ;
Et tenant quelquefois ses chaînes suspendues,
Dicta, pour les briser, des lois trop méconnues.
Las-Casas, averti de ces foibles bienfaits,
Couroit d'un monde à l'autre en presser les effets.
On eût dit que les flots, pour lui seul sans rouges,
Se plaisoient à le rendre à ces tristes rivages.
Aux peuples gémissans il portoit tour à tour
Des promesses, des soins, et surtout son amour ;
Il nous fait pardonner à son siècle coupable !
Et lorsque à nos regards l'histoire inexorable
Présente le tableau de ces temps abhorrés ;
La valeur, les talens, les arts déshonorés,

Le crime dévorant les travaux du génie,
Mégère armant ses mains du compas d'Uranie,
Et l'Espagne en démence, au milieu des bourreaux, [48]
Sur le globe agrandi versant tous les fléaux ;
Le Castillan, jaloux de l'honneur de ses pères,
Rappelle Las-Casas ; et des deux hémisphères
Sa voix bravant alors les reproches amers
Répond par ce nom seul au cri de l'univers.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

PAGE 161, VERS 9.

Tu préparois déjà des siècles plus brillans,
Et celui de Léon fermentoit dans tes flancs.

LÉON X, par la protection éclairée qu'il accordoit aux lettres et aux beaux-arts, par les bienfaits dont il combla ceux qui les cultivoient avec des succès brillans, a mérité de donner son nom à l'un des quatre siècles qui font le plus d'honneur à la nature humaine. C'est, sans contredit, le plus beau titre des Médicis, de cette famille de négocians devenus souverains, dont la mémoire fait encore verser à l'Italie des larmes d'attendrissement et d'admiration, et dont l'Europe entière attachera toujours le nom aux grands souvenirs du quinzième et du seizième siècles. Cet âge célèbre ne fut pas moins fécond que ceux d'Alexandre, d'Auguste et de Louis XIV, en chefs-

d'œuvre des arts et de l'imagination; il le fut davantage en résultats politiques et en découvertes mémorables. Raynal a raison de le dire; il n'y a point eu d'évènement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, et pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau-Monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. L'un et l'autre datent de la fin du quinzième siècle, et ne sont séparés que par un intervalle de six ans. Ainsi la nature, qui, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, a ses époques de création et de fécondité, et qui ne laisse trop souvent à celles qui suivent que des regrets honorables ou de stériles prétentions, voulut que Christophe Colomb et Vasco de Gama fussent à peu près contemporains du Tasse, de l'Arioste, de Galilée, de Machiavel, de Michel-Ange, de Raphaël, du Bramante, de l'Algarde, et de tant d'autres grands capitaines, grands politiques, grands poëtes, grands artistes dans tous les genres, qui soutiennent le parallèle avec ce que les derniers siècles et l'antiquité la plus reculée ont produit de plus respectable et de plus illustre; tel fut le siècle de Léon X.

PAGE 161, VERS 12.

Sous un culte étranger, dans les feux de la guerre,
Byzance a vu périr son trône et ses autels.

Constantinople fut prise d'assaut par Mahomet II, le 29 mai 1453, pendant que ses philosophes argumentoient sur les subtilités de l'école. On a écrit, et l'on croit assez communément que, chassés de l'Orient à cette époque, ils apportèrent en Italie les arts et les lettres : il est vrai qu'ils y furent accueillis par les bienfaits des Médicis, et sans doute ils augmentèrent les connoissances générales, et hâtèrent la marche des lumières ; mais l'Italie n'avoit pas attendu leur arrivée pour former sa langue moderne et ressusciter les arts de l'antiquité. Le Dante, né en 1265, avoit déjà, depuis long-temps, créé la poésie italienne ; et Pétrarque avoit été couronné de lauriers au Capitole, en 1341 ; Bocace, mort en 1375, avoit écrit en prose avec une élégance et une pureté qui le font encore servir de modèle ; la peinture renaissante avoit illustré Cimabué, qui mourut en 1300, et Giotto, son élève, qui le suivit en 1334 ; l'un et l'autre, pendant leur vie, avoient obtenu la faveur des papes et la visite des souverains. Il est donc prouvé que, bien avant la prise de Constantinople et

la retraite des savans grecs en Italie, le goût des beaux arts y étoit assez répandu pour faire accorder la considération la plus éclatante à ceux qui les cultivoient avec succès. La nature et le génie des Médicis firent le reste.

[3] PAGE 162, VERS 1.

Ici, de Romulus la ville infortunée,
Des Vandales, des Goths, conquête abandonnée,
Cache enfin des tombeaux le repos effrayant...

Rome, prise, reprise, et toujours saccagée par des nations barbares, finit, suivant l'historien Gibbon, par être réduite à quatre mille habitans. On assure qu'elle en avoit environ trois millions, dans les plus beaux jours de l'empire. Son enceinte actuelle est presque aussi grande que celle de Paris; mais sa population ne s'élève pas au-dessus de cent-soixante mille ames.

[4] PAGE 162, VERS 7.

Avec ces murs sacrés périssent à la fois
Les archives du temps, du génie et des lois;
La flamme a tout détruit...

C'est l'Arabe Amrou, lieutenant du calife Omar, qui incendia, dans le septième siècle, la fameuse

bibliothèque d'Alexandrie, ce vaste dépôt des erreurs et des connoissances humaines : telle qu'elle étoit à cette époque, le sage Osymandias n'auroit peut-être pas écrit sur le frontispice, *Remèdes de l'ame*; ou du moins il auroit averti que ces remèdes avoient grand besoin d'être choisis. Les soldats d'Omar n'étoient point capables de ce choix; l'Alcoran étoit leur unique lecture, et l'on prétend que leur chef répondit à quelques personnes qui vouloient conserver la bibliothèque égyptienne : *Si ce qu'elle renferme est dans le livre du prophète, elle est inutile; si elle contient des choses différentes, elle est dangereuse.* La conséquence de ce dilemme sarrazin fut de la livrer au feu.

On voit, au reste, que j'ai rapproché dans ce passage des évènemens qui, dans l'ordre des dates, sont beaucoup plus éloignés.

5) PAGE 163, VERS 5.

Rome ! ne vante plus tes remparts glorieux...

Les vers qui suivent sont en partie imités d'un très-beau parallèle de Sannazar entre Rome et Venise.

PAGE 164, VERS 1.

Du plus hardi des arts sa splendeur est l'ouvrage.

« Venise est, comme la Hollande, un exemple » frappant de ce que peuvent l'industrie, le commerce » et la liberté. Une ville superbe s'est élevée sur un » amas d'écueils infertiles, placés dans des lagunes, » à l'extrémité d'une mer orageuse et resserrée, où » la navigation, coupée par un grand nombre d'îles » et de bas-fonds, est souvent contrariée par les » vents les plus impétueux. Ses habitans passèrent » de la pêche aux conquêtes : une partie de l'Italie » reçut leurs lois, tandis que leurs vaisseaux alloient » asservir Constantinople et la Grèce. Venise devint » le marché de toutes les nations ; elle fut l'entrepôt » de l'Europe et de l'Asie, le point de réunion entre » les peuples de l'Orient, ceux du Nord et du Midi.

» Cette puissance extraordinaire, élevée par la poli- » tique et la navigation, alarma, dans le quinzième » siècle, les états voisins et des souverains éloignés. » Au lieu d'imiter une république commerçante et » guerrière, ils se réunirent pour la détruire. On vit un » pape, un empereur, un roi de France, et quelques » princes obscurs, combinant des desseins secrète- » ment opposés et des intérêts évidemment contraires,

» conjurer ensemble la perte de quelques négocians » que leur opulence avoit enorgueillis. On connoît » les suites de cette coalition : Venise perdit en Italie » quelques places importantes ; mais elle acquit la » gloire d'avoir su conserver la plus grande partie de » ses états, malgré les efforts de tant d'ennemis.

» Il étoit réservé aux progrès de la navigation, qui » avoit créé la grandeur de Venise, d'anéantir son » ouvrage. La découverte de l'Amérique et le passage » aux Indes par le cap de Bonne-Espérance ruinèrent » un édifice que la ligue de Cambrai avoit à peine » ébranlé. Les papes les plus adroits, les banques » les plus puissans, les armées les plus nombreuses, » se portèrent aux Vénitiens quelques atteintes légères. » Christophe Colomb et Vasco de Gama leur firent » des blessures que le temps n'a jamais pu fermer.

» Depuis que l'audace de ces deux navigateurs bu- » rit au commerce des routes inconnues jusqu'au » moment où Venise a passé sous le joug autrichien, » chaque jour avoit diminué ses forces, sa richesse et » sa considération politique. Les belles possessions » qu'elle avoit autrefois arrachées à la foiblesse des » empereurs de Constantinople étoient tombées sous » la domination des Ottomans. Elle avoit perdu suc- » cessivement la Romagne, la Pouille, Ferrare, Bo- » logne, Crémone et Mantoue. Réduite, en Italie, à

» quelques provinces médiocres, au litoral de la Dal-
» matie et à ses îles dans la mer Ionienne, elle avoit
» vu s'élever à ses côtés et presque à ses portes, sur
» des rivages qui furent soumis à ses lois, des ports
» qui ont attiré tout le commerce de la mer Adria-
» tique. La souveraineté qu'elle se vantoit encore
» d'exercer dans ce golfe orageux, reste chimérique
» de sa puissance et de sa gloire, étoit sur le point de
» lui échapper sans retour. La variété des produc-
» tions, les franchises, les avantages de tout genre,
» conduisoient déjà les navigateurs à Trieste, à An-
» cône, même à Gênes; rien ne les appeloit plus à
» Venise, d'où les vents et les côtes semblent les
» éloigner. Cette république, qui avoit couvert la
» Méditerranée de ses flottes, n'avoit, en 1790,
» qu'environ quatre cent cinquante navires mar-
» chands sous son pavillon; et le village de Raguse
» en a plus de deux cents sous le sien. L'influence de
» la monarchie autrichienne, à laquelle Venise est
» aujourd'hui réunie, lui rendra peut-être une partie
» de son ancien éclat. » (*Extrait d'un ouvrage inédit de l'auteur.*)

PAGE 194, VERS 10.

L'art des navigateurs prépare la victoire;
Souvent il la décide, et sur les flots grondans
Il arrache l'empire au sceptre des soudans.

Ce fut pendant les croisades que la navigation des Vénitiens, des Pisans et des Génois, prit le plus grand essor, et que leur marine s'illustra souvent par des victoires sur celle des Arabes, maîtres de l'Égypte et de la Syrie. Ceux-ci n'étoient déjà plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliothèque d'Alexandrie; enrichis et civilisés par le commerce, ils cultivoient l'astronomie, les arts et les lettres, aux mêmes lieux qui furent le berceau des sciences humaines. Ils sont peut-être la seule nation conquérante qui ait augmenté la masse des connoissances générales; on leur doit l'algèbre, la chimie, quelques découvertes utiles en médecine: mais la poésie est le seul des beaux arts qu'ils aient cultivé avec succès; il est vrai qu'elle jouit en Orient d'une considération qui doit en augmenter le goût, et qui va quelquefois jusqu'à désarmer les hommes les plus féroces. M. de Volney rapporte (*Voyage en Égypte et en Syrie, tom. II.*) que lorsque les Turcs immolèrent à leur politique jalouse et vindicative tous les enfans de l'Arabe Dâher qui leur avoit enlevé la Palestine, ils firent grâce au seul Otman, en faveur de

son rare talent pour la poésie, et l'emmenèrent honorablement à Constantinople.

PAGE 164, VERS 16.

Le chêne scandinave a sillonné les flots.

Des peuples féroces, sortis de l'ancienne Scandinavie, se répandirent au nord de l'Europe, et firent renaître la marine partout où l'on eut besoin de les repousser. Les invasions des Normands et des Anglo-Saxons ont laissé des monumens trop durables en France et en Angleterre, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Leurs descendans se livrèrent à la navigation avec des vues bien différentes. Il paroît que, même avant la découverte de l'Amérique, ils avoient reconnu les bancs de Terre-Neuve, et qu'ils y alloient quelquefois faire la pêche de la morue.

PAGE 166, VERS 5.

Est un détroit fameux, où l'art et le courage
Impuissans et vaincus sont forcés au naufrage.

Il n'y a pas eu, dans le dix-huitième siècle, d'entreprise maritime plus importante, suivie avec plus de talent et de constance, que la recherche d'un passage dans la mer Pacifique par le nord-ouest de l'Amérique ou par le nord-est de l'Europe. C'étoit le double

objet du dernier voyage du célèbre capitaine Cook, dont la fin tragique a fait couler les larmes de tous les amis des sciences et de l'humanité. Il devoit d'abord explorer la côte du nord-ouest de l'Amérique. « Si vous parvenez à vous convaincre, ajoutoient ses » instructions, qu'il est impossible de pénétrer par » eau dans la baie d'Hudson ou dans celle de Baffin, » ou que ce passage n'est pas assez considérable pour » la navigation, vous vous rendrez, dans une saison » convenable, au port de St.-Pierre et St.-Paul, au » Kamtschatka (vers l'extrémité de l'Asie septentrio- » nale); vous en repartirez au printemps, et vous » vous éleverez au nord aussi loin que votre prudence » vous le permettra, pour chercher de nouveau, par » le nord-est, un passage de la mer Pacifique dans la » mer du Nord. » Tels étoient les ordres donnés par le cabinet britannique au capitaine Cook. Peu d'années auparavant, le capitaine Phipps, aujourd'hui lord Mulgrave, avoit fait un voyage au pôle boréal, qui ramenoit toutes les espérances vers le nord-est. Le parlement d'Angleterre, par un acte solennel, promit une récompense de 20,000 livres sterling au commandant, aux officiers et aux équipages du premier vaisseau qui découvriroit ce passage; il y ajouta l'assurance d'une gratification de 5,000 livres sterling pour le premier bâtiment anglais ou étran-

ger, employé dans les mers du Spitzberg et du détroit de Davis, qui arriveroit à un degré du pôle boréal, et faciliteroit par là la découverte de cette communication si désirée entre l'Océan septentrional et la mer Pacifique; communication qui, si elle étoit praticable pour les vaisseaux, abrègeroit presque des deux tiers les voyages à la Chine et au Japon par la route du cap de Bonne-Espérance. On connoît le résultat de tous ces efforts, dont le dernier a coûté la vie au plus illustre de tous les navigateurs modernes. Glacé sur les difficultés insurmontables de cette entreprise pour le malheur à jamais déplorable de Cook, et sur les tentatives infructueuses de ceux qui l'ont précédé, que j'ai cru pouvoir fonder l'épisode du détroit du Nord, et ma fiction sur l'origine de la boussole.

10) PAGE 167, VERS 2.

Quand leur masse amollie à ses rayons brûlans,
S'écroulant à grand bruit sur les vagues grondantes,
Rouvre au loin du détroit les bouches mugissantes...

Tout le monde sait que dans les hautes latitudes septentrionales, l'été n'a que quelques heures de nuit, et l'hiver à peine quelques heures de jour. Des chaleurs excessives, mais très-courtes, succèdent à un froid destructeur. Elles sont néanmoins suffisantes

pour occasionner une fonte régulière des glaces du pôle, sur laquelle un écrivain célèbre a cru pouvoir élever une nouvelle théorie des marées.

[11] PAGE 169, VERS 10.

Vers le camp des Troyens, frappés d'un long effroi,
Les nymphes de la mer sur l'onde mutinée
Guidoient le fils d'Évandre et la flotte d'Énée.

Voyez, au dixième livre de l'*Énéide*, les nymphes qui avoient été les vaisseaux du héros troyen venir à la rencontre de sa nouvelle flotte; et Cymodoce, après l'avoir informé des dangers qui menacent Ascagne et l'armée, donner elle-même à sa galère un mouvement plus rapide, en la dirigeant sur la mer.

[12] PAGE 171, VERS 16.

Déjà s'offre aux nochers, sur une mer nouvelle,
Du triple Géryon l'empire fabuleux...

Ce sont les trois îles Baléares, aujourd'hui Majorque, Minorque et Ivice. Les mythologistes en ont fait le domaine d'un géant à trois corps, nommé Géryon.

[13] PAGE 172, VERS 11.

On dit qu'un vieux pilote, à ces mots indiscrets,
De l'aimant méconnu soupçonna les secrets...

C'est en effet un vieux pilote d'Amalfi (dans le

les vents alizés, sont aujourd'hui fidèlement indiqués sur des cartes dressées par les navigateurs les plus instruits et les observateurs les plus éclairés. La France partage avec l'Angleterre l'honneur d'avoir perfectionné cette science vraiment bienfaisante, qui donne, dans les navigations les plus hardies, une sécurité qu'on n'avoit pas autrefois dans les voyages les plus bornés. Il n'y a rien de plus précieux, en ce genre, que les cartes des mers de l'Inde, par d'Après, et toutes celles qui ont été levées sur les observations de MM. Borda, Chabert et Fleurieu. Ce n'est pas la seule obligation remarquable que la marine française ait à ce dernier; et la suite de cet ouvrage me fournira plus d'une fois l'occasion de les rappeler.

PAGE 175, VERS 5.

La Toscane pleura le premier Médicis,
Si grand par ses travaux et plus grand par ses fils,
Qui vit l'airain tonnant sur sa flotte surprise
Charger de ses débris les marais de Venise.

C'est à Chiozza ou Chioggia, à l'entrée des lagunes de Venise, qu'on employa, pour la première fois, la poudre à canon, dans un combat naval, en 14.... La flotte de Médicis y fut complètement détruite par les Vénitiens. (*Voyez l'Encyclopédie.*)

PAGE 175, VERS 16.

Un pilote éclaira les erreurs de l'histoire,
De vingt siècles éteints ranima la mémoire,
Et, devinant la terre au sein des vastes mers,
Justifia Platon et doubla l'univers.

De tous les écrivains de l'antiquité, nul ne s'est expliqué plus clairement que Platon sur l'île Atlantide, que, dans ces temps modernes, on a voulu retrouver dans une partie de l'Amérique. Voici ce que Critias dit à Socrate, dans le dialogue intitulé *Timée*:

« Solon étoit l'ami intime de Dropidas, notre aïeul.
» Dropidas regrettoit beaucoup que les affaires publiques eussent détourné Solon du penchant qu'il
» avoit pour la poésie, et l'eussent empêché de finir
» son poëme sur les Atlantides. C'est dans son voyage
» en Égypte que Solon avoit appris d'un prêtre de
» Saïs, ville située à la tête du Delta, de quelle ma-
» nière glorieuse les anciens Athéniens réprimèrent
» une puissance redoutable qui s'étoit répandue dans
» l'Europe et dans l'Asie, par une irruption soudaine
» de guerriers sortis de la mer Atlantique. Cette mer
» environnoit un grand espace de terre vis-à-vis de
» l'embouchure du détroit appelé les Colonnes-
» d'Hercule. C'étoit une contrée plus vaste que l'Asie

» trouva la mer si couverte de plantes, qu'elles res-
» sembloient à une prairie d'une vaste étendue; et
» elles étoient en quelques endroits si épaisses, que
» la marche du vaisseau en étoit retardée. Les inquié-
» tudes et les alarmes recommencèrent de nouveau.
» Les matelots imaginèrent qu'ils étoient arrivés aux
» dernières bornes de l'océan navigable, que ces her-
» bes épaisses alloient les empêcher de pénétrer plus
» avant, qu'elles cachoient des écueils dangereux ou
» une grande étendue de terres submergées. Colomb
» s'efforça de leur persuader que cette rencontre de-
» voit plutôt les encourager, comme étant signe du
» voisinage de quelque terre; en même temps un
» vent frais le dégagea de ces herbes. » (*Histoire d'Amérique, par Robertson, tom. I.*)

[22] PAGE 177, VERS 4.

Tous, le fer à la main et l'injure à la bouche,
Accusant de leurs maux son génie immortel,
Redemandent l'Espagne et le toit paternel.

Colomb essayoit en vain de déguiser à ses compagnons la longueur du chemin qu'il avoit parcouru; celle du temps, qui n'amenoit aucune découverte, ne pouvoit échapper à de vieux marins, et fatiguoit ses soldats, uniquement soutenus par l'avarice et le désir

des nouveautés. Colomb eut à souffrir les propos les plus injurieux. L'équipage en tumulte s'étoit assemblé sur le pont, et redemandoit l'Espagne à grands cris. L'amiral, voyant qu'il ne pouvoit plus rien se promettre ni de la sévérité ni de la douceur, dit simplement aux séditieux : « Si la terre ne paroît pas » dans trois jours, je me livre à votre vengeance. » On consentit unanimement à lui accorder ce délai ; et le Nouveau-Monde fut découvert.

PAGE 177, VERS 20.

Soudain vers l'occident une flamme légère
Frappe l'œil du pilote et brille sur les mers.

Le lendemain de cette insurrection, vers dix heures du soir, Colomb aperçut une lumière errante, et la fit remarquer à ses compagnons. Chacun suivit ses mouvemens. Vers minuit, du léger navire (la *Pinta*) qui devançoit les autres, on entendit crier TERRE ! mais on avoit été si souvent séduit par des illusions semblables, qu'on ne pouvoit croire à la réalité. La nuit devint un supplice : la curiosité, la crainte, la cupidité, l'amour de la gloire, tous ces sentimens réunis augmentoient l'impatience de voir le jour. L'aurore dissipa toutes les incertitudes.

PAGE 179, VERS 3.

Eh bien, tendez la voile; abandonnez cette île
Où l'accueil le plus doux vous offrit un asile.

C'est dans l'archipel des Lucayes, dans une petite île qu'il nomma *San-Salvador*, et dont il prit possession au nom d'Isabelle, que Colomb jeta l'ancre. On frémit involontairement, lorsque, d'un seul regard sur la carte générale, on voit les dangers sans nombre qu'il avoit courus. Depuis plusieurs jours, il naviguoit au milieu des écueils, entre les terres basses et noyées de la Floride, et ces petites îles connues aujourd'hui sous le nom général de débarquemens de St.-Domingue. Quelques lieues plus au nord ou plus au sud, ses frêles bâtimens ne pouvoient manquer de périr pendant la nuit dans des parages qu'après trois siècles d'observation et d'expérience les navigateurs ne fréquentent qu'avec les plus grandes précautions. C'est une remarque que je n'ai trouvée chez aucun historien, et qui m'a frappé vivement en naviguant dans ces mers. L'île de *San-Salvador* étoit couverte de bois quand les Espagnols y abordèrent; ils y reçurent l'accueil le plus hospitalier. « Les habitans, dit Raynal, vinrent sans armes sur » le rivage; plusieurs entrèrent dans les vaisseaux: » ils examinoient tout avec admiration, on remar-

» quoit en eux de la confiance et de la gaîté; ils ap-
» portoient des fruits; ils mettoient les Espagnols sur
» leurs épaules pour les aider à descendre à terre;
» ceux des îles voisines montrèrent la même douceur
» et les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb
» envoyoit à la découverte étoient fêtés dans
» toutes les habitations. Les hommes, les femmes,
» les enfans, leur alloient chercher des vivres. On
» remplissoit du coton le plus fin les lits suspendus
» dans lesquels ils couchoient..... Mais c'étoit de
» l'or que cherchoient les Espagnols; ils en virent :
» plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce
» riche métal, ils en donnèrent à leurs nouveaux
» hôtes, et leur apprirent qu'on le tiroit d'une île
» voisine, etc. » C'étoit celle d'Haïti, aujourd'hui St.-Domingue.

[25] PAGE 179, VERS 12.

Là, sortant sur trois fronts des gouffres de Neptune,
La terre, qui s'élève en côteaux toujours verts,
Riche d'or et de fruits, ignore les hivers...

L'île d'Haïti, qui fut d'abord nommée Hispaniola, ensuite St.-Domingue, a cent soixante lieues de long sur cinquante et soixante dans sa plus grande largeur. Elle forme à l'ouest deux péninsules qui s'avancent

dans le golfe du Mexique, l'une vis-à-vis de Cuba, l'autre vis-à-vis de la Jamaïque. Du côté de l'est, s'élève une troisième presqu'île connue sous le nom de Samana. C'est au mois de décembre que Colomb découvrit St.-Domingue et qu'il y trouva la nature dans toute la pompe de la végétation.

26) PAGE 180, VERS 4.

L'homme a su se couvrir de ce duvet moelleux
Que livre à ses besoins le cotonnier sauvage.

Le cotonnier est indigène à St.-Domingue; je l'ai vu sauvage dans plusieurs parties de l'île; et le coton qu'il produit alors, quoique très-court, est extrêmement fin. Les anciens habitans savoient en faire des tissus qui servoient à l'habillement des femmes; les hommes étoient généralement nus: les deux sexes se paroient des plumes les plus éclatantes des oiseaux du pays.

27) PAGE 180, VERS 11.

Le culte étoit cruel, le pouvoir sans abus.

On sait peu de chose sur la religion des insulaires d'Haïti. Ils adoroient une foule de divinités malfaisantes. Plusieurs rendoient un culte au soleil et aux astres. Les Espagnols, qui peut-être ont calomnié

leurs victimes, ajoutent qu'on offroit à ces dieux des sacrifices humains. Cependant, de leur aveu, ces peuples étoient doux, timides, sans malignité, presque sans passions. On trouva l'île divisée en cinq nations principales, toutes fort nombreuses. Elles avoient des rois, nommés caciques, d'autant plus absolus qu'ils étoient fort aimés : c'étoient ordinairement des vieillards, dont le courage et la sagesse justifioient le choix de leurs concitoyens.

(a) PAGE 181, VERS 3.

La beauté leur sourit ; l'amour les environne.

Les femmes du Nouveau-Monde se couvrirent au-devant des Espagnols, et se livrèrent à leurs caresses avec un empressement qui favorisa toutes leurs entreprises. Ceux qui ont recherché les causes de cette passion, aussi générale que violente, n'en ont trouvé qu'une seule, qui prouve que les peuples sauvages se rapprochent souvent, par des goûts monstrueux, des peuples les plus corrompus. Il faut y joindre sans doute le dégoût d'une existence condamnée aux travaux les plus pénibles, et dont le malheur n'étoit adouci ni par la considération ni par le plaisir. Quoi qu'il en soit, la cruauté des Espagnols ne diminua point l'empressement des femmes américaines. « On

» les vit, dit Raynal, se précipiter sans répugnance
» dans les bras de ces étrangers, qui s'étoient fait des
» cœurs de tigre, et dont les mains avares dégouttoient
» de sang. Tandis que les restes infortunés de ces na-
» tions sauvages cherchoient à mettre, entre eux et
» le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses,
» les femmes, jusqu'alors trop négligées, alloient
» chercher leurs exterminateurs jusque dans leur
» propre camp.... Parmi les causes qui contribuèrent
» à la conquête du Nouveau-Monde, on doit compter
» cette fureur des femmes américaines pour les Espa-
» gnols : ce furent elles qui leur servirent communé-
» ment de guides, qui leur procurèrent des vivres, et
» qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.
» La plus célèbre de ces femmes fut Marina, maîtresse
» de Cortès. De l'aveu de tous les historiens, elle eut
» une influence principale dans tout ce qu'on entre-
» prit contre le Mexique. » (*Hist. polit. et philos. de Raynal*, t. 3.)

29) PAGE 181, VERS 4.

Un cacique à leurs pieds dépose sa couronne...

Colomb, qui, dans la plus éclatante et la plus au-
dacieuse usurpation dont l'histoire ait immortalisé le
souvenir, celle d'un monde entier sur ses propres ha-
bitans, respecta seul les lois particulières de la justice

et de l'humanité, sollicita l'aveu du cacique Guacanahari pour former un établissement dans l'île d'Haïti. Ce prince imprudent reçut sa demande avec transport; il se dépouilla de la couronne d'or qu'il portoit, et vint la déposer sur le front de l'amiral. Le malheureux étoit loin de prévoir que cet hommage étoit une véritable abdication. Au reste, tant que Colomb s'arrêta dans l'île, il n'y fut commis aucun acte de violence et de cruauté.

30) PAGE 181, VERS 7.

De quarante Espagnols l'audace mémorable
Accabloit Haïti d'un joug inexorable,
Osoit dicter des lois à vingt peuples divers,
Et partageoit déjà le nouvel univers.

L'histoire dit *trente-neuf*: je dénonce cette inexactitude aux correspondans du *Journal de Paris*. Tandis que l'amiral alloit rendre compte à Ferdinand et à Isabelle du succès de son entreprise, ces aventuriers restèrent dans le petit fort de *la Nativité*, construit, avant le départ de Colomb, sur la côte septentrionale de St.-Domingue. On ne sait ce qui doit étonner davantage, de l'inconcevable audace qui fait rester cette poignée d'hommes, à quinze cents lieues de leur patrie, au milieu de vingt nations in-

connues et sauvages, ou de l'extravagante férocité qui les porte tout à coup à regarder le pays comme leur domaine, et à traiter ses habitans comme leurs esclaves. Colomb, à son retour, ne trouva que des ruines et des cadavres où il avoit laissé des fortifications et des Espagnols; et les éclaircissemens qu'il reçut ne lui prouvèrent que trop que la vengeance avoit été long-temps provoquée par l'orgueil, la licence et la tyrannie de ses malheureux compagnons.

31) PAGE 181, VERS 17.

Et reçut de la main qui lui sauva le jour
Un empire innocent embelli par l'amour.

L'aventure qui m'a fourni l'épisode d'Alzur et d'Ozama n'est pas historiquement prouvée. Voici cependant ce qu'a écrit M. de Langeac, dans une notice très-bien faite sur Christophe Colomb. « Une » ville nouvelle étonna l'amiral à son retour. De » toutes celles que ces climats ont vu s'élever, il » n'en est pas une qui ne doive son origine à l'injuste » droit du plus fort: celle-ci, peut-être, est la seule » qui ne présente pas une propriété criminelle; » Santo-Domingo, dont l'île entière a pris le nom, » doit sa naissance au libre hommage de l'amour. Un » jeune Arragonais, que la loi de l'honneur avoit rendu

» coupable de la mort d'un ami, vivement troublé de » ce meurtre, s'étoit enfoncé dans l'épaisseur des » bois, là, marchant sans dessein, égaré par sa dou- » leur, un sentier qu'il suivit au hasard le conduisit » à la mer. Il côtoyoit tristement ses bords, quand il » se vit arrêté par l'embouchure de l'Ozama. La rive » du fleuve étoit habitée par une bourgade indienne; » une femme y commandoit. Elle reçut l'Espagnol » avec bonté; sa tristesse, son jeune âge, l'intéres- » sèrent à son sort : elle s'empressa de le retenir » auprès d'elle. Cette affection, que le premier mo- » ment fit naître, ne tarda pas à devenir plus vive; » et malgré les horreurs dont ses pareils s'étoient » rendus coupables, tout fut oublié pour l'amour: » le jeune Européen fit aimer sa nation entière. Elle » le pressa d'engager les Espagnols à venir s'établir » dans cette contrée, et ne voulut que la main de son » amant pour prix des terres immenses qu'elle lui » cédoit. On reconnut bientôt l'avantage de cette » position. Un ciel pur, une terre féconde, un port » sûr et commode, et surtout le voisinage des mines, » décidèrent le frère de l'amiral : le plan de la nou- » velle ville fut tracé, et Santo-Domingo reçut en peu » de temps presque tous les Espagnols établis dans » l'île. » (Précis Hist. sur Colomb, *joint à une épître intitulée* : Colomb dans les fers a Ferdinand

et Isabelle, *ouvrage couronné par l'Académie de Marseille*).

Tel est le récit de M. de Langeac, qu'on trouvera peut-être un peu poétique; voici maintenant celui de M. Moreau de St.-Méry, qui l'est beaucoup moins. Les recherches laborieuses de cet écrivain sur l'île de St.-Domingue ne négligent aucun détail.

« La ville de Santo-Domingo, dit-il, fut originai-
» rement fondée sur la rive est de l'Ozama, en 1494,
» par Barthélemi Colomb, qui lui donna le nom de
» Nouvelle-Isabelle, auquel a succédé celui de Santo-
» Domingo, on ne sait à quelle époque ni à quelle
» occasion, à moins qu'on n'adopte ce que j'ai rap-
» porté d'après quelques auteurs, que Christophe
» Colomb donna à la nouvelle ville le nom de son
» père. Les habitans de la ville d'Isabelle, fondée par
» Christophe Colomb en 1493, sur la côte nord de
» St.-Domingue, en mémoire de la reine d'Espagne
» alors régnante, passèrent à la Nouvelle-Isabelle en
» 1496. On assure qu'ils y furent attirés par une In-
» dienne, princesse de la rive nord-ouest de l'Ozama,
» devenue éprise d'un déserteur espagnol nommé Mi-
» chel Diaz, qui, après avoir commis un meurtre,
» s'étoit sauvé dans les lieux où elle commandoit en-
» core. On prétend même qu'elle l'épousa, et qu'elle
» fut baptisée sous le nom de Catherine. » (*Descript.*

de St.-Domingue par M. Moreau de St.-Méry, t. I.)

On peut choisir entre ces deux récits et le mien, qui n'est peut-être pas moins vrai, et qu'du moins est aussi vraisemblable.

32) PAGE 182, VERS 10.

Le plantain jouissant sous la feuille agitée,
Sans peine reproduit par un arbre nouveau.

Le plantain ou la banane commune, qu'il faut distinguer de la figue banane, plus douce et plus délicate, est un des fruits les plus utiles de St.-Domingue. L'arbre qui le produit a six ou sept pieds d'élévation; ses feuilles rassemblées en petit nombre au sommet de la tige se courbent et se balancent par leur propre poids, et se dessèchent successivement; elles sont minces, très-lisses, vertes en dessus, plus pâles en dessous. Au bout de neuf mois le bananier, qui est indigène et prodigieusement multiplié à St.-Domingue, pousse du milieu de ses feuilles un jet de trois ou quatre pieds de longueur, qui se couvre de fleurs, dont le pistil devient ensuite un fruit charnu, allongé, légèrement arqué, couvert d'une pellicule jaune et épaisse, rempli d'une substance pulpeuse, jaunâtre, un peu sucrée et très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits portés sur une seule tige s'appelle un *régime* de bananes; dès qu'il est cueilli, cette tige se dessèche et

fait place à de nouveaux rejetons qui sortent de la racine, et fleurissent neuf mois après, ou plus tard lorsqu'ils sont transplantés. On ne connoît pas d'autre manière de reproduire le bananier, qui ne donne jamais de graine.

33) PAGE 182, VERS 13.

Et l'utile roseau
Que le feu change en miel dans l'urne bouillonnante...

L'aventure du jeune Arragonais, auquel j'ai donné le nom d'Alvar, s'est passée entre 1492 et 1496; je l'ai rapprochée de la première époque; mais la canne à sucre, que je désigne dans ce vers, ne fut transportée à St.-Domingue que vers 1500. Il est vrai qu'elle s'y multiplia tellement, que peu d'années après les plaines de l'est en furent couvertes; et cependant les premiers Espagnols qui se fixèrent dans l'île étoient bien loin de s'occuper de sa culture.

34) PAGE 182, VERS 19.

D'un vieux acacia les rameaux odorans...

L'arbre qu'on appelle de ce nom à St.-Domingue diffère beaucoup de l'acacia d'Europe. Ses rameaux sont hérissés d'épines; et ses petites fleurs jaunes,

d'une forme ronde, donnent une odeur agréable. J'en ai vu plusieurs dans les pays méridionaux, où les amateurs les conservent parmi les arbustes odoriférans. A St.-Domingue, c'est un bel arbre, communément assez élevé, et presque toujours chargé de jolies fleurs, dont les colibris et les oiseaux-mouches respirent le suc et le parfum.

35) PAGE 183, VERS 1.

La nature épuisée aux hôtes de ces bois
Prodigua la parure et refusa la voix.

Les oiseaux de l'Amérique méridionale, dont le plumage est si brillant, n'ont pas, comme ceux des climats tempérés de l'Europe, une voix douce et flexible. Il y a cependant à St.-Domingue une espèce de moqueur, que les habitans du pays nomment rossignol: son chant ne manque ni d'éclat ni de légèreté; mais il rappelle souvent par des sons aigres et criards que la zône torride n'a jamais entendu le chantre du printemps.

36) PAGE 183, VERS 6.

Alvar n'y trouvoit point ces fragiles trésors
Qui fleurissent pour nous jusqu'au sein des montagnes.

Aucune des fleurs qui sont l'ornement de nos jar-

dins n'est indigène à St.-Domingue, il y en a même fort peu qui soient particulières au pays. J'ai vu des roses, dans la partie de l'île où les colons français avoient naturalisé les plantes de leur patrie, qui ramenoient souvent leur pensée vers l'Europe. Mais soit vice du climat, soit manque de soins éclairés, les essais qu'on a faits pour y multiplier nos fleurs et nos fruits ont toujours médiocrement réussi.

PAGE 186, VERS 8.

Deux fleuves confondus non loin de ces remparts
Peignoient des nations l'alliance nouvelle.

La ville de Santo-Domingo est située près du confluent de l'Isabelle et de l'Ozama, dont la jonction a la forme d'un Y. Chacune de ces rivières en reçoit d'autres moins considérables, et un nombre infini de petits ruisseaux; elles forment devant la ville un mouillage capable de recevoir de très-gros navires. L'Ozama, devant Santo-Domingo, a la largeur de la Charente devant Rochefort, et pendant l'espace d'une lieue on y trouve depuis quatorze jusqu'à vingt-quatre pieds de profondeur; mais à son embouchure, une barre dangereuse ne permet l'accès de la passe qu'aux bâtimens qui tirent au plus douze à treize pieds d'eau. Cependant les frégates la *Précieuse* et la *Fraternité*,

détachées de l'armée navale commandée par l'amiral Villaret-Joyeuse, en 1801, y ont mouillé pendant plusieurs mois.

38) PAGE 186, VERS 17.

Colomb, qui les guida vers ces plages fertiles,
De l'Ebre et du Bétis voyoit alors les villes
Par un juste triomphe honorer ses travaux.

L'entrée de Colomb à Palos, et son voyage depuis cette ville jusqu'à Barcelone, où la cour se trouvoit alors, fut un triomphe continuel. Une foule immense lui servoit d'escorte, les chemins retentissoient des chants et des acclamations des peuples qui couroient au-devant de lui, et quittoient tout pour se trouver à son passage. Quand il approcha de Barcelone, la ville entière, les courtisans même, allèrent fort loin à sa rencontre; l'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Colomb leur présenta les insulaires qui l'avoient suivi volontairement; on étala devant le trône des rois des balles de coton, des roseaux d'une hauteur extraordinaire chargés d'oiseaux inconnus, des lames d'or, des lingots énormes. Dans cette audience pompeuse, Ferdinand et Isabelle voulurent que Colomb fût assis et couvert devant eux, comme un grand d'Espagne; on l'accabla de caresses et d'honneurs. Ceux qui

avoient si long-temps contrarié ses projets, ceux même que son triomphe enivroit de jalousie, affectèrent de le traiter comme ses admirateurs. Mais la vanité ne se manqua point à elle-même dans cette grande occasion, elle fit donner à Colomb des lettres de noblesse ; et, comme si la gloire avoit besoin de titres, dit M. de Langeac, les rois crurent de bonne foi qu'eux seuls venoient d'anoblir un grand homme.

(39) PAGE 188, VERS 2.

Et son doigt, confident des secrets de Neptune,
Vers le pôle ennemi cessant d'être incliné,
Annonce un nouveau monde au pilote étonné.

Les variations de la boussole se firent également sentir dans le premier voyage de Colomb. Je ne les ai placées ici que pour les réunir aux autres phénomènes qui rendirent si remarquable ce second voyage, (le troisième de Colomb, dans l'ordre historique.) On toucha aux îles du Cap-Vert; et cherchant les vents alizés qui soufflent entre les tropiques, on s'avança jusqu'à cinq degrés de la ligne. Les violentes chaleurs de ces parages jetèrent l'épouvante parmi les Espagnols. Ils se persuadoient que leurs vaisseaux alloient s'embraser. Leurs alarmes, le manque d'eau, et les tourmens d'une goutte obstinée, décidèrent

Colomb à regagner le nord ; il aborda bientôt après aux bouches de l'Orénoque.

40) PAGE 190, VERS 3.

La flotte enfin s'élance ; et voguant sans efforts,
Du fougueux Orénoque elle touche les bords.

L'impétuosité de ce fleuve est telle, qu'il traverse les plus fortes marées, et qu'à dix ou douze lieues de son embouchure il conserve encore la douceur de ses eaux. Ce phénomène rappelle les beaux vers de St.-Lambert,

L'Orellane, l'Indus, le Gange, le Zaïre,
Repoussent l'océan qui gronde et se retire.

(LES SAISONS, CH. II.)

L'étendue et la rapidité de l'Orénoque (c'est le même fleuve que l'Orellane), firent conjecturer à Colomb qu'il prenoit sa source dans une terre immense. Il suivit la côte, descendit dans plusieurs golfes, et le continent fut découvert.

41) PAGE 190, VERS 10.

Du nouveau continent les tribus étonnées
Pour la première fois contemplent ces mortels...

En effet, ce voyage de Colomb est de 1496; et ce

ne fut qu'en 1509 qu'Alphonse Ojeda, et après lui Améric Vespuce, l'un de ses compagnons, abordèrent à ce même continent. Le premier y fit quelques établissemens; le second descendit vers le sud de l'Orénoque, et présenta les terres qu'il reconnut comme une découverte nouvelle.

(42) PAGE 191, VERS 1.

Par ses vastes succès son génie enhardi
Se trouvoit à l'étroit dans le globe agrandi.
D'un océan nouveau méditoit la conquête...

Tandis que l'envie, à la cour d'Espagne, étoit à la veille de dépouiller Colomb de son commandement et du prix de ses travaux, cet homme infatigable cherchoit une nouvelle carrière pour agrandir encore ses découvertes. Il avoit deviné, par la seule impulsion de son génie, qu'au-delà du continent qu'il avoit trouvé il existoit un autre océan qui devoit s'ouvrir aux Indes orientales. Il pensoit que les deux mers devoient avoir une communication : l'injustice atroce qui le fit ramener en Espagne chargé de fers n'étouffa point dans son ame ardente le désir de vérifier ses conjectures; et malgré son mépris pour un tyran aussi avide qu'ingrat, il fit un quatrième voyage, et reconnut, en 1502, toutes les côtes du Darien, avec les périls les plus éminens et les fatigues les plus exces-

sives. Ce fut son dernier effort, et cet effort n'eut aucun résultat.

48) PAGE 191, VERS 19.

Mais ces fers, dont l'outrage étonne encor l'histoire,
De ses maîtres ingrats ont flétri la mémoire;
Et leurs anneaux, sacrés pour la postérité,
Enchaînent ses tyrans à l'immortalité.

Il faut abhorrer la mémoire de Ferdinand, et même celle d'Isabelle, long-temps plus équitable envers Colomb, lorsqu'on se rappelle l'indigne traitement que subit ce grand homme, après avoir donné un nouveau monde aux souverains de la Castille et de l'Aragon. Le cri de l'indignation publique le vengea de ses tyrans; mais leur barbare ingratitude dut laisser dans son ame un sentiment bien cruel et bien profond. M. de Langeac en a mis l'énergique expression dans la bouche même de Colomb, à la fin de cette épître dont j'ai parlé plus haut. L'on me saura gré de citer ici les beaux vers qui terminent cette pièce trop peu connue. Colomb s'adresse à Ferdinand et à Isabelle, encore meurtri des chaînes dont Bovadilla l'avoit chargé, lorsque les rois affectoient de désavouer cet insolent ministre de leur barbarie:

Non, je ne veux pas même, à vos bienfaits rebelle,
Vous laisser réparer cette offense cruelle:

Je veux être opprimé ; je suis fier de souffrir ;
Je n'ai rien obtenu, qu'un monde à découvrir.
L'honneur m'a trop payé ; mes fers sont ma richesse ;
Près de moi suspendus, ils me suivront sans cesse :
Mon bonheur avec eux sera de m'irriter ;
Chaque jour à mes fils je veux les présenter :
Je veux, dans le tombeau quand il faudra descendre,
Qu'avec moi renfermés ils pèsent sur ma cendre ;
Qu'un jour l'homme accablé sous d'injustes revers
S'indigne et se console en retrouvant mes fers ;
Qu'ils rappellent aux rois mon nom, ma récompense,
Et servent à l'envi ma gloire et ma vengeance.

Colomb termina sa carrière à Valladolid, en 1506, âgé de cinquante-neuf ans. Ses forces physiques étoient très-affoiblies, mais ses facultés morales n'avoient encore rien perdu de leur énergie. « Telle fut, dit » Raynal, la fin de cet homme singulier, qui avoit » étonné l'Europe, en ajoutant une quatrième partie » à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce » globe si long-temps dévasté et si peu connu. La » reconnoissance publique auroit dû donner à cet » hémisphère étranger le nom du premier navigateur » qui y avoit pénétré ; c'étoit le moindre hommage » qu'on dût à sa mémoire. Mais, soit envie, soit inat- » tention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi » de la renommée, il n'en fut pas ainsi : cet honneur

» étoit réservé au Florentin Américo Vespuce, quoi-
» qu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont
» le nom doit être placé à côté des plus grands noms.
» Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue
» du reste de la terre fut marqué par une injustice;
» présage fatal de toutes celles dont ce malheureux
» pays devoit être le théâtre. » (*Hist. polit. et phil.* t. III.)

(4) PAGE 192, VERS 11.

D'or, de sang et de pleurs ses tyrans altérés,
Autour du Cibao, dans ses flancs déchirés,
Ont enterré vivans ses habitans timides.

« Les montagnes du Cibao, les plus considérables de St.-Domingue, sont remplies de mines, que les Espagnols abandonnèrent pour celles du Mexique et du Pérou. Avant l'arrivée des conquérans, les insulaires ramassoient dans les torrens la plus grande partie de l'or qu'ils faisoient servir à leur parure : les hommes féroces qui passèrent dans ces contrées leur imposèrent d'autres travaux, surtout après la disgrâce et la mort de Colomb qui les protégea toujours, et qui souvent adoucit leur infortune. Raynal fait une peinture effrayante de la barbarie des Espagnols : « Les Indiens, dit-il, étoient accouplés au travail » comme des bêtes. On faisoit relever, à force de

» coups, ceux qui plioient sous leurs fardeaux. Il n'y » avoit de communication entre les deux sexes qu'à » la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, » et les femmes dans les champs que cultivoient leurs » foibles mains. Une nourriture malsaine, insuffi- » sante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fa- » tigues. Le lait tarissoit dans le sein des mères. Elles » expiroient de faim, de lassitude, pressant contre » leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou » mourans. Les pères s'empoisonnoient. Quelques- » uns se pendirent aux arbres après y avoir pendu » leurs fils et leurs épouses. Leur race n'est plus..... » Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux » se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que » j'écris. » (*Hist. polit. et phil. tom. III.*)

Il peut y avoir ici de l'exagération. Raynal n'en est presque jamais exempt dans ces morceaux d'éclat, où son style est plutôt celui d'un orateur passionné que celui d'un historien impartial; mais il faut avouer que le fonds de ce tableau terrible est malheureusement trop fidèle. Les premiers colons de St.-Domingue furent pris en Espagne dans les prisons, parmi des criminels condamnés à la mort ou à l'infamie. L'union de ces malfaiteurs avec le reste des premiers aventuriers qui avoient passé en Amérique y forma l'une des races les plus dénaturées qui aient jamais déshonoré

l'histoire des hommes. Il seroit absurde et atroce de juger les Espagnols du siècle de Charles-Quint par l'épouvantable férocité des brigands que leur pays vomissoit alors dans le Nouveau-Monde. Quelle est la nation qui consentiroit à être jugée sur quelques individus et sur certaines époques? Des souvenirs trop récens doivent nous rendre équitables; et sans absoudre les Espagnols de tous les crimes qui ont souillé la conquête de l'Amérique, il faut reconnoître que la plus grande partie de ces forfaits à jamais déplorables appartient au temps, aux circonstances, ou à des scélérats qui ne sont d'aucune nation, parce que chez tous les peuples ils sont la honte de la nature et de l'humanité.

(45) PAGE 192, VERS 21.

Las-Casas lui prêtoit sa voix tendre et fidèle.

C'est en 1516 que cet homme immortel, nommé protecteur des Indiens par le ministère espagnol lui-même, commença sa carrière de bienfaisance; et c'est en 1542, après la conquête du Mexique, qui fut terminée vers 1522, et celle du Pérou qui le fut en 1536, que Las-Casas, témoin de toutes les deux, vint plaider devant Charles-Quint la cause de vingt nations soumises et opprimées. Son éloquence impé-

tueuse entraîna le jeune monarque, et fit révoquer une partie des lois cruelles portées, à différentes époques, contre les peuples du Nouveau-Monde. Sa vie entière fut consacrée à leur défense. C'est Las-Casas qui a fourni à Voltaire le modèle d'*Alvarès* (dans *Alzire*); et le pinceau brillant du poëte n'a fait que rendre les traits de ce grand homme dans leur vénérable simplicité. Son nom suffit à la gloire de son siècle et de sa nation.

(46) PAGE 194, VERS 3.

« Là, c'est le destructeur du trône mexicain
» Qui sur un lit de feu couche Guatimozin... »

Guatimozin, neveu du foible et malheureux Montezuma, montra le plus grand courage dans la défense de Mexico, et fut pris les armes à la main. « Un » financier espagnol, dit Raynal, imagina que ce » jeune prince avoit des trésors cachés; et pour le » forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des char- » bons ardens. Son favori, livré à la même torture, » lui adressoit de tristes plaintes; *et moi*, dit l'em- » pereur, *suis-je sur des roses?* mot comparable à » tout ce que l'histoire a transmis à l'admiration des » hommes. » La justice et la vérité prescrivent d'ajouter que c'est la seule cruauté inutile qui pèse sur

la mémoire de Cortès. C'est beaucoup trop, sans doute ; mais ce n'est pas assez pour empêcher de reconnoître, dans cet Espagnol, un des plus grands caractères et des plus audacieux génies que les temps modernes puissent opposer à l'antiquité.

47) PAGE 194, VERS 10.

« Bientôt ses compagnons, jaloux de son partage,
» Enfoncent à l'envi le poignard dans son sein,
» Frappent et sont frappés par le fer assassin.

Ce fut le 26 juin 1541 que le conquérant du Pérou fut massacré tranquillement par dix-neuf conjurés, ses compagnons d'armes, au milieu d'une ville qu'il venoit de fonder, et qui n'étoit encore peuplée que de ses amis, de ses parens, de ses soldats et de ses serviteurs. Quelle leçon pour l'ambition satisfaite! Sa mort fut suivie d'une guerre sanglante, dans laquelle ses meurtriers, à la tête d'une armée nombreuse, se déclarèrent en révolte ouverte contre l'Espagne. Mais la division se mit parmi eux : ils s'entr'égorgèrent ; le jeune Almagro, et Pedro Alvarès, les deux chefs les plus considérables, se combattirent avec acharnement. Vaca de Castro, arrivé d'Europe pendant leurs discussions, s'empara du gouvernement, rétablit l'ordre public, et fit périr sur l'écha-

faud tous ceux des assassins de Pizarre qui n'avoient pas perdu la vie les armes à la main.

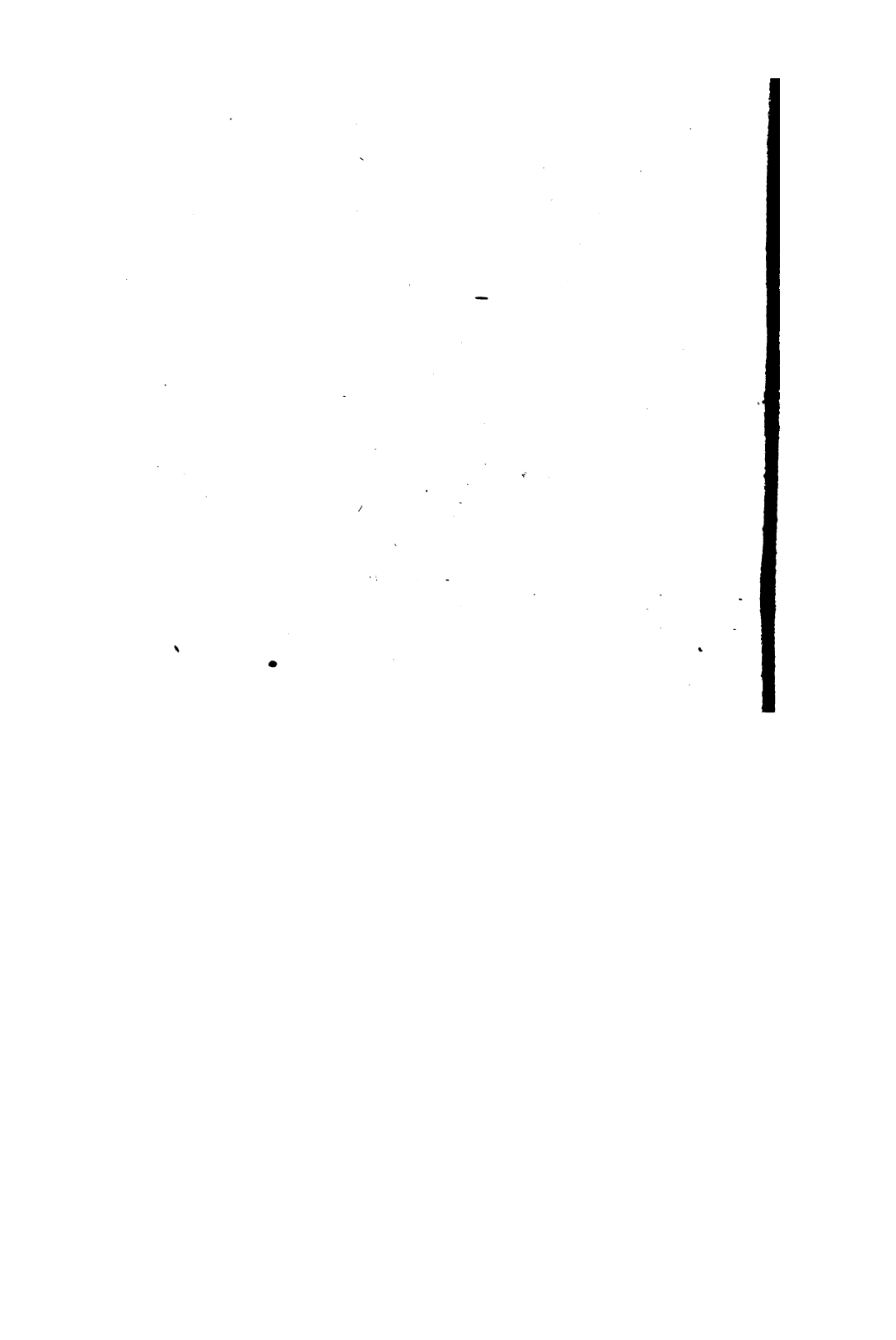
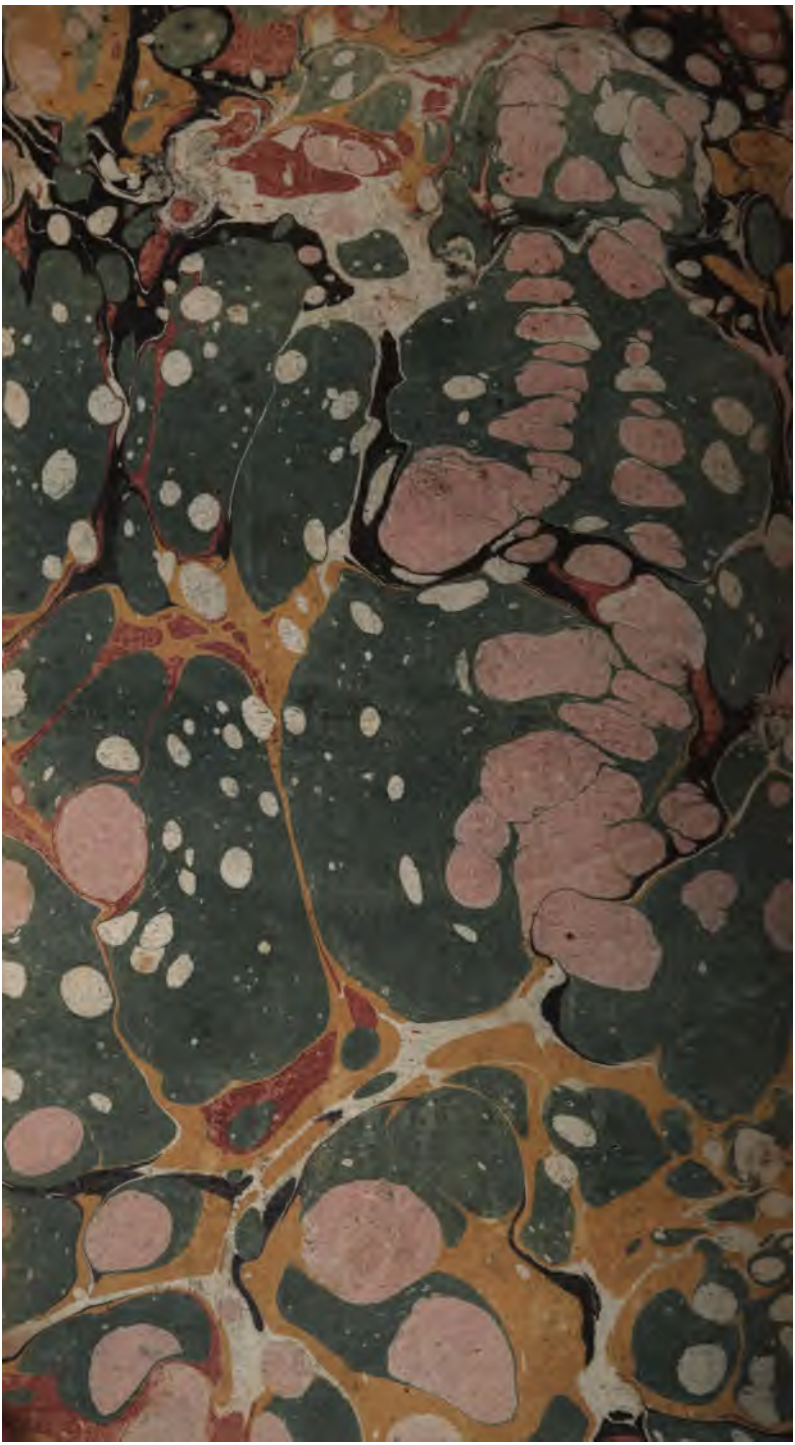
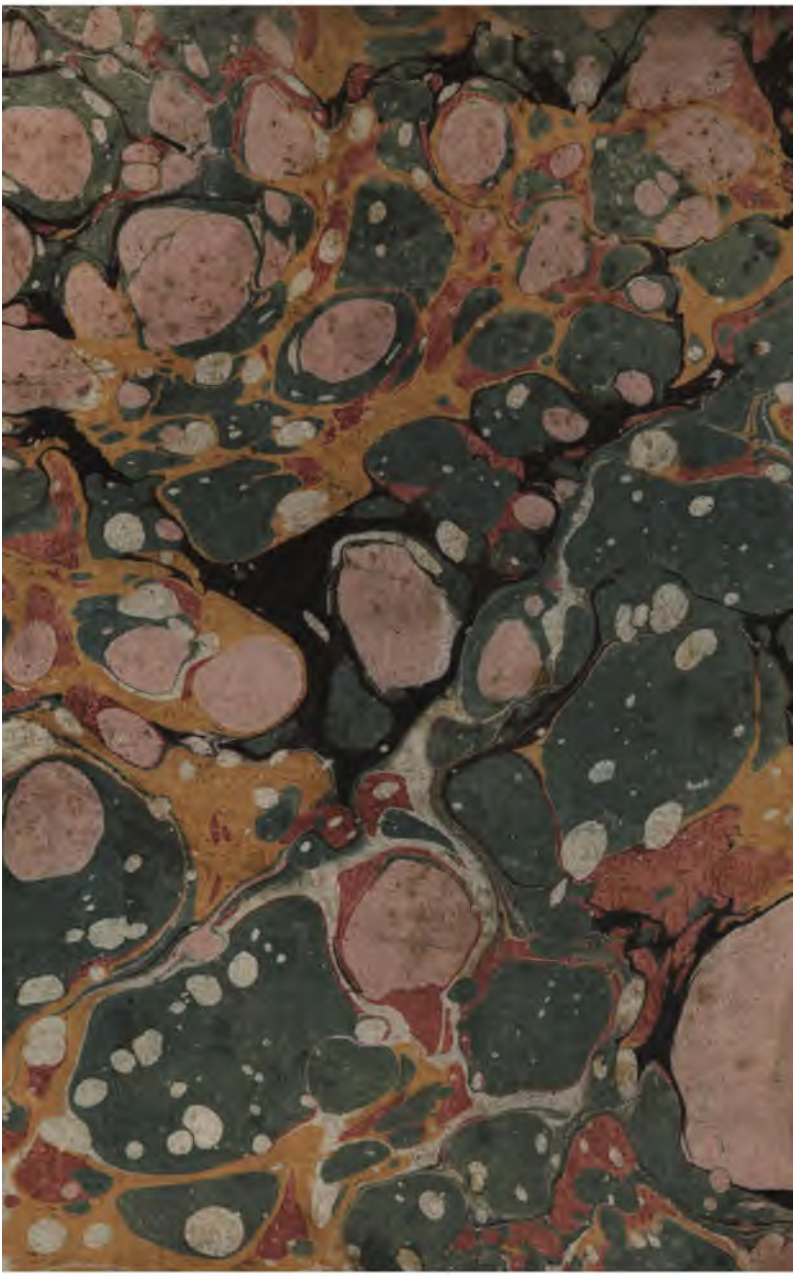
(48) PAGE 196, VERS 3.

Et l'Espagne en démence, au milieu des bourreaux...

Le tribunal de l'inquisition, récemment établi, remplissoit alors l'Espagne de terreurs politiques et d'assassinats religieux. Nous ne répèterons pas sur cette institution, jugée depuis long-temps, des déclamations devenues triviales malgré leur éloquence; mais il doit être permis d'observer qu'outre les maux directs et incalculables que l'inquisition fit à l'Espagne dans ce malheureux temps, tels que l'expulsion des Maures soumis, l'extermination des Juifs, l'anéantissement des manufactures, l'affoiblissement du commerce et de la population, elle eut encore une influence morale sur le caractère national. C'est cette influence qui semble avoir glacé tous les cœurs et fermé si long-temps l'oreille du prince et de la nation aux cris de l'Amérique opprimée. Marmontel a fort bien remarqué que des scènes d'horreur qui se passoient à deux mille lieues ne pouvoient guère émouvoir des hommes qui voyoient tous les jours leurs concitoyens traînés sur le bûcher. Il faut l'avouer à l'honneur du siècle qui vient de finir, la raison pu-

blique a fait assez de progrès en Espagne pour y réprimer la puissance toujours dangereuse de ce tribunal sanglant ; et peut-être, dans la disposition actuelle des esprits, le retour du fanatisme religieux y est moins à craindre que l'oubli des véritables principes de la religion, sur lesquels reposent l'ordre et le repos général de la société.

FIN DU TOME PREMIER.

Errata pour quelques exemplaires.

Page	11,	ligne 8,	Le jour, *lisez* Le ciel.
	11,	9,	le char, *lisez* ce char.
	25,	20,	alla, *lisez* osa.
	36,	17,	décrit, *lisez* désigne.
	38,	14,	il est mort, *lisez* la mort.
	46,	13,	Chaïcs, *lisez* Cheics.
	90,	10,	immobile, *lisez* mobile.
	171,	1,	après le mot pierre, *ajoutez* une virgule.